



VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR

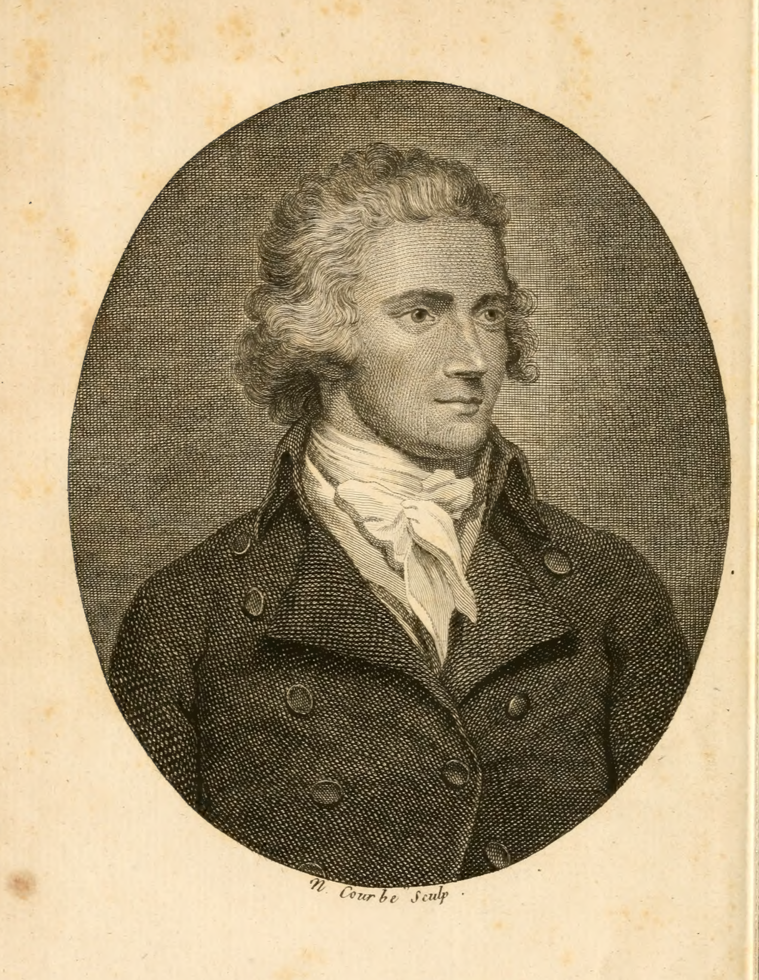
DE L'AFRIQUE.

AVIS AU RELIEUR.

1. La Carte itinéraire, au commencement du premier volume.

2. La Carte des variations de la boussole, page 161 du second volume.

3. La grande Carte d'Afrique, à la fin du second volume.



MUNGO PARK

VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,

FAIT EN 1795, 1796 et 1797,

PAR M. MUNGO PARK,

ENVOYÉ PAR LA SOCIÉTÉ D'AFRIQUE ÉTABLIE A LONDRES;

Avec des éclaircissemens sur la Géographie de l'intérieur de l'Afrique, par le Major Rennell.

Traduit de l'anglais sur la seconde édition,

PAR J. CASTÉRA.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez
Tavernier, Libr., rue du Bacq, n.° 937.
Dentu, Imprimeur-Libraire, Palais-Égalité, galeries de bois, n.° 240.
Carteret, Libr., rue Pierre-Sarrasin, n.° 13.

AN VIII.

(1799)

AVERTISSEMENT
DU
TRADUCTEUR.

La relation du Voyage de M. Mungo Park étoit si impatiemment attendue, qu'on en lira sans doute la traduction avec quelque empressement. Cet ouvrage contient non-seulement beaucoup de détails curieux et propres à intéresser les diverses classes de lecteurs, mais aussi des observations du major Rennell, dignes de toute l'attention des savans. Il éclaircit dans la géographie de l'Afrique, plusieurs points sur lesquels on n'avoit que des notions fausses ou des données incertaines ; et il prouve d'une manière incontestable divers faits avancés par Hérodote et par Ptolémée, faits qu'on avoit depuis trop légèrement regardés comme des mensonges.

Comme je suis loin de vouloir m'attribuer ce qui ne m'appartient pas, je préviens que, quoique cette traduction porte mon nom seul, les trois ou quatre dernières feuilles du premier volume, et les dix premières du second, sont d'un écrivain déja connu par d'autres ouvrages du même genre.

Les dessins de M. Mungo Park ont été copiés avec le plus grand soin, ainsi que les belles cartes du major Rennell, dont j'ai moi-même surveillé la gravure.

PRÉFACE
DE M. MUNGO PARK.

La relation de mon voyage, composée d'après les notes originales et les observations faites sur les lieux, et conservées avec beaucoup de difficulté, est offerte au public à la sollicitation des honorables membres de l'Association africaine, par qui j'ai été employé. Je désirerois que cette relation fût plus digne de leur protection. Dictée par la vérité, elle est simple, sans prétention à l'élégance, et n'a d'autre mérite que d'étendre jusqu'à un certain point les connoissances sur la géographie de l'Afrique. Ce fut dans cet espoir que mes services furent offerts à l'Association; et j'espère n'avoir pas travaillé en vain. L'ouvrage doit parler pour lui-même. Je me serois abstenu de toutes réflexions préliminaires, si

la justice et la reconnoissance ne me faisoient un devoir de publier celles qu'on va lire.

Au moment de mon retour d'Afrique, le comité de l'Association * considérant le tems qu'il me faudroit pour préparer une relation détaillée, et désirant de satisfaire le plus promptement possible la curiosité que plusieurs membres de l'Association témoignoient à l'égard de mes découvertes, se détermina à en publier un abrégé d'après les informations verbales et par écrit que je leur fournirois, et d'y joindre une carte analogue. En conséquence, on distribua aux membres de l'Association un mémoire en deux parties. La

* Ce comité est composé du comte de Moïra, du lord évêque de Landaff, de sir Joseph Banks, président de la Société royale de Londres; de M. André Stewart et de M. Bryan Edwards.

Quant à l'institution de l'Association et aux découvertes faites avant mon expédition, l'Association en a rendu compte dans ses différens mémoires.

première contenoit l'extrait de mon voyage, par M. Bryan Edwards; et la seconde, les observations géographiques du major James Rennell. Ce dernier y ajouta non-seulement une carte de ma route, tracée d'après mes esquisses et judicieusement corrigée, mais une carte générale, sur laquelle sont indiquées toutes les découvertes faites dans l'Afrique septentrionale, ainsi qu'une troisième carte, où il indiqua les variations de la boussole dans les mers qui entourent cet immense continent.

Il m'est donc impossible de taire combien je suis sensible à l'honneur que m'ont fait ces deux écrivains. M. Edwards a daigné consentir que j'insérasse ce qu'il a dit dans différentes parties de mon ouvrage; et le major Rennell m'a permis d'orner ma relation de ses cartes, et d'y joindre ses observations dans leur entier.

Slatée,	Nègre, marchand d'esclaves.
Cofle *ou* Caffila,	Caravane d'esclaves.
Barre,	Monnoie fictive. Une barre vaut environ 2 schelings sterl.
Minkalli,	Quantité d'or évaluée dix schelings sterl.
Kauris,	Petits coquillages blancs qui servent de monnoie.
Korrée,	Puits ou source.
Bentang,	Espèce de théâtre qui sert de halle et de maison commune.
Baloun,	Chambre où l'on loge les étrangers.
Soufrou,	Outre.
Saphi,	Amulette.
Kouskous,	Maïs pilé et bouilli.
Ché-toulou,	Beurre végétal.



Route
de Mr Mungo Park
Pisama
Jolliba
Niger
J. Rennell
Meridien de Greenwich
Partie du Grand Desert
TOMBUCTOU
Inle de Jinbala ou Guiballa
Walet
Gotto
Baedou
Manlina
Cannibales
Sego
Silla
Kemmou
Benowm
Ludamar
Gedumah
Jafnou
Bambouk
Ferbanna
Bambouk
Jallonkadou
Solimana
Source de la Gambie
Source du Senegal
Kong
Teembou
Guinée
Foulahs
Feloups
Cap Roxo
Rio Grande
Cap S. Marie
Bour Salum
Jaloffs ou Yaloffs
Damel ou Kayor
F. St Louis
Embouchure du Senegal
Cap Verd
Foutatorra
Kaarta
Bambarra
Masina
Tombuctou

VOYAGE DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Motifs qui ont déterminé M. Mungo Park à entreprendre ce voyage. — Instructions qu'il reçoit à son départ. — Il arrive à Gillifrie sur la rivière de Gambie. — De là il se rend à Vintain. — Il décrit la nation des feloups. — Il remonte la rivière pour se rendre à Jonkakonda. — Arrivée chez le docteur Laidley. — Observations sur Pisania et sur la factorerie anglaise qui y est établie. — Séjour à Pisania. — Maladie et convalescence de M. Mungo Park. — Description des environs de Pisania. — Préparatifs de départ pour pénétrer plus avant en Afrique.

Je revins des Indes orientales en 1793. Peu de tems après mon retour, j'appris que la société qui s'étoit formée à Londres pour

faire faire des découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, desiroit de trouver quelqu'un qui voulût pénétrer dans ce continent par la rivière de Gambie *. Déja connu du président ** de la société royale, je le priai de me recommander à celle des découvertes en Afrique.

Je savois que M. Houghton, capitaine d'infanterie et ancien major du fort de Gorée, étoit parti avec les instructions de la société pour remonter la rivière de Gambie, et qu'il y avoit tout lieu d'appréhender qu'il n'eût péri par l'insalubrité du climat, ou par la perfidie des naturels de ces contrées. Mais loin de me détourner de mon dessein, cet exemple me donna encore

* On a cru long-tems que la rivière de Gambie étoit un bras du Niger, dont le Sénégal étoit un autre bras. M. Mungo Park vient de prouver le contraire, ainsi qu'on le verra dans cet ouvrage. Les nègres appellent le Niger le *Bafing*, c'est-à-dire, le fleuve noir. (*Note du traducteur*).

** Sir Joseph Banks, célèbre par son voyage autour du monde avec le capitaine Cook, et parce qu'il consacre une partie de son immense fortune à encourager les sciences. Il est à la tête de la société établie pour les découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. (*Note du traducteur*).

plus d'ardeur pour offrir mes services à la société des découvertes. Je desirois passionnément d'observer les productions d'un pays si peu fréquenté, et de connoître par moi-même les mœurs et le caractère de ses habitans. Je me sentois bien capable de supporter la fatigue, et je ne doutois pas que ma jeunesse et la force de mon tempérament ne me garantissent des funestes effets du climat.

Le salaire accordé par la société des découvertes étoit suffisant : je ne demandai point qu'on me promît d'autre récompense. Je crus que si j'avois le malheur de périr dans mon voyage, toutes mes espérances à cet égard devoient périr avec moi ; mais en même tems, je pensai que si je réussissois à faire mieux connoître à mes compatriotes la géographie de l'Afrique, et à ouvrir à leur ambition, à leur commerce, à leur industrie, de nouvelles sources de richesses, je pensai, dis-je, que ceux à qui j'avois affaire étoient des hommes d'honneur, qui ne manqueroient pas de m'accorder tout ce que mes utiles travaux leur paroîtroient mériter.

Après avoir pris toutes les informations

qu'elle jugea nécessaires, la société déclara qu'elle me croyoit propre à remplir ses vues, et me reçut à son service. Puis, avec la générosité qui la distingue sans cesse, elle me donna tous les encouragemens qui dependoient d'elle, ou que je pouvois raisonnablement demander.

On décida d'abord que je partirois avec M. James Willis, qui venoit d'être nommé consul à Sénégambie, et qui en cette qualité sembloit pouvoir m'être utile en Afrique; mais le gouvernement lui ôta sa place avant qu'il eût le tems d'aller la remplir, et je fus privé de l'avantage que j'en attendois. La société des découvertes ne négligea rien pour m'en dédommager. M. Henry Beaufoy *, alors secrétaire de cette société, me recommanda fortement au docteur John Laidley, qui résidoit depuis plusieurs années dans un comptoir que les anglais ont sur la rivière de Gambie; et il me donna en outre un crédit de deux cents livres sterling sur ce même docteur. J'arrêtai mon passage sur l'Endeavour **, petit navire qui alloit dans la rivière de Gambie traiter de la cire

* Il est mort depuis.

** L'Entreprise.

et de l'ivoire, et étoit commandé par le capitaine Wyatt; et j'attendis mon départ avec impatience.

Mes instructions étoient simples et concises. Elles m'enjoignoient de me rendre jusqu'aux bords du Niger, soit par Bambouk, soit par tout autre chemin qui me paroîtroit plus commode. Elles me recommandoient de tâcher de connoître exactement le cours de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à sa source; de visiter les principales villes du pays qu'il arrose, sur-tout Tombut * et Houssa; et elles me laissoient ensuite la liberté de retourner en m'embarquant dans l'endroit qui me conviendroit.

Le 22 mai 1795, nous partîmes de Portsmouth. Le 4 juin nous découvrîmes les montagnes qui s'élèvent derrière Mogador, sur la côte d'Afrique; et le 21 du même mois, après trente jours d'une navigation très-agréable, nous jetâmes l'ancre à Gillifrie, ville située sur la rive septentrionale de la Gambie, vis-à-vis de l'île de Saint-Jacques, où les anglais avoient autrefois un petit fort.

* Les anglais appellent cette ville *Tombuctou;* et c'est d'après les nègres. (*Note du traducteur*).

Le royaume de Barra, dans lequel se trouve la ville de Gillifrie, produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Mais le principal objet du commerce de ses habitans est le sel; ils en chargent leurs canots, et remontent la rivière pour aller l'échanger à Barraconda, d'où ils rapportent du maïs, des étoffes de coton, des dents d'éléphant, une petite quantité de poudre d'or, et quelques autres objets.

Le nombre de canots et d'hommes, constamment employés à ce commerce, rend le roi de Barra plus formidable pour les européens, qu'aucun des autres chefs nègres des bords de la Gambie. C'est probablement ce qui a engagé ce prince à établir les droits que les commerçans de toutes les nations sont obligés de lui payer, à leur entrée dans la rivière; droits qui s'élèvent à près de vingt livres sterling pour chaque navire, de quelque grandeur qu'il soit. L'alkaïd, ou gouverneur de Gillifrie, perçoit ordinairement lui-même ces droits, et alors il ne manque pas d'avoir à sa suite un grand nombre de subordonnés, parmi lesquels il en est plusieurs qui par leurs fréquens rapports avec les anglais sont parvenus à

parler la langue anglaise. Mais ils sont en général très-bruyants et très-importuns; et ils demandent tout ce qui leur fait plaisir avec tant d'ardeur et de persévérance, que, pour se délivrer d'eux, on est presque toujours obligé de le leur accorder.

Le 23 juin, nous partîmes de Gillifrie, et nous arrivâmes à Vintain, ville éloignée de la première d'environ deux milles, et située au fond d'une crique sur le bord méridional de la rivière. Vintain est très-fréquenté par les européens, à cause de la grande quantité de cire qu'ils y trouvent à acheter, et qui est ramassée dans les bois par les feloups, nation sauvage et insociable. Le pays des feloups est très-étendu et produit beaucoup de riz. Ils en fournissent à ceux qui font le commerce sur les rivières de Gambie et de Cassamansa, et ils leur vendent aussi des chèvres et de la volaille à un prix modique.

Le miel que les feloups ramassent avec la cire, est consommé par eux. Ils l'emploient à faire un breuvage enivrant qui ressemble beaucoup à l'hydromel des anglais.

Pour trafiquer avec les européens, les

feloups se servent ordinairement d'un courtier mandingue *, qui parle un peu anglais, et est bien au fait du commerce. Après avoir conclu le marché, le courtier, d'accord avec l'européen, reçoit seulement une partie du paiement, qu'il remet au feloup qui l'a employé comme si c'étoit le tout; et quand le feloup est parti, on lui donne le reste, qu'on appelle avec raison l'*argent fraudé*, et qu'il garde pour prix de sa peine.

La langue des feloups ne ressemble pas aux idiomes des autres nègres, et les européens ne cherchent point à l'apprendre, parce que, comme je viens de le dire, ils ne traitent avec eux que par l'entremise des mandingues. Les noms de nombre de cette langue sont :

Un	*enory.*
Deux	*sickaba* ou *coukaba.*
Trois	*sisagie.*
Quatre	*sibakier.*
Cinq	*foutouck.*
Six	*foutouck-enory.*

* Les mandingues sont intelligens, civils, hospitaliers et mahométans zélés.

Sept	*foutouck-coukaba.*
Huit	*foutouck-sisagie.*
Neuf	*foutouck-sibakier.*
Dix	*sibankonyen.*

Le 26 juin nous quittâmes Vintain, et nous continuâmes à remonter la rivière, jetant l'ancre toutes les fois que la marée nous étoit contraire, et nous faisant souvent touer par notre canot. La rivière de Gambie est profonde et vaseuse. Ses bords sont couverts d'épais mangliers, et tout le pays qu'elle arrose paroît plat et marécageux.

La Gambie abonde en poisson. Il y en a quelques espèces excellentes : mais je ne me rappelle pas d'en avoir vu aucune qui soit connue en Europe. A l'entrée de la rivière, les requins sont très-communs ; et plus haut on trouve beaucoup de crocodiles et d'hyppopotames. Ces derniers animaux devroient être appelés les éléphans marins, et parce qu'ils sont d'une grosseur énorme, et parce que leurs dents fournissent de très-bel ivoire. Ils sont amphibies ; ils ont les jambes très-courtes, très-grosses, et le pied fourchu. Ils se nourrissent d'herbe, d'arbustes qui croissent sur le bord de l'eau, et de branches d'arbres. On les voit rare-

ment s'écarter de la rivière ; et s'ils sont sur le bord, et qu'ils entendent l'approche d'un homme, ils plongent à l'instant. J'en ai vu beaucoup, et ils m'ont toujours paru plus craintifs que disposés à attaquer.

Six jours après notre départ de Vintain, nous arrivâmes à Jonkakonda, lieu très-commerçant, et où notre navire devoit prendre une partie de son chargement. Le lendemain matin, les négocians européens des diverses factoreries vinrent chercher leurs lettres, et s'informer de la nature et de la valeur de la cargaison.

Le capitaine expédia un message au docteur Laidley, pour lui apprendre mon arrivée. Le docteur se rendit le jour suivant à Jonkakonda. Je lui remis la lettre de M. Beaufoy, et il m'invita très-amicalement à demeurer chez lui jusqu'à ce que j'eusse occasion de poursuivre mon voyage. Cette offre étoit trop avantageuse, pour que je pusse balancer à l'accepter. Le docteur me procura un cheval et un guide, et le lendemain * au point du jour, je partis de Jonkakonda, et à onze heures j'arrivai à

* Le 5 juillet.

Pisania, où le docteur m'avoit fait préparer une chambre dans sa maison, avec tout ce qui m'étoit nécessaire.

Pisania est un petit village situé sur les bords de la Gambie, à seize milles au-dessus de Jonkakonda. Les anglais l'ont bâti dans les états du roi de Yany. Il leur sert de factorerie, et n'est habité que par eux et par leurs domestiques nègres. A mon arrivée, les seuls blancs qui y résidassent, étoient le docteur Laidley, et les deux frères Ainsley ; mais leurs domestiques étoient en grand nombre. Ces messieurs jouissoient d'une parfaite sécurité sous la protection du roi de Yany. D'ailleurs, étant estimés et respectés par les naturels, ils ne manquoient de rien de ce que le pays peut produire. La plus grande partie du commerce des esclaves, de l'ivoire et de l'or, étoit dans leurs mains.

Me trouvant établi commodément et pour quelque tems, mon premier soin fut d'apprendre le mandingue, qui est la langue la plus répandue dans cette partie de l'Afrique, et sans laquelle j'étois bien persuadé que je ne pourrois jamais acquérir une connoissance étendue du pays et de ses habitans.

Le docteur Laidley m'aida beaucoup dans l'exécution de ce projet. Un long séjour à Pisania, et des relations continuelles avec les nègres, lui ont rendu leur langue très-familière.

Après l'étude du mandingue, ce qui m'occupoit le plus étoit de prendre des informations sur les contrées que je me proposois de parcourir. Pour cela on me conseilla de m'adresser à certains marchands qu'on désigne sous le nom de slatées. Ce sont des nègres libres, qui jouissent d'une grande considération dans le pays, et dont le principal commerce consiste à vendre des esclaves qu'ils amènent du centre de l'Afrique. Malgré ce qu'on m'avoit dit de ces slatées, je m'aperçus bientôt qu'on ne pouvoit pas se fier beaucoup à leurs récits ; car ils se contredisoient l'un l'autre sur les objets les plus importans, et ils sembloient tous opposés à ce que j'allasse plus loin ; ce qui augmentoit le desir que j'avois de voir les lieux dont ils me parloient, et de juger par moi-même sur quoi je devois compter.

Ces recherches et l'observation des mœurs et des usages d'un pays si peu connu des

européens, et où la nature a placé tant d'objets étonnans, me firent passer le tems d'une manière assez agréable. Je commençois à me flatter que j'échapperois à la maladie à laquelle les européens sont ordinairement sujets, lorsqu'ils arrivent dans des climats chauds. Mais le 31 juillet, je m'exposai imprudemment au serein, en voulant observer une éclipse de lune pour déterminer la longitude de Pisania, et le lendemain je fus attaqué d'une fièvre ardente. La maladie me força de garder la chambre pendant la plus grande partie du mois d'août. Ma convalescence fut ensuite très-lente. Je profitai de tous les momens où je pus me promener dans la campagne, afin d'en examiner les productions. Un jour qu'il faisoit très-chaud *, j'allai plus loin que de coutume, la fièvre me reprit, et je fus de nouveau obligé de garder le lit.

Cependant cette fièvre n'étoit pas aussi violente qu'auparavant; et au bout de trois semaines, je fus en état de profiter des beaux jours pour renouveler mes excursions botaniques. Lorsque la pluie ne me permettoit pas

* Le 10 septembre.

de sortir, je m'amusois à dessiner des plantes.

Les soins attentifs du docteur Laidley contribuèrent beaucoup à ma guérison. Sa société et son intéressante conversation me firent passer rapidement les heures de cette triste saison où la pluie tombe en torrens, où le jour on est accablé d'une chaleur suffocante, et la nuit épouvanté par le bruit d'innombrables crapauds, les cris aigus des jackals et les profonds hurlemens des hyènes; concert horrible qui n'est interrompu que par des coups de tonnerre, dont on ne peut se former une idée que quand on les a entendus.

Le pays n'étant qu'une plaine immense, presqu'entièrement couverte de bois, il offre à la vue une ennuyeuse et triste uniformité. Mais si la nature lui a refusé les beautés romantiques d'un païsage varié, sa main libérale lui accorde des avantages plus importans, la fertilité et l'abondance. La moindre culture lui fait produire une suffisante quantité de grain; le bétail y trouve de riches pâturages, et les habitans pêchent beaucoup d'excellent poisson, soit dans la rivière de Gambie, soit dans la crique de Walli.

Les espèces des grains les plus communs dans ces contrées, sont le maïs *, deux sortes de millet **, que les negres appellent souno et sanio, le millet noir ***, connu dans le pays sous le nom de bassi woulima, et le millet de deux couleurs, sous celui de bassiqui.

On y recueille aussi beaucoup de riz. En outre, les habitans des environs des villes et des villages ont des jardins qui produisent des oignons, des patates, des ignames, du manioc dont on fait la cassave, des pistaches, des giraumons, des citrouilles, des pastèques, et d'autres bons légumes.

Je vis aussi près des villes de petits champs de coton et d'indigo : la première de ces plantes fournit de quoi se vêtir, et la seconde le moyen de teindre les étoffes en beau bleu. Je dirai plus bas de quelle manière les nègres font cette teinture.

Pour préparer le grain dont ils se nourrissent, les nègres se servent d'un grand

* Qu'on appelle aussi bled d'Inde et bled de Turquie.

** *Holcus spicatus.*

*** *Holcus niger.*

mortier qu'ils appellent un *paloun*. Là ils le pilent jusqu'à ce qu'il soit séparé de son enveloppe, et ensuite ils le vannent à-peu-près de la même manière qu'on vanne le froment en Angleterre. Lorsque le grain est bien net, ils le remettent dans le mortier, et le pilent de nouveau jusqu'à ce qu'il soit en farine. Cette farine se prépare différemment dans les divers cantons de la Négritie. Mais la manière de la préparer la plus ordinaire sur les bords de la Gambie, est d'en faire une espèce de pouding, qu'on appelle *kouskous*.

Pour faire le kouskous, on commence par humecter la farine avec de l'eau ; après quoi on la bat dans une grande calebasse, jusqu'à ce qu'elle devienne grainue comme du sagou. Alors on la met dans un pot de terre, dont le fond est percé de beaucoup de petits trous ; et ce pot étant placé sur un autre qui n'est point percé, on les lutte bien ensemble avec de la farine délayée, ou même avec de la bouze de vache ; puis on les met sur le feu. Le pot de dessous est ordinairement rempli d'eau dans laquelle il y a de la viande, et dont la vapeur pénétrant à travers les trous de celui qui est

au-dessus, ramollit et cuit le kouskous. La farine ainsi préparée est un mets très-estimé dans les diverses contrées africaines que j'ai visitées. J'ai ouï dire qu'elle étoit également en usage sur toute la côte de Barbarie, et qu'elle y avoit le même nom : il est donc probable que c'est une coutume que les nègres ont empruntée des maures *.

Pour varier leurs mets, les habitans de la Négritie font avec de la farine un autre pouding qu'ils appellent *niling*. Ils ont aussi différentes manières de préparer le riz.

Ils ne manquent donc pas de nourriture végétale ; et les dernières classes d'entr'eux ne sont pas entièrement privées d'autres alimens.

Leurs animaux domestiques sont les mêmes qu'en Europe. On trouve des cochons dans les bois, mais la chair n'en est pas estimée. Peut-être que l'horreur que les mahométans ont

* Il me semble qu'il est tout aussi probable que les maures l'ont empruntée des nègres; car si, comme on le prétend, les schangallas ou nègres sont les premiers habitans de l'Afrique, ils peuvent fort bien avoir inventé la manière de faire le kouskous. (*Note du traducteur*).

pour ces animaux, s'est étendue jusques chez les payens *. La Négritie fournit de la volaille de toute espèce, à l'exception des poules d'Inde. Les pintades et les perdrix rouges y abondent; et les forêts sont remplies d'une petite espèce de gazelle, dont la chair est avec raison singulièrement prisée.

Les autres animaux sauvages les plus communs dans le pays des mandingues, sont l'hyène, la panthère et l'éléphant. Quand on sait quel parti les habitans de l'Inde tirent de l'éléphant, on est étonné que les africains n'aient pu, dans aucune partie de leur vaste continent, trouver le moyen d'apprivoiser cet animal puissant et docile, et de rendre sa force utile à l'homme. Lorsque je racontai aux nègres comment les indiens se servoient de l'éléphant, ils sourirent de mépris et s'écrièrent : « Mensonge d'un homme blanc ** ! »

* L'horreur que les habitans de l'Afrique ont pour le cochon, ne vient point des mahométans. Les juifs la tenoient des égyptiens, qui la tenoient eux-mêmes des éthiopiens; et ceux-ci la tenoient sans doute de quelque peuple plus ancien. (*Note du traducteur*).

** Tobaubo fonnio.

Les nègres tuent souvent l'éléphant avec des armes à feu. Ils lui font la chasse pour se nourrir de sa chair, qu'ils regardent comme très-délicieuse, et sur-tout pour avoir ses dents, qu'ils vendent à ceux qui font le commerce avec les européens.

L'âne est la seule bête de somme dont on se sert dans toute l'étendue de la Négritie. On n'y connoit nullement l'art d'employer les animaux dans les travaux de l'agriculture; conséquemment on n'y fait point usage de la charrue. Le principal instrument aratoire est la houe, qui est différente dans chaque canton. Les seuls esclaves travaillent à la terre.

Le 6 octobre, les eaux de la Gambie s'élevèrent à la plus grande hauteur. Elles dépassèrent de quinze pieds la crue des plus hautes marées. Ensuite elles diminuèrent, d'abord avec lenteur, puis très-rapidement. Quelquefois elles baissoient de plus d'un pied en vingt-quatre heures. Enfin, au commencement de novembre les eaux étoient à leur hauteur ordinaire, et la marée montoit et descendoit comme de coutume. Lorsque la rivière eut diminué, et que les pluies cessèrent, je recouvrai ma santé,

et je songeai à mon départ; car le tems sec est le plus favorable pour voyager. Les habitans avoient achevé leur récolte, et les provisions étoient par-tout abondantes et à bon marché.

Le docteur Laidley avoit été appelé par des affaires de commerce à Jonkakonda. Je lui écrivis pour le prier d'engager les slatées, ou marchands d'esclaves, de me faire voyager avec la première caravane * qui partiroit pour l'intérieur du pays. En même tems je le chargeai de m'acheter un cheval et deux ânes. Quelques jours après, le docteur revint à Pisania, et m'apprit qu'une caravane devoit partir dans le cours de la saison; mais que comme la plupart des marchands qui la composoient, n'avoient pas encore achevé l'assortiment de leurs emplettes, on ne savoit pas précisément dans quel tems elle se mettroit en route.

Ne connoissant nullement le caractère des slatées et des autres personnes qui devoient former la caravane; trouvant qu'ils montroient plus de répugnance que d'incli-

* Dans la langue mandingue, une caravane s'appelle *coffle*.

nation à prendre un engagement à mon égard ; voyant enfin que l'époque de leur départ étoit très-incertaine, je résolus de profiter de la belle saison et de voyager sans eux.

Le docteur Laidley m'approuva, et me promit tous les secours qui étoient en son pouvoir pour me mettre en état de faire mon voyage avec agrément et sécurité.

Je m'occupai aussitôt des préparatifs de mon départ. Mais avant de me séparer de l'ami généreux dont la bienveillance et les affections ne se sont pas un instant démenties * ; avant de quitter, pour plusieurs mois, les contrées qu'arrose la Gambie, je crois qu'il est nécessaire que je fasse connoître les diverses nations de nègres qui vivent sur les bords de cette rivière fameuse, et les relations qu'elles ont avec les peuples européens, qui vont trafiquer dans cette partie de l'Afrique. Je vais consacrer le chapitre suivant aux observations que j'ai faites sur ce sujet.

* Depuis ce tems-là, le docteur Laidley a, à mon grand regret, payé sa dette à la nature. A la fin de 1797, il quitta l'Afrique dans le dessein de retourner en Angleterre, par les Antilles ; mais il mourut peu après son arrivée à la Barbade. (*Note de l'auteur*).

CHAPITRE II.

Description des feloups, des yolofs, des foulahs et des mandingues. — Détails sur le commerce que les européens font dans la rivière de Gambie, et sur celui que les habitans des environs de l'embouchure de cette rivière font avec les habitans de l'intérieur de l'Afrique. — Leur manière de vendre et d'acheter.

Quoique les habitans des bords de la rivière de Gambie forment plusieurs peuplades qui prennent des noms différens, et ont chacune leur gouvernement particulier, je crois qu'on ne doit les diviser qu'en quatre nations principales ; les feloups, les yolofs, les foulahs, et les mandingues.

La religion mahométane a fait de grands progrès parmi ces nations, et chaque jour elle en fait de nouveaux. Malgré cela les gens du peuple, soit libres, soit esclaves, conservent les aveugles et innocentes superstitions de leurs ancêtres ; ce qui fait

que les mahométans les appellent kafirs, c'est-à-dire infidèles.

Il me reste peu à ajouter à ce que j'ai dit des feloups dans le chapitre précédent. Ils sont d'un caractère triste, et on dit qu'ils ne pardonnent jamais une injure. On prétend même qu'ils lèguent leur haine à leurs enfans, comme un héritage sacré; de sorte qu'un fils croit qu'il est de son devoir de venger l'offense qu'a reçue son père. Ils boivent beaucoup d'hydromel dans leurs fêtes, et leur ivresse est presque toujours accompagnée de querelles. Or, si dans quelqu'une de ces querelles un homme perd la vie, l'aîné de ses fils prend ses sandales, et les porte chaque année le jour de l'anniversaire de sa mort, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de le venger. Rarement le meurtrier échappe à ce long ressentiment.

Mais ce penchant féroce et indomptable est contre-balancé par plusieurs bonnes qualités. Les feloups sont très-reconnoissans, ils conservent la plus grande affection pour leurs bienfaiteurs, et ils rendent tout ce qu'on leur confie avec une fidélité admirable. Pendant la guerre actuelle, ils ont plusieurs fois pris les armes, pour défendre

les navires marchands des anglais contre les corsaires français. Souvent une grande quantité de marchandise anglaise a été longtems déposée à Vintain, sous la garde des feloups qui, dans ces occasions, n'ont jamais manqué ni de loyauté, ni d'exactitude. Combien il seroit à desirer qu'une nation si courageuse et si fidelle pût être adoucie et civilisée par le bienveillant esprit du christianisme !

Les yolofs sont une nation active, puissante et belliqueuse. Ils habitent une partie du vaste territoire qui s'étend entre le Sénégal et le territoire qu'occupent les mandingues sur le bord de la Gambie. Ils diffèrent des mandingues, non-seulement par le langage, mais par les traits, et même un peu par la couleur. Ils n'ont point le nez aussi épaté, ni les lèvres aussi épaisses que la plupart des autres africains. Leur peau est extrêmement noire; et les blancs qui font le commerce des esclaves, les regardent comme les plus beaux nègres de cette partie du continent.

Les yolofs sont divisés en plusieurs royaumes ou états indépendans, qui sont fréquemment en guerre entre eux, ou avec

leurs voisins. Leurs mœurs, leurs superstitions et leur gouvernement ont plus de rapport avec ceux des mandingues qu'avec ceux d'aucune autre nation ; et ils les surpassent dans l'art de fabriquer la toile de coton. Ils filent aussi la laine avec plus de finesse ; ils la tissent en étoffe plus large, et ils la teignent beaucoup mieux.

Leur langue est, dit-on, abondante et très-expressive. Souvent les européens qui trafiquent au Sénégal l'apprennent. Je ne la connois que fort peu ; mais j'ai conservé leurs noms de nombre. Les voici :

Un	*win.*
Deux	*yar.*
Trois	*yat.*
Quatre	*yanet.*
Cinq	*jeudom.*
Six	*jeudom-win.*
Sept	*jeudom-yar.*
Huit	*jeudom-yat.*
Neuf	*jeudom-yanet.*
Dix	*fouk.*
Onze	*fouk-aug-win.*

Les foulahs*, ou du moins ceux d'entre

* On les appelle aussi *pholeys.*

eux qui habitent près de la Gambie, ont la peau d'un noir peu foncé, les cheveux soyeux, et les traits agréables. Très-attachés à la vie pastorale et agricole, ils se sont répandus dans plusieurs royaumes de cette côte, pour y être bergers et laboureurs; et ils paient un tribut aux souverains du pays où ils cultivent des terres.

Comme pendant mon séjour à Pisania, je n'ai pas pu acquérir beaucoup de connoissances sur les mœurs et le caractère de cette nation, je n'en dirai ici rien de plus : mais j'en parlerai lorsque je ferai le récit de mon voyage à Bondou, parce que ce fut là que j'eus occasion de fréquenter les foulahs.

Les mandingues sont les plus nombreux habitans des divers cantons de l'Afrique que j'ai parcourus ; et leur langue est parlée ou du moins entendue dans presque toute cette partie du continent *. Voici quels sont leurs noms de nombre :

Un	*killin.*
Deux	*foula.*

* Dans les voyages de Francis Moore, on trouve un vocabulaire de la langue mandingue, très-étendu et en général correct.

Trois	*sabba.*
Quatre	*nani.*
Cinq	*loulo.*
Six	*woro.*
Sept	*oronglo.*
Huit	*sie.*
Neuf	*konounta.*
Dix	*tang.*
Onze	*tan-ning-killin.*

Je pense que ces nègres portent le nom de mandingues, parce que leurs pères sont sortis du pays de Manding, qui est dans le centre de l'Afrique, et dont j'aurai, par la suite, occasion de parler. Loin d'imiter le gouvernement de leur ancienne patrie, lequel est républicain, ils n'ont formé dans le voisinage de la Gambie que des états monarchiques. Cependant, le pouvoir de leurs rois n'est pas illimité. Dans toutes les affaires importantes, ces princes sont obligés de convoquer une assemblée des plus sages vieillards, dont les conseils le dirigent, et sans lesquels ils ne peuvent ni déclarer la guerre, ni conclure la paix.

Dans toutes les grandes villes, ils ont un premier magistrat, qui porte le titre d'alkaïd, et dont la place est héréditaire.

Cet alkaïd est chargé de maintenir l'ordre dans la ville, de percevoir les droits qu'on impose aux voyageurs, et de présider toutes les scéances de la juridiction du lieu, et l'administration de la justice.

La juridiction est composée de vieillards de condition libre, et on appelle leur assemblée un *palaver*. Elle tient ses scéances en plein air et avec beaucoup de solennité. Là, les affaires sont examinées avec franchise, les témoins publiquement entendus, et les décisions des juges reçues ordinairement avec l'approbation de tous les spectateurs.

Comme les nègres n'ont point de langue écrite, ils jugent en général les affaires d'après leurs anciennes coutumes. Mais depuis que la loi de Mahomet a fait de grands progrès parmi eux, les sectateurs de cette croyance ont insensiblement introduit avec leurs préceptes religieux, plusieurs des institutions civiles du prophète ; et lorsque le koran ne leur paroît pas assez clair, ils ont recours à un commentaire intitulé *Al Scharra*, qui contient, dit-on, une exposition complète des lois civiles et criminelles de l'islamisme, très-bien mises en ordre.

La nécessité d'avoir souvent recours à des lois écrites, que les nègres qui professent encore le paganisme ne connoissent pas, fait qu'il y a dans leurs palavers ce que je ne m'attendois guère à trouver en Afrique, c'est-à-dire des gens qui exercent la profession d'avocat ou d'interprète des lois ; et il leur est permis de comparoître et de plaider, soit pour l'accusateur, soit pour l'accusé, de la même manière que dans les tribunaux de la Grande-Bretagne. Ces avocats nègres sont mahométans ; ils ont fait, ou du moins ils affectent d'avoir fait une étude particulière des lois du prophète ; et si j'en peux juger par leurs plaidoyers que j'allois souvent entendre, ils égalent dans l'art de la chicane et des cavillations, les plus habiles plaideurs d'Europe.

Tandis que j'étois à Pisania, il y eut un procès qui fournit aux jurisconsultes mahométans, l'occasion de déployer tout leur savoir et leur dextérité. Voici de quoi il s'agissoit. Un âne appartenant à un nègre serawoulli, habitant d'un des cantons qui avoisinent le Sénégal, étoit entré dans le champ de bled d'un mandingue, et y avoit

fait de grands dégâts. Le mandingue voyant l'animal dans son champ, le saisit, tira son couteau et l'égorgea. Aussitôt le serawoulli fit convoquer un palaver, et demanda à être indemnisé de la perte de son âne, qu'il portoit à un très-haut prix. Le mandingue avouoit qu'il avoit tué l'âne, mais il prétendoit être affranchi de toute indemnité, parce que le dommage commis dans son bled, égaloit au moins le prix qu'on demandoit pour l'animal. L'objet de la question étoit de prouver ce fait ; et les savans avocats parvinrent si bien à embrouiller l'affaire, qu'après trois jours de plaidoirie, les juges se séparèrent sans avoir rien décidé ; et il fallut, je crois, tenir un second palaver.

Les mandingues se montrent en général d'un caractère doux, sociable et bienveillant. Les hommes de cette nation sont, pour la plupart, d'une taille au-dessus de la médiocre, bien faits, robustes, et capables de supporter de grands travaux. Les femmes sont bonnes, vives et jolies. Les deux sexes se vêtissent de toile de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes. Les hommes ont des caleçons qui descendent jusqu'à mi-jambe, et une tunique flottante, assez semblable à un sur-

plis. Ils portent des sandales et des bonnets de coton. L'habillement des femmes consiste en deux pièces de toile, de six pieds de long et de trois pieds de large; l'une ceinte autour de leurs reins, et tombant jusqu'à la cheville du pied, fait l'effet d'une jupe; l'autre enveloppe négligemment leur sein et leurs épaules.

Cette description du vêtement des nègres mandingues, convient à celui de tous les habitans de cette partie de l'Afrique. Il n'y a de modes particulières que dans la coëffure des femmes.

Dans les contrées arrosées par la Gambie, les femmes ont une coëffure qu'elles appellent *jalla*. C'est une étroite bande de coton qui, à partir du front, leur fait plusieurs fois le tour de la tête. A Bondou, elles portent plusieurs tours de grains de verroterie blanche, avec une petite plaque d'or sur le milieu du front. Dans le Kasson, les dames parent leur tête de petits coquillages blancs, qu'elles arrangent d'une manière très-agréable. Dans le Kaarta et dans le Ludamar, elles se servent d'un coussinet pour lever leurs cheveux très-haut, comme le faisoient autrefois les anglaises; et ce coussinet est orné de mor-

ceaux d'une espèce de corail qu'on pêche dans la mer rouge, et que les pélerins qui reviennent de la Mecque, vendent fort cher.

Dans la construction de leurs habitations, les mandingues suivent l'usage de toutes les autres nations de cette partie du continent. Ils se contentent de chaumières petites et commodes. Un mur de terre d'environ quatre pieds de haut, sur lequel est une couverture conique, faite de bambou et de chaume, sert pour la demeure du roi, comme pour celle du plus humble esclave. Leurs meubles sont également simples. Leurs lits sont faits d'une claie de roseau, placée sur des pieux de deux pieds de haut, et couverte d'une natte ou d'une peau de bœuf. Une jarre, quelques vases d'argile pour faire cuire leur manger, quelques gamelles, quelques calebasses, et un ou deux tabourets, composent le reste de leur ameublement.

Tous les mandingues de condition libre ont plusieurs femmes; et c'est sans doute pour prévenir les disputes entre elles, qu'elles ont chacune leur chaumière particulière. Toutes ces chaumières appartenant à la même famille, sont entourées d'un treillis de bambou fait avec beaucoup d'art, et forment ce

qu'on appelle un *sirk* ou *sourk*. Plusieurs de ces enclos, séparés par d'étroits passages, composent une ville : mais les chaumières sont placées avec beaucoup d'irrégularité, et suivant le caprice de celui à qui elles appartiennent. La seule chose à laquelle on paroît faire attention, c'est de mettre la porte vis-à-vis du sud-ouest, afin que la brise de mer entre directement.

Il y a dans chaque ville, une espèce de grand théâtre, qu'on appelle *Bentang*, et qui sert de maison de ville. Il est fait de roseaux entrelacés, et ordinairement placé sous un grand arbre, qui le met à l'abri du soleil. C'est-là qu'on traite les affaires publiques et qu'on juge les procès. Là aussi, les oisifs et les paresseux vont fumer leur pipe, et apprendre les nouvelles.

En plusieurs endroits les mahométans ont des missouras ou mosquées, où ils s'assemblent pour dire les prières prescrites par le koran.

Il ne faut pas oublier que dans ce que je viens de rapporter des mandingues, je n'ai entendu parler que de ceux qui sont libres et qui forment tout au plus le quart des habitans de ces contrées. Les autres trois quarts

sont nés dans l'esclavage, et n'ont aucune espérance d'en sortir. Ils cultivent la terre, ils soignent le bétail, et sont chargés de tous les travaux serviles, de même que les nègres des colonies des Indes occidentales.

Cependant le mandingue libre n'a pas le droit d'ôter la vie à son esclave, ni même de le vendre à un étranger, à moins qu'il n'ait fait juger publiquement par un palaver, si l'esclave mérite d'être puni. Les seuls esclaves nés dans le pays, ont le privilège de pouvoir invoquer les lois pour ne pas en sortir. Les prisonniers de guerre, les malheureux condamnés à l'esclavage pour avoir commis quelque crime, ou pour dettes, et tous les infortunés qu'on tire du centre de l'Afrique, et qu'on vient vendre sur la côte, n'ont aucun droit de réclamer contre les injustices de leurs maîtres, qui peuvent les traiter et en disposer à leur fantaisie.

Il arrive quelquefois que, lorsqu'il n'y a point sur la côte des navires européens, un maître indulgent et généreux admet au nombre de ses domestiques, les esclaves qu'il avoit achetés pour revendre. Dès-lors les enfans de ces esclaves jouissent des mêmes

privilèges que ceux qui sont nés dans le pays.

Les observations qu'on vient de lire sur les diverses nations qui habitent les bords de la Gambie, sont, je crois, tout ce que je dois en dire au commencement de mon voyage. Quant aux mandingues, j'aurai encore souvent occasion d'en parler. Plusieurs détails qui les concernent, seront nécessairement entremêlés dans ma relation, et les autres se trouveront rassemblés à la fin, avec les remarques que j'ai faites sur le pays et sur le climat, et que je n'ai pas pu convenablement insérer dans mes récits.

Le reste de ce chapitre n'a rapport qu'au commerce que les nations européennes font avec les africains dans la rivière de Gambie, et au trafic qu'il occasionne entre les habitans de la côte et les peuples de l'intérieur de l'Afrique.

Le premier établissement que les européens ont fait sur les bords de cette fameuse rivière, est une factorerie des portugais, et c'est à cela qu'on doit attribuer l'usage que les nègres font encore d'un grand nombre de mots de la langue portugaise. Les hollandais, les français, les anglais, ont successivement eu des comptoirs sur la côte; mais le

commerce de la Gambie a été pendant long-tems un monopole des anglais. On voit dans les voyages de Francis Moore, ce qu'étoient, en 1730, les établissemens de la compagnie anglaise sur les bords de cette rivière. Alors la seule factorerie de James avoit un gouverneur, un sous-gouverneur, deux autres principaux officiers, huit facteurs, treize écrivains, vingt employés subalternes, une compagnie de soldats, trente-deux nègres domestiques, des barques, des chaloupes, des canots avec leurs équipages. Elle avoit, en outre, huit factoreries subordonnées en différentes parties de la rivière.

Depuis ce tems-là, le commerce des européens devenant libre dans cette partie de l'Afrique, fut presqu'anéanti. Les anglais n'y envoient plus que deux ou trois navires par an; et je sais que ce qu'ils en exportent ne s'élève pas à plus de vingt mille livres sterling. Les français et les danois y font encore quelque trafic, et les américains des Etats-Unis ont essayé dernièrement d'y envoyer quelques navires.

Les marchandises qu'on porte d'Europe dans la rivière de Gambie, consistent en armes à feu, munitions, ferremens, liqueurs

spiritueuses, tabac, bonnets de coton, une petite quantité de drap large, quelque clincaillerie, un petit assortiment des marchandises des Indes, de la verroterie, de l'ambre et quelques autres bagatelles. On reçoit en échange des esclaves, de la poudre d'or, de l'ivoire, de la cire, et des cuirs. Les esclaves sont le principal article ; malgré cela les européens qui traitent dans la rivière de Gambie, n'en tirent pas à présent tous ensemble mille par an.

La plupart de ces infortunés sont conduits de l'intérieur de l'Afrique sur la côte, par des caravanes qui s'y rendent à des époques fixes. Souvent ils viennent de très-loin, et leur langage n'est nullement entendu par les nations qui vivent dans le voisinage de la mer. Je dirai par la suite, tout ce que j'ai recueilli sur la manière dont on se procure ces esclaves.

Lorsqu'à leur arrivée sur la côte, il ne se présente pas une prompte occasion de les vendre avec avantage, on les distribue dans les villages voisins, jusqu'à ce qu'il paroisse quelque navire d'Europe, ou que des spéculateurs nègres les achètent. Pendant ce temslà, ces malheureux restent continuellement

enchaînés deux à deux ; on les fait travailler à la terre ; et, je le dis avec peine, on leur donne très-peu de nourriture, et on les traite fort durement.

Le nombre des acheteurs européens qui se trouvent sur la côte à l'arrivée des caravanes, fait varier le prix des esclaves : mais ordinairement un homme de 16 à 25 ans, et d'une bonne constitution, se vend de 18 à 20 livres sterling.

L'on a déja vu dans le chapitre précédent, que les marchands nègres qui conduisent les caravanes, s'appellent des *slatées*. Indépendamment des esclaves et des marchandises qu'ils portent pour les blancs, ils vendent aux nègres de la côte, du fer natif, des gommes odorantes, de l'encens et du *schétoulou*, ce qui signifie littéralement, beurre d'arbre, ou beurre végétal. Ce beurre est extrait d'une espèce de noix, par le moyen de l'eau bouillante, ainsi que je l'expliquerai par la suite. Il ressemble au beurre ordinaire, en a la consistance, et le remplace très-bien. On s'en sert aussi au lieu d'huile. Les nègres en font une grande consommation, et par conséquent il est toujours très-recherché.

Pour payer les objets qu'ils reçoivent de l'intérieur, les habitans de la côte lui fournissent du sel, chose rare et précieuse dans ces contrées, ainsi que je l'ai fréquemment et péniblement éprouvé dans le cours de mon voyage. Cependant les maures y en vendent aussi une quantité considérable, qu'ils tirent des marais salans du grand désert, et ils prennent en retour du bled, des toiles de coton et des esclaves.

Dans le premier tems des échanges de ces divers objets, le défaut de monnoie ou de quelqu'autre signe représentatif de la valeur des marchandises, a dû souvent occasionner de l'embarras, et empêcher qu'on pût établir une juste balance. Pour remédier à cet inconvénient, les nègres du centre de l'Afrique se servent de petits coquillages appelés *corys;* et, dans la même intention, ceux de la côte ont adopté une méthode qui leur est, je crois, particulière.

Lorsque ces nègres commencèrent à traiter avec les européens, la chose dont ils faisoient le plus de cas, étoit le fer, parce qu'il leur servoit à faire des instrumens de guerre et des instrumens aratoires. Le fer devint bientôt la mesure d'après laquelle ils appré-

cièrent la valeur de tous les autres objets. Ainsi une certaine quantité de marchandise d'une ou d'autre espèce, paroissant valoir une barre de fer, donna naissance à la phrase mercantile d'une barre de marchandise. Par exemple, vingt feuilles de tabac furent considérées comme une barre de tabac, un gallon * de *rum* comme une barre de rum; une barre d'une marchandise quelconque fut estimée le même prix qu'une barre de toute autre marchandise.

Toutefois, comme il devoit nécessairement arriver que l'abondance ou la rareté des marchandises, proportionnément aux demandes, mettroit leur valeur relative dans une fluctuation continuelle, on sentit le besoin d'une plus grande précision. Aujourd'hui les blancs évaluent une barre de marchandise, quelle qu'elle soit, à deux schelings sterling: ainsi un esclave, dont le prix est de quinze livres sterling, vaut cent cinquante barres.

Certes, dans des échanges de cette nature, le marchand blanc a un très-grand

* Le gallon contient quatre pintes, mesure de Paris. (*Note du traducteur*).

avantage sur le nègre. Ce dernier est toujours très-difficile à satisfaire, parce que, sentant son ignorance, il devient naturellement soupçonneux et indécis. Cela est au point, que toutes les fois que les européens traitent avec un africain, ils ne peuvent regarder le marché comme conclu, que lorsque l'argent est compté, et que le vendeur et l'acheteur se sont séparés.

A présent que j'ai fait part à mes lecteurs des observations générales que j'eus occasion de faire sur le pays et ses habitans, pendant mon séjour dans le voisinage de la Gambie, je vais reprendre ma relation. Elle contiendra le détail exact des incidens qui m'arrivèrent, et des réflexions que je fis pendant mon fatigant et périlleux voyage dans l'intérieur de l'Afrique.

CHAPITRE III.

Départ de Pisania. — Arrivée à Gindey. — Histoire racontée par un nègre mandingue. — Arrivée à Madina, capitale du royaume de Woulli. — Entrevue avec le roi. — Saphis, ou Amulettes. — Arrivée à Kolor. — Description de l'office du Mombo-Jombo. — Arrivée à Koujar. — Combat de la lutte. — Traversée du désert. — Arrivée à Tallika dans le royaume de Bondou.

LE 2 décembre, je quittai la demeure hospitalière de l'estimable docteur Laidley. J'avois heureusement avec moi un domestique nègre, nommé Johnson, qui parloit facilement l'anglais et le mandingue. Né dans cette partie de l'Afrique, il avoit été vendu dans sa jeunesse, et conduit à la Jamaïque. Son maître lui avoit donné la liberté, l'avoit emmené en Angleterre, d'où après un séjour de plusieurs années, Johnson

avoit trouvé le moyen de retourner dans sa patrie.

Le docteur Laidley qui connoissoit ce nègre, me le recommanda, et je le pris à mon service, en qualité d'interprète, à raison de quinze barres par mois. Je lui en payois dix à lui-même, et j'en faisois compter cinq à sa femme. Le docteur Laidley me donna aussi pour m'accompagner un autre nègre qui lui appartenoit, et qui s'appeloit Demba. Ce Demba étoit un jeune nègre intelligent et gai. Il parloit non-seulement la langue des mandingues, mais celle des serawoullis, peuple résidant sur les bords du Sénégal, et dont j'aurai occasion de parler par la suite. Pour engager Demba à se bien conduire, le docteur lui promit que si à mon retour je rendois un compte favorable de sa fidélité et de ses services, il lui donneroit la liberté.

Je montois un cheval qui me coûtoit sept livres sterling et demie. Il étoit petit, mais vif et très-bon. Mon interprète et mon domestique étoient pourvus d'un âne chacun. Mon bagage étoit léger. Il consistoit principalement en provisions de bouche pour deux jours, et en un petit assortiment

de grains de verre, d'ambre et de tabac, pour en acheter de nouvelles à mesure que je poursuivrois ma route. Je portois aussi un peu de linge pour mon usage, mon parasol, un petit quart de cercle, une boussole, un thermomètre, deux fusils, deux paires de pistolets, et quelques autres petits articles.

Un nègre libre, nommé Madibou, qui devoit se rendre dans le royaume de Bambara, et deux slatées ou marchands d'esclaves, de la nation des serawoullis, tous trois mahométans*, me proposèrent de faire route avec moi jusques dans les lieux de leur destination respective. La même offre me fut faite par un quatrième nègre mahométan, appelé Tami, qui avoit été longtems au service du docteur Laidley, en qualité de forgeron, et qui s'en retournoit à Kasson, sa patrie, avec ce qu'il avoit gagné. Je partis avec tous ces voyageurs, qui alloient à pied et poussoient leurs ânes devant eux.

Je n'eus donc pas moins de six compagnons de voyage. On leur avoit recommandé d'avoir pour moi le plus grand respect, et

* Buschréens.

de songer que s'il m'arrivoit quelque chose de fâcheux, ils ne pourroient plus revenir en sûreté sur les bords de la Gambie.

Le docteur Laidley et messieurs Ainsley eurent l'honnêteté de m'accompagner avec un grand nombre de leurs domestiques, pendant les deux premiers jours de mon voyage ; et je crois qu'ils pensoient, en secret, qu'ils ne me reverroient jamais.

Le jour de notre départ, nous traversâmes la crique de Walli, formée par la Gambie, et nous nous arrêtâmes dans la maison d'une négresse qui avoit été anciennement la maîtresse d'un marchand blanc, nommé Hewett, et qui en conséquence étoit appelée, par distinction, *signora*.

L'après-dînée nous allâmes nous promener dans un village voisin, appartenant au slatée Jemaffou Mamadou, le plus riche de tous les marchands d'esclaves de ces contrées. Nous le trouvâmes chez lui ; et il se crut tellement honoré de notre visite, que pour nous en témoigner sa satisfaction, il nous fit présent d'un très-beau taureau, que nous fîmes tuer aussitôt, et dont nous mangeâmes une partie à notre souper.

Les nègres soupent ordinairement tard.

Pour nous amuser en attendant l'heure du repas, nous priâmes un mandingue de nous raconter quelque histoire amusante. Il y consentit, et nous passâmes trois heures à l'écouter et à fumer. Ces histoires ressemblent beaucoup aux contes arabes : mais elles sont en général plus gaies. Je vais en abréger une pour en donner quelque idée à mes lecteurs.

« Il y a plusieurs années que les habitans « de Doumasansa, ville des rives de la « Gambie, étoient inquiétés par un lion, « qui chaque nuit leur enlevoit quelque tête « de bétail. Les dommages qu'il leur causoit « étoient si fréquens et si considérables, « que plusieurs de ces nègres résolurent d'al- « ler ensemble attaquer le monstre. Ils se « mirent en effet en marche, et bientôt ils « le découvrirent dans un bosquet où il s'é- « toit caché. Ayant fait feu sur lui, ils « furent assez heureux pour le blesser de « manière que quand il voulut s'élancer « sur eux, il tomba sur l'herbe, et ne put « pas se relever.

« Cependant l'animal montroit encore « tant de rage et de vigueur, que personne « n'osoit s'en approcher. Alors les nègres

« tinrent conseil entre eux sur les meilleurs « moyens de le prendre en vie. Ils considéroient que cette preuve certaine de leur « courage leur seroit très-avantageuse, parce « qu'ils pourroient transporter le lion sur la « côte, et le vendre aux européens. Tandis « que les uns vouloient le prendre d'une « façon, les autres d'une autre, et qu'ils « ne pouvoient pas s'accorder, un vieillard « proposa son plan : c'étoit de dépouiller « la couverture d'une maison de son chaume *, et bien liée comme elle étoit dans « toutes ses parties, de la transporter pour « en couvrir le lion. Si en approchant de « l'animal, ajouta le vieillard, il fait mine « de s'élancer, nous n'aurons qu'à laisser « tomber la couverture sur nous, et lui tirer « des coups de fusil à travers les chevrons.

« Ce projet fut adopté. On ôta le chaume « de la couverture d'une maison ; puis les « chasseurs prirent cette couverture, et marchèrent courageusement vers le champ « de bataille. Chacun d'eux portoit un fusil « d'une main, tandis que l'épaule du côté

* L'on a vu plus haut que dans cette partie de l'Afrique, la couverture des maisons forme un cone très-élevé. (*Note du traducteur*).

« opposé soutenoit une partie de la cou-
« verture. Mais l'ennemi commun avoit déja
« recouvré ses forces ; et il montroit tant
« de férocité, que dès que les chasseurs le
» virent, au lieu d'aller plus loin, ils cru-
« rent qu'il étoit prudent de s'occuper de leur
« sûreté, et de se mettre sous la couverture.

« Malheureusement pour eux le lion étoit
« trop agile. Au moment où ils laissoient
« tomber la couverture, il s'élança vers
« eux, et l'animal et les chasseurs se trou-
« vèrent renfermés dans la même cage. Là,
« le lion dévora les malheureux chasseurs
« tout à son aise ; ce qui causa non moins
« d'étonnement que de regret aux gens de
« Doumasansa, où il est aujourd'hui très-
« dangereux de rappeler cette histoire ; car
« elle est devenue un sujet de moquerie
« pour tous ceux des pays voisins. Rien
« ne fait plus de peine à un habitant de
« Doumasansa, que de lui proposer de
« prendre un lion en vie ».

Le 3 décembre à une heure après midi, je pris congé du docteur Laidley, ainsi que de messieurs Ainsley, et étant monté à cheval, je m'avançai lentement dans les bois. Je voyois devant moi une forêt immense,

habitée par des peuples incivilisés, et pour la plupart desquels un homme blanc étoit un objet de curiosité ou de pillage. Je pensois que je venois de me séparer des derniers européens que je verrois dans ces contrées, et que peut-être, en les quittant, j'avois perdu pour jamais la société des chrétiens.

Ces réflexions attristoient mon ame, et absorboient ma pensée. J'avois fait environ trois milles, lorsque je fus tout-à-coup tiré de ma rêverie, par une troupe de nègres qui accoururent au-devant de moi, arrêtèrent ma petite caravane, et me dirent que je devois les suivre à Peckaba pour me présenter au roi de Walli, ou bien leur payer les droits qui lui étoient dus quand on traversoit son pays. Je tâchai de leur faire entendre que l'objet de mon voyage n'étant pas le trafic, je ne devois point être sujet à la taxe des slatées et des autres marchands qui n'ont pour but que le gain.

Tous mes raisonnemens furent inutiles. Les nègres me répondirent que les voyageurs de toute espèce devoient un présent au roi de Walli, et que si je refusois de me soumettre à cet usage, on ne me permettroit pas d'aller plus loin. Comme ils étoient en plus grand

nombre que les gens de ma suite, et qu'en outre ils paroissoient très-décidés, je crus qu'il étoit prudent d'adhérer à leur demande. Je leur présentai donc trois barres de tabac pour leur roi; après quoi ils me laissèrent tranquillement continuer ma route. Au coucher du soleil, j'arrivai dans un village voisin de Koutaconda, et je m'y arrêtai pour passer la nuit.

Le lendemain matin * je traversai Koutaconda, dernière ville du royaume de Walli. Tout près de là, je fus détenu environ une heure dans un village, pour payer les droits de passe à un officier du roi de Woulli. Je marchai ensuite toute la journée, ainsi que mes compagnons de voyage, et le soir nous nous arrêtâmes dans le village de Tabajang. Le lendemain ** à midi, nous arrivâmes à Médina, capitale des états du roi de Woulli.

Le royaume de Woulli est borné à l'occident par celui de Walli; au midi, par la rivière de Gambie; au nord-ouest, par une petite rivière qui lui donne son nom; au nord-est, par le pays de Bondou; et à l'orient, par le désert de Simbani.

* 4 décembre.

* 5 décembre.

Le royaume de Woulli offre de toutes parts de petites montagnes couvertes de bois, et les villes sont situées dans les vallées intermédiaires. Chacune de ces villes est environnée d'un assez grand espace de terrein cultivé, dont le produit suffit, je pense, pour nourrir les habitans. La terre paroît très-fertile dans les vallées, et même sur les hauteurs, à l'exception des crètes, où les pierres ferrugineuses et les arbustes rabougris annoncent un sol infécond. Les principales productions du royaume de Woulli, sont le coton, le tabac, et les légumes. On les recueille dans les vallées; car les collines sont réservées pour la culture de diverses sortes de grains.

Les habitans de ce pays sont mandingues; et de même que dans la plupart des autres états qu'ont formés leur nation, ils se divisent en deux sectes, les mahométans, ou buschréens *, et les payens, qu'on désigne, tantôt sous le nom de kafirs **, tantôt sous

* Le mot *buschréen* ou *bischaréen*, qu'on a deja vu employé plus haut, signifie vrai croyant. (*Note du traducteur*).

** Infidèles.

celui de sonakies *. Les payens sont beaucoup plus nombreux que les autres, et le gouvernement du pays est entre leurs mains. Quoique les plus respectables des mahométans soient souvent consultés dans les affaires importantes, ils n'ont point de part dans l'administration, qui dépend entièrement du mansa ** et des grands officiers de l'état. Le premier de ces officiers est l'héritier présomptif de la couronne, qui porte le titre de farbanna. Après lui viennent les alkaïds, ou gouverneurs provinciaux, qu'on appelle aussi, et même plus fréquemment, *kimos*.

Le peuple se divise en hommes libres et en esclaves ***. Les slatées, dont j'ai déja parlé plusieurs fois, sont considérés comme les principaux des hommes libres; mais dans toutes les classes, les vieillards sont traités avec beaucoup de respect.

A la mort du roi, son fils lui succède dès qu'il a atteint l'âge de majorité. Si le roi

* Hommes buvant des liqueurs fortes.

** C'est le roi, ou souverain.

*** Les hommes libres s'appellent *Horée*, et les esclaves *Jong*.

mort n'a point laissé de fils, ou que celui qu'il laisse ne soit point majeur, les grands de l'état se rassemblent, et défèrent le gouvernement au frère du monarque, ou à son plus proche parent, qui ne devient pas seulement régent et tuteur du jeune prince, mais véritablement roi.

Les revenus du gouvernement consistent dans les contributions qu'on lève au besoin sur le peuple, et dans les droits qu'on perçoit sur tout ce qui traverse le pays. Les voyageurs, qui vont des bords de la Gambie dans l'intérieur de l'Afrique, paient les droits en marchandises d'Europe, et à leur retour, ils les paient en fer natif et en schétoulou. Ces droits sont perçus dans chaque ville.

Médina *, capitale du royaume de Woulli, est une ville dont l'enceinte est très-considérable, et contient de huit cents à mille maisons. Elle est fortifiée, comme les autres villes d'Afrique, par une haute muraille de terre, revêtue de pieux pointus et d'arbustes épineux. Mais l'entretien de la muraille est négligé, et la palissade souffre beaucoup de

* En arabe, Medina signifie ville. Les nègres emploient souvent ce mot, qu'ils ont sans doute emprunté des mahométans. (*Note de l'auteur*).

la rapacité des femmes du voisinage, qui vont en arracher les pieux pour allumer leur feu.

Je logeai chez l'un des parens du roi. Mon hôte me prévint que lorsque je serois présenté au monarque, je ne devois pas me hasarder à lui prendre la main, parce que ce prince n'étoit pas dans l'usage d'accorder cette liberté aux étrangers. L'après-midi j'allai faire ma visite au souverain, et lui demander la permission de traverser ses états pour me rendre à Bondou. Ce roi se nommoit Jatta. C'étoit ce même vieillard, dont le major Houghton a parlé d'une manière si avantageuse. Je le trouvai devant sa porte, assis sur une natte. Beaucoup d'hommes et de femmes, rangés de chaque côté de lui, chantoient en battant la mesure avec leurs mains.

Après avoir respectueusement salué le roi, je l'informai du sujet de ma visite. Il me répondit très-obligeamment, que non-seulement il me permettoit de passer dans ses états, mais qu'il prieroit le ciel pour ma sûreté. Alors un des nègres qui étoient à ma suite, voulant témoigner au roi combien nous étions sensibles à sa bienveillance, se mit à chanter ou plutôt à mugir un cantique

arabe ; et à la fin de chaque verset, le roi et tous les siens se frappoient le front avec la main, et crioient d'une voix haute et avec beaucoup de solemnité, *amen*, *amen* *.

Le roi me dit ensuite que le lendemain il me donneroit un guide qui me conduiroit en sûreté jusqu'à la frontière de son royaume. Je pris congé de ce bon vieillard, et dans la soirée, je lui fis remettre un ordre pour faire prendre, de ma part, chez le docteur Laidley, trois gallons de rum. Il m'envoya en retour, une grande quantité de provisions.

Le 6 décembre, je me rendis de bon matin auprès du roi, pour savoir si le guide qu'il m'avoit promis étoit prêt. Je trouvai le monarque assis sur une peau de bœuf. On avoit allumé devant lui un grand feu, et il se chauffoit ; car les africains sont sensibles aux moindres variations de la température, et

* Il semble qu'on doit inférer de là que le roi étoit mahométan : mais je fus assuré du contraire. Ce n'étoit probablement que par bienveillance qu'il accompagna le cantique qu'on chanta en cette occasion ; et peut-être croyoit-il que les prières qu'on faisoit au Tout-puissant avec sincérité, avec dévotion, étoient favorablement reçues, soit que celui qui les lui adressoit fût mahométan, soit qu'il fût payen. (*Note de l'auteur*).

souvent ils se plaignent du froid quand un européen trouve qu'il fait trop chaud.

Le roi me reçut aussi bien que la première fois, et me conseilla, d'un air très-affectueux, de renoncer au projet de voyager dans l'intérieur de l'Afrique, me disant que le major Houghton avoit été assassiné dans ces contrées, et que si je suivois ses pas, j'aurois probablement le même sort. Il ajouta que ce n'étoit pas d'après le peuple de Woulli que je devois juger de celui des pays situés à l'orient de ses états; que le premier connoissoit les hommes blancs et les respectoit, au lieu que l'autre n'en avoit jamais vu, et chercheroit sans doute à me tuer.

Je remerciai le roi de sa bienveillante sollicitude; mais je lui observai que j'avois bien réfléchi à mon entreprise, et que quels que fussent les dangers qui me menaçoient, j'étois résolu à poursuivre ma route. Alors il secoua la tête, et n'essaya pas plus longtems de me dissuader. Il me dit seulement que le guide qu'il m'avoit offert, seroit prêt à partir dans l'après-dînée.

Le guide vint effectivement me joindre à deux heures après-midi. J'allai aussitôt faire mes adieux au bon vieux roi, et je me mis

en route avec tous mes compagnons. Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Konjour, petit village où nous nous déterminâmes à passer la nuit. J'achetai-là un très-beau mouton pour quelques grains de verroterie. Les serawoullis de ma suite le tuèrent avec toutes les cérémonies prescrites par leur religion, et nous en fîmes cuire une partie pour notre souper. Une dispute s'éleva alors entre un des serawoullis et mon interprête Johnson. Le premier prétendoit que, comme il nous avoit servi de boucher, les cornes du mouton lui appartenoient. L'autre soutenoit le contraire. Je terminai le différend en leur donnant une corne à chacun.

Je fais mention de ce léger incident, parce qu'il me donne occasion de faire connoître un des usages de ces contrées. Les cornes qui faisoient l'objet de la dispute, étoient du nombre de celles qu'on estime beaucoup, attendu qu'on en fait aisément des espèces d'étuis, dans lesquels on renferme des charmes ou amulettes, que les nègres appellent *saphis*, et qu'ils portent constamment sur eux. Ces saphis sont des versets du koran, que les prêtres mahométans écrivent sur de petits morceaux de papier, et vendent aux nègres;

et ceux-ci ont la stupidité de croire que ces morceaux de papier possèdent une vertu extraordinaire. Il y a des nègres qui les portent pour se préserver de la morsure des serpens ou des crocodiles, et alors le saphi est ordinairement enveloppé dans un morceau de peau de serpent ou de crocodile, et attaché au bas de la jambe. D'autres s'en servent en tems de guerre, dans l'idée que cela peut les mettre à l'abri de l'atteinte des armes de leurs ennemis. Mais ce qui fait sur-tout employer les saphis, c'est qu'on croit qu'ils préviennent et guérissent les maladies ; qu'ils empêchent qu'on n'éprouve la faim et la soif, et que dans toutes les circonstances, ils attirent sur celui qui les porte, la bienveillance des puissances célestes *.

Il est impossible de ne pas admirer en cela combien la superstition est contagieuse. Quoique la plupart des nègres soient payens et rejettent absolument la doctrine de Mahomet, je n'en ai pas vu un seul, soit buschréen, soit kafir, qui ne fût pleinement

* Je crois que dans toutes les parties de l'Afrique on porte de semblables charmes ou amulettes, sous les noms de *dominis*, de *grigris*, de *fetiches*.

persuadé du pouvoir des amulettes. La cause en est, que tous ceux de cette partie de l'Afrique considèrent l'art d'écrire comme une espèce de magie. Ce n'est donc point dans les sentences du prophète, mais dans le talent du magicien, qu'ils placent leur confiance. On verra, par la suite, que dans des circonstances très-fâcheuses, je fus assez heureux pour pouvoir me servir avec avantage, de cette sorte de préjugé.

Le 7 décembre, nous partîmes de Konjour, et nous allâmes coucher dans le village de Malla ou Mallaing. Le 8, à midi, nous atteignîmes Kolor, ville considérable. En y entrant, je remarquai qu'on avoit appendu à un arbre, une espèce d'habit de masque fait d'écorce d'arbre, et qu'on me dit appartenir au mombo-jombo. Cet étrange épouvantail se trouve dans toutes les villes mandingues, et les nègres payens ou kafirs s'en servent pour tenir leurs femmes dans la sujétion. Comme la polygamie leur est permise, ils épousent ordinairement autant de femmes qu'ils peuvent en entretenir. Souvent ces femmes sont jalouses les unes des autres; les discordes, les querelles se multiplient, et l'autorité du mari ne lui suffit pas pour

établir la paix dans son ménage. Alors il a recours au mombo-jombo, dont l'interposition est toujours décisive.

Cet étrange magistrat, qu'on suppose être le mari lui-même, ou quelqu'un instruit par lui, se déguise sous l'habit dont je viens de parler ; et armé d'une baguette, signe de son autorité, il annonce son arrivée en faisant des cris épouvantables dans les bois qui sont auprès de la ville. C'est toujours le soir qu'il fait entendre ses cris ; et dès qu'il est nuit, il entre dans la ville, et se rend au bentang, où aussitôt tous les habitans ne manquent pas de s'assembler.

On peut croire aisément que cette apparition ne fait pas grand plaisir aux femmes, parce que, comme celui qui joue le rôle du mombo-jombo leur est essentiellement inconnu, chacune d'elles peut soupçonner que sa visite la concerne. La cérémonie commence par des chansons et par des danses, qui durent jusqu'à minuit. Alors le mombo désigne la femme coupable. Cette infortunée est saisie à l'instant, mise toute nue, attachée à un poteau, et cruellement frappée de la baguette du mombo, au milieu des cris et de la risée de tous les spectateurs. Il est à re-

marquer que dans ces occasions, ce sont les femmes qui crient le plus fort contre la malheureuse qu'on châtie. Le point du jour met un terme à cette farce indécente et barbare.

Le 9 décembre, nous nous mîmes en marche de bonne heure ; et comme nous savions que nous ne trouverions point d'eau sur la route, nous voyageâmes avec célérité jusqu'à Tambaconda. Le lendemain matin * nous partîmes de Tambaconda, et le soir nous arrivâmes à Kouniakary, qui est à-peu-près aussi grand que Kolor. Le 11, à midi, nous fîmes halte à Koujar, ville frontière du royaume de Woulli du côté de Bondou. Ces deux états sont séparés par un désert de deux journées de marche.

Le guide que m'avoit donné le roi de Woulli devant me quitter à Koujar, je lui fis présent d'un peu d'ambre pour le récompenser de m'avoir accompagné ; et comme l'on me dit que dans aucun tems, on ne pouvoit trouver de l'eau dans le désert * *,

* 10 décembre.

** On en imposoit à M. Mungo Park, puisqu'il trouva ensuite de l'eau à une demi-journée de marche de Koujar. (*Note du traducteur*).

je cherchai à me procurer des hommes qui voulussent m'en charrier et me servir de guides jusques sur le territoire de Bondou. Trois chasseurs d'éléphant m'offrirent leurs services à cet effet. Je les acceptai, et leur payai trois barres d'avance. La journée étant avancée, je me déterminai à ne me mettre en route que le lendemain.

La vue d'un européen n'étoit pas totalement étrangère aux habitans de Koujar, puisque la plupart d'entre eux avoient été sur les bords de la Gambie : malgré cela, ils me regardoient avec un mélange de curiosité et de respect, et l'après-midi ils m'invitèrent à me rendre au Bentang pour y voir un néobering, c'est-à-dire un combat à la lutte. C'est un amusement dont on jouit souvent dans tous les pays des mandingues. Les spectateurs forment un grand cercle autour des lutteurs, qui sont toujours des hommes jeunes, agiles, robustes, et sans doute accoutumés dès l'enfance à cet exercice. Ils n'ont d'autres vêtemens qu'une paire de caleçons courts ; et avant de combattre ils oignent leur corps avec de l'huile ou du beurre végétal *. Ceux que je

* Du sché-toulou.

vis s'approchèrent l'un de l'autre, s'évitèrent, étendirent un bras pendant longtems ; enfin l'un d'eux s'élança et saisit son adversaire par le genou. Ils montrèrent tous les deux beaucoup d'intelligence et de jugement ; mais la force triompha. Je crois que très-peu d'européens auroient été en état de se mesurer avec le vainqueur. Il est nécessaire de remarquer que les combattans étoient animés par la musique d'un tambour, dont la cadence régloit assez bien leurs mouvemens.

La lutte fut suivie de la danse. Les danseurs étoient en grand nombre. Ils avoient tous de petits grelots autour de leurs bras et de leurs jambes, et leurs pas étoient réglés par le son du tambour. Celui qui battoit cet instrument, se servoit d'une baguette crochue qu'il tenoit dans sa main droite, et de tems en tems il employoit sa main gauche à amortir le son, afin de varier la musique. Dans ces assemblées, le tambour sert aussi à maintenir l'ordre parmi les spectateurs, et pour cela on lui fait imiter le son de certaines phrases mandingues. Par exemple, avant de commencer la lutte, on le frappe de manière que l'assem-

blée s'imagine entendre les mots *ali bœ si*; c'est-à-dire asseyez-vous tous ; et à l'instant tous les spectateurs s'asseoient. Au moment où les combattans s'avancent l'un vers l'autre, le tambour dit *amouta*, *amouta*, — saisissez-vous, saisissez-vous.

Dans le cours de la soirée, on m'offrit de me rafraîchir, et en conséquence on me servit d'une liqueur qui ressembloit tellement à la meilleure bière forte de mon pays, que je m'informai de quelle manière on la composoit. J'appris, non sans étonnement, qu'elle venoit d'être faite avec de la drèche préparée avec du millet, tout comme on en prépare en Angleterre avec de l'orge. Au lieu de houblon, on se sert d'une racine qui a une amertume agréable, et dont j'ai oublié le nom. Le millet qu'on emploie pour faire cette drèche, est le *holcus spicatus* * des botanistes.

Le 12 décembre, j'appris, en me levant, qu'un des chasseurs d'éléphant qui avoient pris l'engagement de me servir de guides, s'étoit caché avec l'argent que je lui avois donné d'avance. Pour empêcher que les deux

* Panicum ou millet à épi.

autres n'imitassent son exemple, je fis à l'instant remplir d'eau leurs calebasses, et au lever du soleil nous entrâmes dans le désert qui s'étend entre le royaume de Woulli et celui de Bondou.

A peine avions-nous fait un mille, que les gens de ma suite voulurent s'arrêter pour préparer un saphi, ou charme, qui garantît notre sûreté pendant notre voyage à travers le désert. Cette conjuration consistoit à marmotter quelques paroles, et à cracher sur une pierre qui étoit jetée dans le chemin. Les nègres répétèrent trois fois la même cérémonie ; après quoi ils se remirent en route avec la plus grande confiance. Tous étoient persuadés que, semblable au bouc émissaire, la pierre conspuée emportoit avec elle tout ce qui auroit pu induire les puissances qui sont au-dessus de l'homme, à nous occasionner quelque malheur.

Après la conjuration, nous marchâmes jusqu'à midi ; et alors nous fîmes halte sous un grand arbre, appelé par les gens du pays *neema taba*. Cet arbre offroit un aspect fort singulier, car toutes ses branches étoient couvertes de lambeaux d'étoffe, que des per-

sonnes qui avoient traversé le désert en différens tems, y avoient attachés. Probablement un tel usage a dû son origine au desir d'indiquer aux voyageurs qu'ils pouvoient trouver de l'eau en cet endroit; et avec le tems il est devenu si sacré, que personne n'ose passer là sans suspendre quelque chose à l'arbre. Je me soumis à la coutume ; je suspendis une très-jolie pièce d'étoffe à une des branches.

Étant informé qu'il y avoit un puits, ou plutôt une marre à peu de distance de l'arbre, j'ordonnai aux nègres de décharger nos ânes, afin de leur faire manger du maïs, pendant que nous nous régalerions nous-mêmes avec une partie de nos provisions. J'envoyai un des chasseurs d'éléphant à la découverte de l'eau; parce que, dans le cas qu'il fût possible de s'en procurer, je me proposois de rester en cet endroit jusqu'au lendemain. Le chasseur revint bientôt me dire qu'il avoit trouvé une marre, mais que l'eau y étoit trouble et boueuse. Il ajouta qu'il avoit vu tout auprès les restes d'un feu éteint depuis peu, et des débris de provisions qui prouvoient qu'elle avoit été récemment visitée par des voyageurs ou par des brigands. La

crainte faisoit croire à mes compagnons de voyage que c'étoit par ces derniers ; et s'imaginant que des voleurs nous guettoient, ils m'engagèrent à renoncer au dessein de passer la nuit auprès de l'arbre, et à me mettre en marche pour un autre endroit où il y avoit de l'eau, et où nous pouvions, disoient-ils, arriver le soir de bonne heure.

Nous quittâmes donc le lieu de notre première station, et nous poursuivîmes notre route : mais il étoit huit heures du soir avant que nous fussions rendus dans l'endroit où étoit la seconde marre. Fatigués de notre longue marche, nous allumâmes un grand feu, et nous nous couchâmes sur la terre nue, ayant nos animaux auprès de nous. Nous étions à plus d'une portée de fusil de toute espèce d'arbuste ; malgré cela, les nègres convinrent de veiller chacun à son tour de peur de surprise.

Certes j'étois loin de penser que nous fussions menacés d'aucun danger pressant : mais, durant tout le voyage, les nègres parurent craindre sans cesse d'être attaqués par les brigands. Dès que le jour parut, nous remplîmes d'eau nos outres * et nos

* En langue mandingue, les outres se nomment *soufros*.

calebasses, et nous partîmes pour Tallika, la première ville qu'on rencontre dans le royaume de Bondou, quand on sort du désert. Nous y arrivâmes à onze heures du matin. Mais je ne puis quitter le territoire de Woulli, sans observer que j'y fus toujours bien accueilli par les habitans. J'y étois ordinairement dédommagé des fatigues du jour, par une nuit agréable. La manière de vivre des africains me déplaisoit au commencement; mais insensiblement je surmontai ma répugnance, et leurs mets finirent par me paroître assez bons.

CHAPITRE IV.

Observations sur les habitans de Tallika. — M. Mungo Park part pour Fatteconda. — Incidens qu'il éprouve en route. — Il traverse le Neriko. — Arrivée à Kourkarany. — Vue de la rivière Falemé. — Pêche dans cette rivière. — M. Mungo Park suit les bords du Falemé jusqu'à Nayé. — Il traverse le Falemé et arrive à Fatteconda. — Entrevue avec Almami, roi de Bondou. — Description de la demeure de ce roi. — Seconde entrevue avec lui. — Il demande l'habit de M. Mungo Park. — Ce dernier rend visite aux femmes du roi. — Il se sépare de lui amicalement. — Il voyage pendant la nuit. — Arrivée à Joag. — Remarques sur le pays de Bondou et sur la nation des foulahs.

TALLIKA, ville frontière du royaume de Bondou du côté du Woulli, est habitée en très-grande partie par des foulahs, qui professent la religion mahométane. Ces

nègres s'enrichissent presque tous, soit en fournissant des provisions aux caravanes qui passent chez eux, soit en vendant l'ivoire que leur procure la chasse des éléphans, chasse à laquelle leurs jeunes gens sont en général très-adroits.

Un officier du roi de Bondou réside à Tallika, afin de veiller l'arrivée des caravanes et d'en donner promptement avis à son maître. Les caravanes sont taxées suivant le nombre d'ânes chargés qu'elles conduisent.

Je logeai dans la maison de cet officier, et je convins de lui donner cinq barres pour qu'il m'accompagnât à Fatteconda, où se tenoit le roi. Avant de partir de Tallika, j'écrivis au docteur Laidley, par un marchand nègre qui se rendoit sur les bords de la Gambie, avec cinq ânes chargés d'ivoire. Les plus longues dents d'éléphans étoient dans des filets, et il y en avoit deux de chaque côté d'un âne; les petites étoient enveloppées dans des cuirs bien liés avec des cordes.

Le 14 décembre nous partîmes de Tallika, et nous fîmes environ deux milles très-paisiblement; après quoi, il s'éleva

une violente querelle entre l'ancien forgeron du docteur Laidley et un autre de mes compagnons de voyage. Les deux adversaires se dirent des choses très-insultantes ; et il est bon de remarquer qu'un africain pardonne plus facilement les coups qu'on lui donne, qu'une injure qui porte sur ceux dont il tient la vie. « — Frappez-moi, « mais ne maudissez point ma mère » — est une phrase très-usitée parmi les esclaves. Cependant le forgeron se permit beaucoup d'imprécations contre son antagoniste. Celui-ci en fut tellement irrité, qu'il tira son coutelas, et que la dispute se seroit terminée d'une manière très-sérieuse, si les autres voyageurs ne s'étoient pas jetés au-devant de lui, et ne lui avoient pas arraché son arme.

Je fus obligé d'interposer mon autorité ; et je mis fin à la dispute, en ordonnant au forgeron de se taire, et en disant à l'autre nègre qui, je crois, avoit tort, que s'il tiroit encore son coutelas, ou qu'il cherchât à insulter aucune des personnes qui étoient avec moi, je le regarderois comme un voleur, et lui tirerois un coup de fusil sans la moindre cérémonie. Cette menace eut

l'effet que je desirois. Nous marchâmes assez long-tems sans rien dire. L'après-midi nous vîmes plusieurs petits villages, bâtis çà et là dans une plaine riante et fertile. Nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un de ces villages appelé Ganado, et là, un échange de présens et un bon soupé mirent un terme à l'animosité de nos deux querelleurs.

La nuit étoit déja fort avancée avant qu'aucun de nous songeât à s'aller reposer. Nous étions amusés par un chanteur ambulant *, qui nous fit des contes très-divertissans, et nous joua des airs très-agréables, en soufflant sur la corde d'un arc et la frappant en même tems avec une baguette.

Le 15 décembre au matin, nous partîmes de bonne-heure de Ganado. Les serawoullis qui m'avoient accompagné jusques-là prirent congé de moi, en faisant beaucoup de vœux pour ma conservation. A un mille de Ganado nous traversâmes le Neriko, qui

* Ce sont des poètes-musiciens qui parcourent le pays et chantent des chansons improvisées à l'honneur de ceux qui les emploient. Il en sera parlé plus au long par la suite.

est un grand bras de la rivière de Gambie. Ses bords sont élevés et couverts de mimosas. Je remarquai dans la vase beaucoup de gros moules ; mais les gens du pays n'en mangent pas.

Vers le milieu du jour, le soleil étant extrêmement chaud, nous fîmes deux heures de halte à l'ombre d'un arbre. Quelques bergers foulahs nous vendirent un peu de lait et de grain pilé. Au coucher du soleil nous arrivâmes à Kourkarany, où le forgeron avoit quelques parens. Nous nous y reposâmes deux jours.

Kourkarany est une ville mahométane, entourée d'une haute muraille, et possédant une mosquée. On m'y montra plusieurs manuscrits arabes, et particulièrement un de l'alschara, ce livre dont j'ai parlé plus haut. Le marabou, ou prêtre à qui il appartenoit, m'en expliqua en mandingue, divers passages des plus remarquables. Je lui fis voir, en revanche, une grammaire arabe, de Richardson, grammaire qu'il admira beaucoup.

Le lendemain de notre arrivée à Kourkarany, nous nous remîmes en route le soir. * Un jeune nègre, qui faisoit le commerce du

* Le 17 décembre 1795.

sel, et que ses affaires appeloient à Fattecondà, se joignit à nous. A nuit clôse nous arrivâmes à Douggi, petit village éloigné de Kourkarany d'environ trois milles.

Là, les provisions étoient à si bon marché, que j'achetai un bœuf pour six petits morceaux d'ambre. Je savois que ma troupe croissoit ou diminuoit suivant le plus ou moins de bonne chère que je lui faisois.

Le 18 décembre, nous partîmes de bonne heure du village de Douggi. Un assez grand nombre de foulahs et d'autres nègres, se mirent en route avec nous, de sorte que notre caravane prit une mine imposante, et que nous n'avions plus aucune crainte d'être pillés dans les bois que nous traversions. Vers les onze heures du matin, un de nos ânes s'arrêta tout-à-coup au milieu du chemin, et résista long-tems à ceux qui vouloient le forcer d'avancer. Alors les nègres s'y prirent d'une assez singulière manière pour le faire obéir. Ils coupèrent une branche d'arbre fourchue, mirent la fourche dans la bouche de l'âne pour lui servir de frein, attachèrent les deux petits bouts par-dessus sa tête, et laissèrent pendre le gros bout, afin qu'il pût toucher à terre, toutes les fois

que l'âne baisseroit la tête. L'animal, ainsi arrangé, marcha tranquillement et gravement. On le vit même bientôt tenir la tête haute, pour que le manche de la fourche ne heurtât pas les pierres et les racines qui étoient dans le chemin, parce que, lorsqu'il y touchoit, ses dents en recevoient un cruel contre-coup. Cette manière de dompter un âne rétif, me parut fort risible; mais mes compagnons de voyage me dirent qu'elle étoit constamment employée par les slatées, et qu'elle ne manquoit jamais de réussir.

Le soir nous arrivâmes dans un endroit où il y avoit quelques petits villages, entourés de beaucoup de terreins cultivés. Nous nous arrêtâmes dans un de ces villages, appelé Buggil, et nous passâmes la nuit dans une mauvaise chaumière, où nous n'eûmes d'autre lit qu'un tas de tiges de millet, et d'autres provisions que celles que nous avions apportées. Là, les puits étoient très-profonds, et creusés avec beaucoup d'intelligence. Je mesurai la corde d'un de ces puits, et je trouvai qu'elle avoit vingt-huit brasses de longueur.

Le 19 décembre, nous nous remîmes en route, et nous montâmes sur une colline

aride, pierreuse, couverte de sensitive *, et dont nous n'atteignîmes la hauteur qu'à midi. Alors, marchant toujours vers l'est, nous descendîmes dans une profonde vallée, où je remarquai beaucoup de pierres spongieuses et de quartz blanc. La route que nous suivîmes dans cette vallée étoit dans le lit d'une rivière tarie. Elle nous conduisit dans un grand village où nous avions résolu de nous arrêter.

Nous trouvâmes plusieurs habitans de ce village, vêtus d'une gaze très-fine, qui est faite en France, et qu'ils appellent bikoui. Ce vêtement léger, aérien, et très-propre à laisser apercevoir les formes du corps, plaît beaucoup aux dames noires. Cependant elles n'ont rien, dans leurs manières, qui corresponde à leur parure, car elles sont grossières et excessivement importunes. Je fus environné par une foule de ces femmes, qui me demandoient de l'ambre, des grains de collier et d'autres bagatelles, et leurs instances étoient si vives, si répétées, qu'il m'étoit impossible de leur résister. Elles déchirèrent mon manteau, coupèrent les bou-

* Mimosa.

tons des vêtemens de mes domestiques, et parurent vouloir pousser plus loin leurs outrages : mais je pris le parti de remonter à cheval et de quitter le village. Croira-t-on qu'une troupe de ces harpies me suivit plus d'un demi-mille !

Le soir nous arrivâmes à Soubrodouka. Notre caravane étoit nombreuse, car j'avois quatorze compagnons de voyage. Aussi nous achetâmes un mouton et beaucoup de maïs, pour notre souper. Après avoir mangé, nous nous couchâmes auprès de notre bagage ; et comme il y avoit beaucoup de rosée, nous passâmes une nuit fort désagréable.

Le 20 décembre, nous quittâmes Soubrodouka. A deux heures après-midi, nous arrivâmes dans un grand village, situé sur les bords du Falemé, qui, en cet endroit, est très-rapide et rempli de rochers. Les habitans étoient occupés à pêcher de diverses manières. Ils prenoient les gros poissons dans de longs paniers, faits avec des roseaux fendus, et placés dans le fort des courans qu'occasionnoient des rangs de pierres, avec lesquels on barroit la rivière, mais où on laissoit, de distance en distance, des passages, pour que l'eau s'y précipitât avec

violence. Quelques-uns de ces paniers avoient plus de vingt pieds de long ; et quand les poissons y étoient entrés, la force du courant les empêchoit d'en sortir.

Pour les petits poissons, les pêcheurs du Falemé emploient une autre méthode. Ils les prennent avec ces sortes de filets, qu'on appelle éperviers, qu'ils font avec du fil de coton, et dont ils se servent avec une extrême adresse. Ces petits poissons ne sont pas plus gros que des sardines ; et ceux qui en font le commerce, les préparent de plusieurs façons. Le plus souvent ils les pilent dans un mortier de bois, au moment où on vient de les pêcher; ensuite ils en font des tas qui ont la forme d'un pain de sucre, et ils les mettent sécher au soleil. On doit bien s'imaginer que l'odeur de cette préparation n'est pas très-agréable ; mais dans le pays qu'habitent les maures, sur la rive septentrionale du Sénégal, où le poisson est fort rare, on la vend cher, et on la regarde comme un objet de luxe. Lorsque les africains veulent en manger, ils en font dissoudre une certaine quantité dans de l'eau bouillante, après quoi ils la mêlent avec leur kouskous.

Il me parut très-singulier, que dans la saison où nous étions, les bords du Falemé fussent couverts de beaux champs de millet. Mais en examinant ce millet de plus près, je m'aperçus qu'il n'étoit pas de la même espèce que celui qu'on cultive sur les bords de la Gambie. Les gens du pays l'appellent *manio*. Il croît dans le tems sec, et on le recueille dans le mois de janvier. Cette plante produit beaucoup; et comme sa tête est très-inclinée, les botanistes lui ont donné le nom de millet recourbé *.

Après avoir fait une petite promenade sur le bord de la rivière, pour examiner la pêche, je repris le chemin du village. Je rencontrai en chemin un vieux scherif maure, qui me donna sa bénédiction, et me demanda un peu de papier pour écrire des saphis. Cet homme avoit vu le major Houghton dans le royaume de Kaarta, et me dit qu'il étoit mort dans le pays des maures. Je lui donnai quelques feuilles de papier. Il reçut ensuite un pareil tribut du nègre forgeron qui voyageoit avec moi; car il est d'usage que les jeunes musulmans fassent des présens aux

* *Holcus cernuus.*

vieux, afin d'obtenir leur bénédiction, qui est prononcée en arabe, et reçue avec beaucoup d'humilité.

Nous étant remis en route à trois heures après midi, nous suivîmes les bords de la rivière, dont la direction est vers le nord. A huit heures du soir, nous atteignîmes Nayemou. Le chef bienveillant de cette ville, nous reçut avec hospitalité, et nous fit présent d'un jeune bœuf. De mon côté, je lui offris un peu d'ambre et quelques grains de verroterie.

Dans la matinée du 21 décembre, ayant loué un canot pour porter mon bagage, je traversai à cheval la rivière de Falemé. L'eau venoit jusqu'au raz de la selle ; mais elle étoit si claire, que du haut de l'écore, on voyoit par-tout jusqu'au fond de la rivière.

A midi, nous entrâmes dans la ville de Fatteconda, capitale du royaume de Bondou ; et peu après, nous fûmes invités à aller loger dans la maison d'un très-estimable slatée. Les villes d'Afrique n'ont point d'auberges, de sorte qu'en y arrivant, les étrangers se rendent au bentang, ou dans quelqu'autre lieu public ; et quelque habitant ne tarde pas à aller leur offrir l'hospitalité.

Nous nous rendîmes à l'invitation du slatée. Environ une heure après, un homme vint me trouver, et me dit qu'il étoit chargé de me conduire auprès du roi, qui, si je n'étois pas trop fatigué, desiroit de me voir à l'instant.

Je pris mon interprète avec moi, et suivis le messager. Nous étions sortis de la ville, et avions déja traversé quelques champs de millet, lorsqu'il me vint dans l'idée qu'on cherchoit à me jouer un tour. Je m'arrêtai et demandai au messager, où il prétendoit me conduire ? Alors il me montra à quelque distance un homme assis sous un arbre, et me dit que le roi donnoit souvent audience de cette manière, afin de ne pas être importuné par la foule. Il ajouta que moi et mon interprète, nous pouvions seuls approcher du monarque.

Lorsque je fus près du roi, ce prince m'invita à me placer sur la natte où il étoit assis. Je lui dis quel étoit l'objet de mon voyage, sur quoi il ne fit pas la moindre observation : mais il me demanda si je voulois acheter des esclaves ou de l'or. Je lui répondis que non, et il en parut très-surpris. Ensuite il m'invita à venir le voir

dans la soirée, parce qu'il vouloit me faire présent de quelques provisions.

Quoique ce monarque fût attaché non à la secte de Mahomet, mais au paganisme, il portoit le nom maure d'Almami. L'on m'avoit raconté qu'il s'étoit conduit avec beaucoup de malveillance envers le major Houghton, et que c'étoit par ses ordres que ce voyageur avoit été pillé. Aussi, quoique dans notre première entrevue, il m'eût fait plus de politesses que je n'en attendois, je n'étois pas sans inquiétude. Je craignois quelque perfidie de sa part ; et comme j'étois entièrement en son pouvoir, je crus devoir essayer de me le rendre favorable par quelque présent. En conséquence, lorsque je retournai vers lui, le soir, je pris une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre et mon parasol. Je ne doutai pas qu'on ne visitât mon bagage. Pour éviter qu'on ne me prît certains articles, je les cachai dans le toît de la maison où je logeois, et voulant sur-tout conserver un habit bleu, qui étoit tout neuf, je m'en revêtis.

L'ensemble des maisons occupées par le roi et par sa famille, étoit entouré d'une très-haute muraille de terre, qui en faisoit

une espèce de citadelle. Cette enceinte étoit divisée en différentes cours. A la première entrée, je vis un homme en faction avec un fusil sur l'épaule ; et pour pénétrer jusqu'au roi, il me fallut passer par un chemin tortueux, et par différentes portes, à chacune desquelles il y avoit des sentinelles.

Quand nous arrivâmes à l'entrée de la cour dans laquelle étoit l'appartement du roi, mon guide et mon interprète, se conformant à l'usage, ôtèrent leurs sandales. Le premier prononça alors très-haut le nom du roi, et le répéta jusqu'à ce que ceux qui étoient dans l'appartement lui répondissent. Nous trouvâmes le roi assis sur une natte, et ayant deux de ses gens auprès de lui. Je lui répétai ce que je lui avois dit au sujet de mon voyage, et les raisons que j'avois de traverser son pays; mais il ne parut qu'à demi satisfait. L'idée de voyager par curiosité lui étoit totalement étrangère. Il dit tout uniment qu'il ne croyoit pas possible qu'un homme de bon sens pût entreprendre un voyage aussi périlleux, dans le seul dessein de voir le pays et ses habitans.

Je lui offris de lui montrer mon porte-manteau et tout ce qui m'appartenoit; alors il fut

convaincu de la vérité de ce que je lui disois. Ses soupçons n'avoient d'autre fondement que l'idée où il étoit que tout homme blanc devoit nécessairement faire le commerce. Il fut très-content des présens que je lui fis. Mon parasol, sur-tout, lui fit un très-grand plaisir. Il l'ouvrit et le ferma plusieurs fois; et ses deux officiers, ainsi que lui, ne pouvoient se lasser de l'admirer. Ils furent aussi quelque tems sans pouvoir comprendre l'usage d'une si merveilleuse machine.

Lorsque je voulus prendre congé du roi, il me pria de rester encore un moment. Puis il commença un long discours à la louange des blancs; il vanta leurs immenses richesses, et leur générosité. Ensuite il passa à l'éloge de mon habit bleu, dont les boutons jaunes sembloient être singulièrement de son goût; et il finit par me prier de le lui donner, m'assurant, pour me dédommager de ce sacrifice, qu'il le porteroit dans toutes les grandes occasions, et qu'il informeroit tous ceux qui le lui verroient, de mon extrême libéralité envers lui.

La demande d'un prince africain qui est dans ses états, ne diffère guère d'un commandement, sur-tout lorsqu'il l'adresse à un

étranger. Ce n'est qu'une manière d'obtenir avec douceur, ce qu'il a le pouvoir de prendre par force. Or, comme il n'étoit pas de mon intérêt d'offenser par un refus le roi de Bondou, j'ôtai tranquillement mon habit, le seul que j'eusse alors qui valût quelque chose, et je le mis aux pieds de ce prince.

Flatté de ma complaisance, il me fit donner beaucoup de provisions, et il me pria de revenir chez lui le lendemain matin. Je ne manquai pas de m'y rendre. Le monarque étoit sur son lit. Il me dit qu'il étoit malade et qu'il desiroit d'être saigné. Mais je n'eus pas plutôt lié son bras et ouvert ma lancette, que le courage lui manqua. Il me pria de différer l'opération jusqu'à l'après-midi, attendu, dit-il, qu'en ce moment il se trouvoit mieux qu'il n'avoit été; et il me remercia très-affectueusement de la promptitude avec laquelle je m'étois préparé à le servir. Il ajouta que ses femmes desiroient beaucoup de me voir, et qu'il seroit charmé que je voulusse leur rendre visite.

Aussitôt un des officiers du roi eut ordre de me conduire dans l'appartement des femmes. A peine fus-je entré dans leur cour, que je me vis environné de tout le sérail. Les

unes me demandoient des médecines, les autres de l'ambre; et toutes vouloient éprouver ce grand spécifique des africains, la saignée. Ces femmes étoient au nombre de dix à douze, la plupart jeunes et jolies, et portant sur la tête des ornemens d'or et des grains d'ambre.

Elles me plaisantèrent avec beaucoup de gaîté sur différens sujets; elles rioient surtout de la blancheur de ma peau et de la longueur de mon nez, soutenant que l'une et l'autre étoient artificielles. Elles disoient qu'on avoit blanchi ma peau en me plongeant dans du lait lorsque j'étois encore enfant, et qu'on avoit allongé mon nez en le pinçant tous les jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conformation désagréable et contre nature.

Pour moi, sans disconvenir de ma difformité, je fis un très-grand éloge de la beauté africaine. Je vantai la brillante noirceur de leur teint, l'agréable applatissement de leur nez. Mais elles me répondirent que dans le royaume de Bondou on faisoit peu de cas de la flatterie, ou comme, elles l'appeloient avec emphase, de la bouche de miel. Cependant pour me témoigner leur recon-

noissance de ma visite, ou de mes éloges auxquels je crois qu'elles n'étoient pas aussi insensibles qu'elles affectoient de le paroître, elles me firent présent d'une jarre de miel et de quelques poissons qu'elles envoyèrent chez moi. On me pria, en même tems, de retourner chez le roi avant le coucher du soleil.

En me rendant chez ce prince, je pris quelques grains de collier et du papier à écrire, parce que, quand on prend congé de quelqu'un, il est d'usage de lui faire un petit présent. Le roi me donna cinq drachmes d'or, en observant que ce n'étoit qu'une bagatelle, offerte par pure amitié; mais qu'elle me seroit utile dans mon voyage pour acheter des provisions. A cette marque de bienveillance il en ajouta une plus grande. Il me dit que quoiqu'on eût coutume de visiter le bagage de tous les voyageurs qui passoient dans ses états, on s'abstiendroit de le faire avec moi, et que j'étois maître de partir quand je voudrois.

En conséquence, le 23 décembre au matin, nous quittâmes Fatteconda, et à onze heures nous atteignîmes un petit village, où nous résolûmes de passer le reste de la journée.

Dans l'après-midi, mes compagnons de voyage m'apprirent que le lieu où nous étions servoit de limites entre le royaume de Bondou et celui de Kajaaga ; qu'il étoit dangereux pour les étrangers, et que nous ferions bien de marcher la nuit jusqu'à ce que nous fussions dans un pays où il y auroit moins de risques. Je trouvai leur avis fort sage. Nous prîmes deux guides pour nous conduire dans les bois, et dès que les gens du village furent endormis, nous nous mîmes en route.

Il faisoit un très-beau clair de lune. La tranquillité de l'air, la vaste solitude de la forêt, et le hurlement des bêtes féroces, rendoient la scène très-imposante. Nous gardions tous le silence, ou si nous disions un mot, c'étoit à voix basse. Mais chacun de nous étoit attentif à ce qui se passoit autour de lui; et mes compagnons de voyage cherchoient à me donner des preuves de leur perspicacité en me montrant les loups et les hyènes, qui se glissoient comme des ombres, d'un buisson à l'autre.

Nous arrivâmes de bon matin dans le village de Kimmou. Là, nos guides éveillèrent un habitant de leur connoissance ;

et nous fîmes halte pour donner du maïs à nos animaux, et pour rôtir quelques pistaches pour nous. Lorsqu'il fut grand jour, nous poursuivîmes notre route, et l'après-midi nous nous arrêtâmes à Joag dans le royaume de Kajaaga.

Comme ce pays et le peuple qui l'habite diffèrent à beaucoup d'égards de ceux dont j'ai déja parlé, je vais, avant de continuer ma relation, donner quelques détails sur le royaume de Bondou et la nation des foulahs; car ce que j'ai à en dire a été réservé pour le moment où je quitterois leur territoire.

Le royaume de Bondou est borné à l'est par le pays de Bambouk; au sud-est et au sud, par le royaume de Tenda et le désert de Simbani; au sud-ouest, par la contrée de Woulli; à l'ouest, par le royaume de Fouta-Torra; et au nord, par celui de Kajaaga.

Le Bondou se trouvant situé entre les rivières de Gambie et du Sénégal, est nécessairement très-fréquenté et par les slatées qui le traversent en conduisant leurs caravanes d'esclaves de l'intérieur de l'Afrique sur la côte, et par d'autres marchands

qui y viennent aussi de l'intérieur pour acheter du sel.

Ces deux branches de commerce sont presqu'entièrement entre les mains des mandingues et des serawoullis qui se sont établis dans le pays. Les mêmes marchands font aussi un trafic considérable avec le royaume de Gedumah et les autres pays des maures, où ils portent du grain et des toiles de coton bleues pour avoir du sel, qu'ils échangent ensuite, dans le Dentila et dans les contrées voisines, contre du fer, du beurre végétal et de la poudre d'or. Ils vendent, en outre, plusieurs sortes de gommes odorantes, renfermées dans de petits sacs qui en contiennent environ une livre chacun. Lorsqu'on jette un peu de ces gommes sur des cendres chaudes, elles répandent une odeur très-agréable. Les mandingues s'en servent pour parfumer leurs chaumières et leurs vêtemens.

Les droits qu'on impose aux voyageurs dans le royaume de Bondou, sont considérables. Dans presque chaque ville on paye pour un âne chargé, une barre de marchandise d'Europe, et à Fatteconda, résidence du roi, une pièce de taffetas; ou

un fusil et six bouteilles de poudre sont exigés comme le tribut ordinaire. Par le moyen de ces taxes, le roi de Bondou ne manque ni d'armes, ni de munitions, ce qui le rend redoutable à tous ses voisins.

Par leurs mœurs comme par leur couleur, les habitans du royaume de Bondou diffèrent des mandingues et des serawoullis, peuples avec lesquels ils sont souvent en guerre. Il y a quelques années que le roi de Bondou se mit en marche à la tête d'une nombreuse armée, traversa la rivière de Falemé, livra une sanglante bataille à Sambou, roi de Bambouk, le vainquit et l'obligea de lui céder toutes les villes qui sont sur la rive orientale du Falemé.

Les foulahs sont, ainsi que je l'ai déja observé, plutôt basanés que noirs, et ont de petits traits et des cheveux soyeux *. Après les mandingues, c'est sans contredit la nation la plus considérable de cette partie de l'Afrique. Ils sont, dit-on, originaires de Fouladou, nom qui signifie le pays des foulahs : mais ils se sont étendus dans

* J'ai eu long-tems à mon service un jeune foulah, que tous ceux qui l'ont connu à Paris, ont pris pour un mulâtre. (*Note du traducteur*).

plusieurs contrées, et à présent ils possèdent divers royaumes fort éloignés les uns des autres. Malgré ce que j'ai dit de leur couleur, je dois avouer qu'elle n'est pas partout égale. Dans le royaume de Bondou et dans les autres états voisins du pays des maures, ils ont le teint plus clair que dans les contrées méridionales.

Les foulahs du Bondou sont naturellement d'un caractère doux et facile ; mais les maximes peu charitables du koran les ont rendus moins bienveillans pour les étrangers, et plus réservés dans leur conduite avec les mandingues. Ils considèrent tous les autres nègres comme leurs infèrieurs ; et quand ils parlent de différentes nations, ils se rangent toujours dans la classe des blancs.

Leur gouvernement diffère de celui des mandingues, principalement en ce qu'il est davantage sous l'influence des lois mahométanes. A l'exception du roi, tous les plus grands personnages, et la plupart des habitans du Bondou, sont musulmans : aussi les préceptes et l'autorité du prophète sont toujours regardés par eux comme sacrés et décisifs. Cependant ces mêmes sectateurs de Mahomet, ne se montrent nullement injustes

envers ceux de leurs compatriotes qui restent attachés à leurs anciennes superstitions.

Ils ne connoissent point la persécution religieuse, et ils n'ont pas besoin de la connoître; car la secte de Mahomet s'etend dans leur pays par des moyens bien plus efficaces. Ils ont établi, dans toutes les villes, de petites écoles, où beaucoup d'enfans des payens, comme les enfans des mahométans, apprennent à lire le koran, et sont instruits des préceptes du prophète. Les prêtres mahométans façonnent à leur gré ces jeunes ames, et les principes qu'elles ont reçus de si bonne heure, ne peuvent plus guère ni se changer, ni s'altérer. Je vis, pendant mon voyage, beaucoup de ces écoles; j'y remarquai, avec plaisir, l'extrême docilité et l'air respectueux des enfans, et je desirai de bon cœur qu'ils eussent de meilleurs instituteurs, et qu'on leur enseignât une plus pure doctrine.

Avec la foi mahométane s'est introduite la langue arabe, dont la plupart des foulahs ont une légère connoissance. Leur langue naturelle est remplie de syllabes mouillées, et il y a quelque chose de désagréable dans la manière de la prononcer. La première fois

qu'un étranger entend la conversation de deux foulahs, il est porté à croire qu'ils se querellent. Voici quels sont les noms de nombre dans la langue foulah :

Un	*go.*
Deux	*diddie.*
Trois	*tettie.*
Quatre	*nie.*
Cinq	*jouie.*
Six	*jego.*
Sept	*jediddie.*
Huit	*je-tettie.*
Neuf	*je-nie.*
Dix	*sappo.*

Les foulahs sont pasteurs et agriculteurs ; et l'habileté et le soin avec lesquels ils s'acquittent de ces deux emplois, sont partout remarquables. Sur les bords même de la Gambie, ce sont eux qui cultivent la plus grande partie du grain qui s'y recueille ; et leurs troupeaux sont toujours plus nombreux et en meilleur état que ceux des mandingues. Mais c'est sur-tout dans le royaume de Bondou que les foulahs sont opulens, et qu'ils jouissent avec profusion de tout ce qui est nécessaire à la vie. L'adresse qu'ils ont à élever leur bétail, fait qu'ils le rendent

extrêmement doux et familier. Aux approches de la nuit, ils le font sortir des bois où ils l'ont mis paître pendant le jour, et ils l'enferment dans des parcs, qu'ils appellent *korries*, et qui sont construits près des villages. Dans le milieu de chaque korrie, il y a une cabane, où un ou deux bergers veillent durant toute la nuit, afin d'empêcher qu'on vole du bétail, et d'entretenir les feux qu'on allume à l'entour pour effrayer les bêtes féroces.

Les foulahs traient leurs vaches matin et soir. Le lait de ces vaches est excellent, mais elles n'en donnent pas, à beaucoup près, autant que celles d'Europe. Les foulahs regardent le lait comme un aliment de première nécessité, et ils n'en font usage que lorsqu'il est aigre. On tire de ce lait une crême très-épaisse, dont on fait du beurre, en la battant avec force dans une calebasse. Ensuite on fait fondre ce beurre sur un petit feu, on le nettoie bien, et on le met dans des pots de terre. Non-seulement les foulahs l'emploient pour la plupart des mets qu'ils préparent, mais ils s'en servent pour oindre leur tête, et ils en mettent beaucoup sur leur visage et sur leurs bras.

Quoique le lait abonde dans le pays des foulahs, il est assez étrange que ni ce peuple ni les autres nations qui habitent cette partie de l'Afrique, n'aient connu l'art de faire du fromage. Les nègres ont un si grand attachement pour les coutumes de leurs pères, qu'ils ne voient qu'avec répugnance tout ce qui semble avoir un air d'innovation. Mais ils donnent pour raison de ce qu'ils ne font point de fromage, la chaleur du climat, et la grande rareté du sel. D'ailleurs, les procédés qu'il faut employer pour cela, leur paroissent trop longs et trop embarrassans; et l'avantage qu'on en retire, leur semble trop peu considérable.

Indépendamment du bétail, qui fait leur principale richesse, les foulahs ont d'excellens chevaux, qui semblent provenir d'un mêlange de la race des chevaux arabes, et de celle des chevaux africains.

CHAPITRE V.

Observations sur le royaume de Kajaaga. — Des serawoullis. — De leurs mœurs et de leur langue. — Description de Joag. — M. Mungo Park est maltraité et volé par ordre de Batcheri, roi de Kajaaga. — Charité d'une femme esclave. — Demba Sego, neveu du roi de Kasson, rend visite à M. Mungo Park, et lui offre de le conduire dans les états de son oncle. — Cette offre est acceptée. — M. Mungo Park et son protecteur arrivent à Samie sur les bords du Sénégal. — Ils traversent le fleuve et entrent dans le royaume de Kasson.

Les français donnent le nom de Galam au royaume de Kajaaga : mais ce dernier nom est le seul qu'emploient les habitans du pays. Le Kajaaga est borné au sud-est et au sud, par le pays de Bambouk ; à l'ouest, par celui de Bondou et de Fouta-Torra ; et au nord, par le fleuve du Sénégal.

Je crois que dans le royaume de Kajaaga, l'air est plus pur et le climat plus sain que dans les contrées qui se rapprochent de la côte. Ce pays n'offre, dans toute son étendue, qu'un mélange agréable de collines et de vallées ; et les eaux du Sénégal qui descendent des montagnes rocheuses * du centre de l'Afrique, et dont le cours est très-tortueux, ajoutent à la beauté du païsage ; car ses bords sont extrêmement pittoresques.

Les habitans du Kajaaga s'appellent les serawoullis, et les français les nomment les seracolets. La couleur de leur peau est d'un noir de jais, et on ne peut pas, à cet égard, les distinguer des yolofs.

Le gouvernement des serawoullis est monarchique ; et à en juger par ce que j'ai éprouvé, l'autorité du roi est assez redoutable. Cependant le peuple ne se plaint pas de sa tyrannie. Pendant que j'étois dans le pays, tout le monde sembloit jaloux de soutenir ce prince, qui étoit sur le point de faire la guerre au souverain du Kasson.

* Ce mot ne se trouve pas dans les dictionnaires, mais je n'hésite pas à m'en servir, parce que nous n'en avons aucun qui puisse le suppléer. (*Note du traducteur.*)

Les serawoullis s'adonnent ordinairement au commerce. Ils en faisoient autrefois un très-grand avec les français, à qui ils vendoient de la poudre d'or et des esclaves. Aujourd'hui ils fournissent quelques esclaves aux factoreries anglaises, établies sur les bords de la Gambie. Ils sont renommés pour la facilité et la loyauté avec lesquelles ils traitent les affaires : mais ils se donnent beaucoup de peine pour acquérir des richesses. Ils font un profit considérable sur le sel et sur les toiles de coton qu'ils vont vendre dans des contrées éloignées.

Quand un marchand serawoulli revient d'une de ces expéditions, tous ses voisins se rassemblent aussitôt pour le féliciter sur son retour. Alors le voyageur montre quelle est sa fortune et sa libéralité, en faisant quelques présens à ses amis. Mais s'il n'a pas réussi dans ses entreprises, sa maison est bientôt désertée, et tout le monde le regarde comme un homme de peu de capacité, qui a pu faire un long voyage, et qui, suivant l'expression du pays, n'a rapporté que les cheveux de sa tête.

La langue des serawoullis abonde en inflexions gutturales, et n'a pas autant d'har-

monie que celle des foulahs. Elle mérite cependant d'être apprise par les personnes qui voyagent dans cette partie du continent d'Afrique, parce qu'en général elle est entendue dans les royaumes de Kasson, de Kaarta, de Ludamar, et dans la partie septentrionale du royaume de Bambara. Les serawoullis sont les principaux commerçans de ces divers états. Voici leurs noms de nombre :

Un	*bani.*
Deux	*fillo.*
Trois	*sicco.*
Quatre	*narrato.*
Cinq	*karrago.*
Six	*toumo.*
Sept	*nero.*
Huit	*sego.*
Neuf	*kabbo.*
Dix	*tamo.*
Vingt	*tamo-di-fillo.*

Le 24 décembre *, nous arrivâmes à Joag, qui est la première ville qu'on rencontre dans le royaume de Kajaaga lorsqu'on sort de celui de Bondou. Je logeai dans la maison de celui qui avoit la principale autorité dans la ville. Là, ce magistrat ne porte point le

* 1795.

titre d'alkaïd, comme chez les mandingues et les foulahs. On lui donne le titre de *douty*. Celui chez qui je logeai, étoit un musulman rigide, mais distingué par son hospitalité.

La ville de Joag contient, je crois, environ deux mille habitans. Elle est entourée d'une haute muraille, dans laquelle on a pratiqué grand nombre de meurtrières, afin de pouvoir, en cas d'attaque, se défendre par-là à coups de mousquet. Chaque particulier a aussi sa demeure environnée d'une muraille, ce qui fait de tous ces enclos autant de citadelles. Pour des gens qui ne font point usage d'artillerie, ces murs sont des fortifications redoutables.

A l'occident de la ville coule une petite rivière, sur les bords de laquelle on cultive beaucoup d'oignons et de tabac.

Le soir même de notre arrivée à Joag, le buschréen Madibou, qui étoit venu avec moi de Pisania, se rendit à Dramanet, ville peu éloignée de Joag, et dans laquelle demeuroient son père et sa mère. Le nègre forgeron qui avoit aussi voyagé avec moi, l'accompagna dans cette visite.

Dès qu'il commença à faire nuit, on m'invita à aller voir les jeux des habitans,

parce que la coutume du pays est que, quand il arrive quelque étranger, on célèbre sa venue par des divertissemens. Je vis une foule de peuple faisant un grand cercle autour de quelques danseurs. Il y avoit de grands feux allumés, et quatre tambours, qui battoient avec beaucoup d'ensemble et de justesse. Cependant la danse consistoit plus en gestes lascifs qu'en pas difficilés et en attitudes gracieuses. Les femmes faisoient à l'envi les mouvemens les plus voluptueux dont elles fussent capables.

Le 25 décembre, à deux heures du matin, une troupe de gens à cheval entra dans la ville, et ayant réveillé mon hôte, s'entretint quelque-tems avec lui dans la langue des serawoullis. Ensuite les cavaliers descendirent de cheval, et se rendirent au bentang, où j'étois couché. L'un d'eux me croyant endormi, tenta de dérober le fusil que j'avois sur la natte qui me servoit de lit : mais quand il vit qu'il ne pouvoit pas le prendre sans être découvert, il y renonça. Tous ces nègres s'assirent auprès de moi jusqu'à ce qu'il fut jour.

Dès que l'aube me permit de distinguer les objets, je lus aisément sur le visage du

nègre Johnson, mon interprète, qu'il s'apprêtoit quelque chose de très-désagréable. Je vis en même-tems avec surprise que Madibou et le forgeron étoient déja de retour de Dramanet. J'en demandai la raison, Madibou me répondit que pendant qu'ils s'amusoient à danser à Dramanet, dix cavaliers envoyés par Batcheri, roi du pays, et ayant à leur tête le second fils de ce prince, étoient venus s'informer si l'homme blanc avoit passé; qu'on leur avoit répondu que j'étois à Joag, et qu'aussitôt ils en avoient pris le chemin. Madibou ajouta que sur cela, lui et le forgeron s'étoient mis en marche pour venir m'avertir de la recherche des cavaliers.

Tandis que Madibou me faisoit ce récit, les dix cavaliers dont il parloit arrivèrent. S'étant approchés du bentang, ils mirent pied à terre et s'assirent avec les premiers. La troupe réunie étoit composée d'une vingtaine de nègres, qui formoient un cercle autour de moi, et tenoient chacun un fusil à la main.

Mon hôte étoit présent. Je lui observai que comme je n'entendois pas la langue des serawoullis, j'espérois qu'on me parleroit mandingue. On y consentit. Alors, un petit

homme qui avoit sur lui un nombre considérable de saphis, commença à me faire une très-longue harangue, pour me dire que j'étois entré dans la ville du roi sans payer les droits et sans faire aucun présent au monarque ; et que, suivant les lois du pays, mes gens, mes animaux, mes bagages devoient être confisqués. Il ajouta que lui et ses camarades avoient ordre de me mener à Maana *, où résidoit le roi, et que si je refusois de marcher de bonne volonté, ils seroient obligés de m'y conduire par force.

A ces mots, tous ses camarades se levèrent, et me demandèrent si j'étois prêt à les suivre. Il eût été sans doute très-imprudent de ma part, de vouloir résister à cette troupe ou de chercher à l'irriter. Ainsi, feignant d'adhérer volontiers à leur proposition, je les priai d'attendre seulement que j'eusse fait manger un peu de maïs à mon cheval, et satisfait mon hôte.

Le pauvre forgeron, qui étoit né dans le Kasson, prenant ce que je venois de dire pour

* Maana est à peu de distance des ruines du fort Saint-Joseph, où les français avoient autrefois une factorerie, et qui étoit bâti sur les bords du Sénégal.

un consentement réel, me tira à part, et me dit qu'il s'étoit toujours conduit avec moi comme si j'avois été son père ou son maître, et qu'il espéroit que je voudrois ne pas l'exposer à être entièrement ruiné en allant à Maana, parce que, comme il y avoit tout lieu de croire que la guerre seroit bientôt déclarée entre le royaume de Kasson et le Kajaaga, non-seulement il perdroit le peu qu'il avoit ramassé par quatre ans de travail et d'économie, mais il seroit réduit en captivité et vendu, à moins que ses amis n'eussent le moyen de donner deux esclaves pour le racheter.

Je sentis toute la sagesse de ce discours, et je résolus de faire tout ce que je pourrois pour préserver le forgeron du funeste sort qu'il appréhendoit. En conséquence, je dis au fils du roi que je n'irois avec lui qu'à condition que le forgeron, qui étoit habitant d'un pays lointain, et n'avoit rien de commun avec moi, auroit la permission de rester à Joag jusqu'à mon retour. Cette proposition ne fut point acceptée. Toute la troupe répondit que, comme nous avions tous agi contre les lois du pays, nous avions tous également à répondre de notre conduite.

Je pris alors mon hôte en particulier, et après lui avoir fait présent d'un peu de poudre à feu, je lui demandai ce que je devois faire dans une situation si embarrassante. Il me répondit qu'il croyoit fermement que je ne devois pas hasarder de me rendre auprès du roi, parce qu'il étoit bien convaincu que si ce prince découvroit qu'il y eût parmi mes effets quelque chose qui fût à son gré, il ne seroit nullement scrupuleux sur les moyens de me le prendre.

Cet avis me fit desirer davantage de m'arranger à l'amiable avec les envoyés du roi. Je commençai par leur observer, que si j'avois manqué aux usages, ce n'étoit pas faute de respect pour le roi, ni dans le dessein d'agir contre les lois, mais uniquement par inexpérience ; qu'étant étranger, je ne pouvois connoître les lois et les coutumes du pays ; que j'étois entré sur le territoire du roi, sans savoir qu'il fallût payer d'avance les droits dûs par les voyageurs ; mais que j'étois prêt à les payer en ce moment, et que je croyois que c'étoit tout ce qu'ils pouvoient raisonnablement exiger.

En achevant ces mots, je leur présentai les cinq drachmes d'or que m'avoit données

le roi de Bondou, et je les priai de les offrir de ma part à leur monarque. Ils ne balancèrent pas à les prendre; mais ils insistèrent pour visiter mon bagage, et ce fut en vain que je m'y opposai. Mon porte-manteau et mes paquets furent ouverts. Cependant les envoyés du roi, extrêmement étonnés de ne pas y trouver autant d'or et d'ambre qu'ils l'espéroient, s'en dédommagèrent en prenant tout ce qui leur fit plaisir; et après s'être disputés avec moi toute la journée, ils partirent, emportant au moins la moitié de mes effets.

Cet évènement accabla les nègres qui m'accompagnoient, et notre courage ne fut pas fortifié par le mauvais souper que nous eûmes après avoir été vingt-quatre heures sans manger. Madibou me prioit de m'en retourner; Johnson se moquoit de l'idée de continuer notre voyage sans argent, et le forgeron trembloit d'être vu, et n'osoit même parler, de peur qu'on le reconnût pour être né dans le royaume de Kasson.

Nous passâmes la nuit autour d'un petit feu; et le lendemain notre situation fut véritablement affligeante. Il nous étoit impossible de nous procurer des provisions

sans les payer ; et je savois que si je montrois de la verroterie ou de l'ambre, le roi en seroit aussitôt informé, et me feroit probablement ôter le peu d'effets que j'avois cachés.

Vers le soir, j'étois assis sur le bentang, tristement occupé à réfléchir, lorsqu'une vieille femme esclave passa avec un panier sur la tête. Elle me demanda si j'avois dîné. Comme je crus qu'elle vouloit se moquer de moi, je ne lui répondis pas. Mais mon domestique, qui étoit assis à mes côtés, parla pour moi, et lui dit que des gens envoyés par le roi m'avoient dérobé tout mon argent. La bonne femme paroissoit extrêmement touchée de mon désastre, mit son panier à terre, et me montrant qu'il contenoit des pistaches, elle me demanda si je pouvois en manger. Je lui dis qu'oui. Aussitôt elle m'en donna quelques poignées, et s'éloigna avant que j'eusse le tems de la remercier d'un secours venu si à propos.

Quoique cet incident fût de peu de conséquence, il me causa beaucoup de satisfaction. Je considérai avec plaisir la conduite d'une pauvre esclave privée d'instruction, laquelle, sans me connoître, n'avoit eu

besoin pour me secourir, que de céder à l'impulsion de son cœur. Elle savoit par expérience que la faim étoit une chose cruelle, et ses propres maux l'avoient rendue sensible à ceux des autres.

A peine la vieille femme m'avoit quitté, que l'on vint m'avertir qu'un neveu de Demba Sego Jalla *, roi de Kasson, s'apprêtoit à me rendre visite. Il avoit été envoyé en ambassade auprès de Batcheri, roi de Kajaaga, pour essayer de mettre un terme aux différends qui s'étoient élevés entre ce dernier monarque et son oncle, et de prévenir une déclaration de guerre. Mais après quatre jours de conférences, il n'avoit rien obtenu, et il s'en retournoit dans son pays. Ayant appris alors qu'il y avoit à Joag un homme blanc qui avoit dessein de se rendre dans le royaume de Kasson, il eut la curiosité de me voir.

Je ne lui cachai ni l'injustice dont je venois d'être victime, ni l'embarras où je me trouvois. A l'instant il m'offrit obligeamment sa protection, et me dit qu'il me serviroit de guide jusques dans le Kasson,

* Il étoit de la race des mandingues.

et qu'il se rendroit garant de ma sûreté, pourvu que je voulusse partir le lendemain matin. J'acceptai cette offre avec beaucoup de reconnoissance ; et le lendemain, 27 décembre, je fus prêt à partir au point du jour, ainsi que les gens qui m'accompagnoient.

Mon protecteur s'appeloit Demba Sego, nom qui, comme je viens de le dire, étoit aussi celui de son oncle. Il avoit une suite nombreuse. Nous partîmes de Joag au nombre de trente personnes, et nous avions six ânes pour porter notre bagage. Nous marchâmes pendant quelques heures assez gaiment, et sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Lorsque nous fûmes arrivés près d'un arbre sur lequel mon interprète Johnson avoit déja fait beaucoup de questions, il nous pria de nous arrêter un moment. Tirant alors de son panier un poulet blanc qu'il avoit acheté à Joag, il l'attacha par le pied à une branche de l'arbre ; puis il nous dit que nous pouvions avec sécurité nous remettre en marche, parce que désormais notre voyage seroit heureux.

Je ne fais mention de cette circonstance, que pour faire connoître le caractère des

nègres, et pour montrer combien la superstition a d'empire sur leurs ames ; car quoique Johnson eût demeuré sept ans en Angleterre, il conservoit toutes les idées et les préjugés qu'on lui avoit inculqués dans sa jeunesse. Je riois de son extravagance, mais je ne pouvois blâmer la piété de son intention.

A midi, nous atteignîmes Gongadi, grande ville, où nous fîmes environ une heure de halte, pour attendre quelques-uns de nos animaux de charge qui étoient restés en arrière. Je vis à Gongadi beaucoup de dattiers. J'y remarquai aussi une mosquée bâtie d'argile, avec six petites tours, sur le haut de chacune desquelles on avoit placé un œuf d'autruche.

Un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes à Samie, sur les bords du Sénégal. Là, le fleuve est large, mais peu profond, et il coule lentement sur un lit de sable et de gravier. Ses bords sont élevés et couverts de verdure. La campagne est plane et bien cultivée ; et les montagnes rocheuses de Felow et de Bambouk contribuent beaucoup à la beauté du païsage.

Le 28 décembre, nous quittâmes la ville

de Samie, et dans l'après-midi nous arrivâmes à Kayée, grand village dont la moitié est située sur la rive méridionale du fleuve, et l'autre moitié sur la rive septentrionale. Un peu au-dessus de Kayée, il y a une très-belle cascade. Là, le fleuve se précipite avec force du haut des rochers, et forme au-dessous un bassin, où l'eau est extrêmement noire et profonde. Nos nègres résolurent de faire plonger nos animaux en cet endroit, pour qu'ils traversassent le fleuve à la nage.

Nous tirâmes quelques coups de fusil, et nous hêlâmes les habitans de l'autre rive dépendante du royaume de Kasson. Ils nous aperçurent, et nous amenèrent un canot pour passer notre bagage. Je ne croyois pas qu'il fût possible de forcer nos animaux à descendre au bas de l'écore, qui en cet endroit étoit élevée de plus de quarante pieds au-dessus de l'eau. Mais les nègres les prirent et les poussèrent l'un après l'autre dans une espèce de tranchée, qui étoit taillée presque à pic dans l'écore, et dont le fond étoit très-uni, parce que beaucoup d'autres animaux y avoient passé de la même manière. Après que nos chevaux et nos ânes furent rendus au bord de l'eau, chacun de nous

descendit avec assez de peine, mais sans accident. Les nègres qui conduisoient le canot, prirent par le licou les chevaux les plus vigoureux, les firent entrer dans l'eau, et s'éloignèrent un peu du bord. Alors les autres étant poussés ensemble par tous nos gens, s'élancèrent aussi dans le fleuve et suivirent les premiers. Quelques nègres nageoient derrière les chevaux ; et en leur jetant de l'eau toutes les fois qu'ils vouloient se retourner, ils les firent avancer jusques sur l'autre rive. Nous eûmes la satisfaction de les y voir rendus au bout de quinze minutes.

Il étoit plus difficile de faire passer les ânes. Leur naturel têtu leur fit endurer bien des coups de fouet et des coups de bâton, avant qu'on pût les forcer à entrer dans l'eau ; et quand ils furent au milieu du fleuve, il y en eut quatre qui s'en retournèrent, malgré tous les efforts des nègres qui vouloient les faire avancer. Il fallut au moins deux heures pour les faire passer. Une troisième heure fut ensuite employée à passer notre bagage ; et le soleil étoit près à quitter l'horizon, lorsque le canot revint et que nous nous embarquâmes, Demba Sego et moi, dans ce dangereux esquif que le

moindre mouvement pouvoit faire chavirer.
Demba Sego crut ce moment favorable pour examiner une boîte d'étain qui étoit sur le devant du canot, et qui m'appartenoit. Il avança la main pour la prendre, et détruisant l'équilibre, il fit remplir le canot d'eau. Heureusement nous n'étions pas bien loin du bord, et nous le regagnâmes sans difficulté. Nous tordîmes nos vêtemens, pour en faire dégoutter l'eau ; nous nous rembarquâmes, et bientôt après nous descendîmes sur le territoire de Kasson.

CHAPITRE VI.

Arrivée à Tiesie. — Entrevue avec Tiggity Sego, frère du roi. — M. Mungo Park est détenu à Tiesie. — Description de cette ville et de ses habitans. — Rapacité de Tiggity Sego. — Ses mauvais procédés envers M. Mungo Park. — Ce dernier part pour Kouniakary, capitale du royaume. — Ce qu'il éprouve en route. — Il arrive à Kouniakary.

Dès que nous eûmes débarqué sur le territoire de Kasson, Demba Sego me dit que, comme nous étions hors de danger dans les états de son oncle, il espéroit que pour lui témoigner à quel point j'étois reconnoissant du service qu'il venoit de me rendre, il espéroit que je lui ferois un beau présent. Ce discours me surprit d'autant plus de la part de Demba Sego, qu'il n'ignoroit pas tout ce qu'on m'avoit volé à Joag. Je commençai à craindre de n'avoir rien gagné à

passer le fleuve. Mais comme il eût été imprudent de me plaindre, je ne fis pas la moindre objection au neveu du roi, et je lui donnai sept barres d'ambre et un peu de tabac, ce qui parut le satisfaire.

Après une longue journée de marche à travers un pays où je vis plusieurs rochers de granit blanc, nous arrivâmes à Tiesie, et nous logeâmes dans la maison, ou plutôt dans la hutte de Demba Sego. C'étoit le soir du 29 décembre. Le lendemain, mon hôte me présenta à son père, Tiggity Sego, qui étoit frère du roi de Kasson, et commandant de Tiesie. Le vieillard me considéra avec beaucoup d'attention, et me dit n'avoir vu dans le cours de sa vie qu'un autre blanc, qu'à la description qu'il m'en fit, je reconnus sans peine pour le major Houghton.

Pour satisfaire à toutes les questions de Tiggity Sego, je lui dis sans déguisement les motifs de mon voyage. Mais il crut que je lui cachois la vérité. Il s'imagina que j'avois médité quelque dessein que je n'osois pas avouer. Il me dit qu'il étoit nécessaire que je me rendisse à Kouniakary, résidence du roi son frère, pour présenter mon respect à ce prince; mais qu'avant de quitter

Tiesie il me prioit de revenir le voir.

L'après-midi, un esclave de Tiggity Sego s'échappa. Aussitôt l'alarme fut donnée. Tous ceux qui avoient des chevaux les montèrent pour courir dans les bois à la recherche de l'esclave. Demba Sego voulant y courir aussi, me pria de lui prêter mon cheval, ce que je fis avec empressement. Au bout d'une heure, on revint avec l'esclave, qui fut sévèrement fouetté et mis aux fers.

Le lendemain 31 décembre, Demba Sego eut ordre de se rendre, avec vingt cavaliers, dans une ville du Gedumah, pour appaiser une querelle qui s'étoit élevée entre les habitans de Tiesie et les maures, au sujet de trois chevaux que les premiers accusoient les autres de leur avoir volé. Demba Sego m'emprunta une seconde fois mon cheval, en disant que la vue de ma bride et de ma selle lui donneroit de la considération parmi les maures. Je consentis encore à tout ce qu'il voulut, et il me promit d'être de retour dans trois jours. Pendant son absence, je m'amusai à me promener dans la ville, et à converser avec les habitans qui me regardoient avec curiosité, m'accueilloient avec

bienveillance, et me fournissoient, à très-bon marché, du lait, des œufs, et toutes les autres provisions dont j'avois besoin.

Tiesie est une grande ville, qui n'est point murée, et n'a d'autre secours contre les attaques d'un ennemi qu'une espèce de citadelle, dans laquelle demeure Tiggity. Suivant ce que racontent les habitans de Tiesie, cette ville fut fondée par quelques pasteurs foulahs, qui vivoient dans l'abondance parce qu'ils élevoient de grands troupeaux dans les excellens pâturages des environs. Leur prospérité excita l'envie des mandingues, qui s'emparèrent du pays et en chassèrent les pasteurs.

Quoique les habitans actuels de Tiesie soient riches en bétail et en grains, ils ne sont pas difficiles sur les choses dont ils se nourrissent. Grands et petits, maîtres et esclaves, tous mangent, sans la moindre répugnance, les rats, les taupes, les écureuils, les serpens, les sauterelles. Un soir mes gens furent invités à une fête, où ils furent amplement régalés. Vers la fin du repas, un d'eux qui croyoit avoir mangé d'excellent poisson et du kouskous, trouva dans le plat un morceau de peau très-

dure, qu'il m'apporta pour me montrer de quelle espèce de poisson il provenoit; je l'examinai, et je vis que c'étoit un morceau de peau de serpent.

Les habitans de Tiesie ont une autre coutume bien plus extraordinaire. Leurs femmes n'ont pas le droit de manger un œuf. Soit que cette coutume provienne d'une antique superstition, soit qu'elle ait été inventée par quelque vieux et rusé buschréen qui aimant beaucoup les œufs, vouloit les garder pour lui, elle est très-rigoureusement observée; et la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme dans ce pays-là, c'est de lui offrir un œuf. Ce qu'il y a encore de plus étrange, c'est que les hommes avalent les œufs en présence de leurs femmes, sans le moindre scrupule. J'ai voyagé dans plusieurs autres contrées habitées par les mandingues, et je n'y ai jamais vu que les œufs fussent défendus aux femmes.

Le troisième jour après le départ de son fils, Tiggity Sego tint un palaver pour juger une affaire très-singulière. J'y assistai, et l'on plaida des deux côtés avec beaucoup d'intelligence et de finesse. Voici de

quoi il s'agissoit. Un jeune et riche kafir, récemment marié à une jeune et belle femme, s'adressa à un prêtre buschréen ou musulman, très-attaché à sa secte, pour qu'il lui procurât des saphis qui le garantissent des périls de la guerre dont on étoit menacé. Le buschréen qui faisoit profession d'être son ami, lui donna les saphis, et lui dit que pour en rendre la vertu plus efficace, il falloit qu'il restât pendant six semaines, sans jouir avec sa jeune épouse des droits que lui donnoit l'hymen. Quelque rigoureuse que fût cette privation, le jeune homme s'y soumit, sans faire connoître à sa femme le motif qui l'engageoit à s'éloigner d'elle.

Cependant on commença bientôt dans Tiesie à se dire tout bas, que le buschréen qui faisoit régulièrement ses prières à la porte du kafir, paroissoit être avec la femme de ce dernier, dans une plus grande familiarité qu'il ne le devoit. Ce bruit parvint jusqu'à l'oreille du kafir ; mais ce bon jeune homme refusa d'abord de croire à la déloyauté de son dévot ami ; et il s'écoula un mois entier avant que les soupçons de la jalousie troublassent son ame. Mais

l'éclat que faisoit cette aventure augmentant, il se détermina à interroger sa femme, qui lui avoua naïvement que le buschréen l'avoit séduite. Alors le kafir renferma sa femme, et demanda un palaver pour juger la conduite du buschréen, qui, étant convaincu du crime dont on l'accusoit, se vit condamné à être réduit en captivité et vendu, ou à fournir deux esclaves pour son rachat, si le kafir y consentoit.

Mais le kafir ne voulant pas user de tous ses droits contre son coupable ami, demanda pour toute satisfaction, qu'il fût fouetté devant la porte de Tiggity Sego. On y consentit, et la sentence fut aussitôt exécutée. On conduisit le coupable auprès d'un grand poteau, auquel on l'attacha par les mains. Après quoi le bourreau s'arma d'une longue baguette noire, la fit plusieurs fois tourner au-dessus de sa tête, et en frappa le buschréen avec tant de force, que ce malheureux poussa des cris qui firent retentir les bois. La foule des spectateurs prouvoit par des éclats de rire et par des huées, combien elle étoit satisfaite de la punition de ce vieux séducteur; et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que

le nombre des coups de baguette qu'il reçut, fut précisément le même que celui qui est ordonné par la loi de Moïse, *quarante moins un.*

Tiesie étant une ville frontière et devant probablement être exposée, durant la guerre, aux incursions des maures du Gedumah, Tiggity Sego avoit, avant mon arrivée, fait demander ou acheter des vivres dans tous les villages voisins, afin que la ville fût approvisionnée pour un an, indépendamment de ce que pouvoit fournir la récolte qui étoit sur pied, mais qui pouvoit aussi être détruite par les maures. Les habitans des villages adhérèrent volontiers à la demande de Tiggity Sego, et ils fixèrent le jour où ils apporteroient à Tiesie les provisions dont ils pouvoient se passer. C'étoit le 4 janvier *. Comme mon cheval n'étoit pas encore de retour, j'allai, en me promenant l'après-midi, au-devant de la troupe qui conduisoit les provisions.

Le convoi étoit composé de quatre cents hommes, marchant en bon ordre, et portant sur la tête de grandes calebasses remplies de grains et de pistaches. Une forte

* 1796.

garde d'archers précédoit ces quatre cents hommes, et huit chanteurs étoient à leur suite. Dès que le convoi approcha de la ville, les huit chanteurs entonnèrent une chanson, dont toute la troupe répétoit chaque couplet, et entre les couplets on frappoit quelques coups sur de gros tambours.

Le convoi entra dans la ville aux acclamations de tout le peuple, et se rendit dans la maison de Tiggity Sego. Là, on déposa toutes les provisions, et le soir on s'assembla au bentang, où l'on passa la nuit à danser et à se réjouir. Plusieurs des villageois qui avoient porté les provisions, demeurèrent trois jours à Tiesie, et pendant ce tems-là, j'en eus toujours auprès de moi autant que j'en pouvois recevoir. A mesure que la curiosité des uns étoit satisfaite, les autres entroient.

Le 5 janvier il arriva à Tiesie une ambassade composée de dix personnes. Elle étoit envoyée par Almami Abd-ul-kader *,

* Je crois que l'auteur a un peu défiguré ce nom comme celui de bischaréen. Plusieurs autres écrivains parlent d'une tribu d'arabes, qu'ils s'accordent à appeler Abd-el-cader, et qui est probablement celle dont étoit Almami. (*Note du traducteur*).

roi de Fouta-Torra, pays situé à l'occident du Bondou. Les envoyés ayant engagé Tiggity Sego à convoquer les habitans de la ville, déclarèrent : — « Que si le peuple « du Kasson n'embrassoit pas la religion « mahométane, et ne prouvoit pas sa con- « version en faisant onze fois chaque jour « des prières publiques, le roi de Fouta- « Torra ne pourroit garder la neutralité « dans la guerre qu'on s'apprêtoit à faire, « et qu'il joindroit ses armes à celles du « roi de Kajaaga. »

Un tel message de la part d'un aussi puissant prince que celui de Fouta-Torra, ne pouvoit manquer de causer beaucoup d'alarmes; et après une longue délibération, les habitans de Tiesie consentirent à se soumettre aux lois que leur imposoit ce monarque, toutes humiliantes qu'elles étoient pour eux. En conséquence ils firent tous onze prières, qu'on vouloit bien regarder comme une preuve suffisante de leur rénonciation au paganisme, et de la sincérité avec laquelle ils adoptoient la religion du prophète.

Demba Sego ne me ramena mon cheval que le 8 janvier. J'étois très-impatienté de l'avoir attendu si long-tems; et dès qu'il

fut arrivé, je me rendis auprès de son père, pour le prévenir que je comptois partir le lendemain de bonne-heure pour Kouniakary. Le vieillard me fit d'abord plusieurs objections futiles, et ensuite il me déclara que je ne devois pas songer à me mettre en route, sans lui payer les droits qu'il avoit droit de recevoir de tous les voyageurs; indépendamment de quoi il espéroit, ajouta-t-il, que je lui donnerois quelque marque de gratitude pour la bienveillance qu'il m'avoit témoignée.

Le 9 janvier au matin, mon ami Demba Sego vint me trouver avec une suite nombreuse, et me dit que son père l'envoyoit pour chercher le présent que je devois lui faire, et qu'il desiroit de voir les marchandises que j'avois choisies pour cela. Je savois que la plainte étoit inutile et la résistance encore davantage; et comme, d'après ce que Tiggity m'avoit dit la veille, je m'étois préparé à la visite de Demba, je lui offris tranquillement sept barres d'ambre et sept barres de tabac.

Après avoir examiné quelque tems ces objets avec beaucoup de froideur, Demba les posa, et me dit que ce n'étoit pas un

présent digne d'un homme tel que Tiggity Sego, qui avoit le pouvoir de me prendre tout ce que j'avois. Il ajouta que si je ne consentois pas à lui offrir autre chose, il alloit faire porter tous mes effets à son père, afin qu'il choisît lui-même ce qu'il voudroit. Je n'eus pas le tems de répondre; car Demba et les gens de sa suite commencèrent aussitôt à ouvrir mes paquets, étalèrent mes effets à terre, et visitèrent le tout avec beaucoup plus de soin qu'on ne l'avoit visité à Joag.

Ils prirent sans façon tout ce qui leur fit plaisir. Demba s'empara, entre autres choses, de la boîte d'étain qui avoit si fort attiré son attention au passage du fleuve.

Quand ses gens m'eurent laissé, je rassemblai le peu d'effets qui me restoient, et je vis qu'à Joag on m'avoit pris la moitié de ma petite fortune, et qu'à Tiesie, sans le moindre prétexte, on venoit de me piller la moitié de ce que m'avoient laissé les premiers voleurs.

Quoique né dans le royaume de Kasson, le forgeron lui-même fut obligé d'ouvrir ses paquets, et de jurer que tout ce qu'ils contenoient étoit bien à lui. Mais le mal

étoit sans remède. Comme j'avois quelques obligations à Demba Sego, pour les attentions qu'il m'avoit montrées en me menant de Joag dans sa patrie, je ne voulus pas lui reprocher sa rapacité; mais je résolus de sortir de Tiesie le lendemain matin. Voulant en même tems relever un peu le courage de mes gens, j'achetai un mouton gras, et je le fis préparer pour notre dîner.

Le 10 janvier, de très-grand matin, je partis de Tiesie. Notre chemin alloit en montant, et vers midi nous fûmes rendus sur une hauteur d'où nous distinguâmes de loin les montagnes qui environnent Kouniakary. Le soir nous nous arrêtâmes dans un petit village où nous passâmes la nuit. Le lendemain * nous nous remîmes en route dès qu'il fut jour, et après quelques heures de marche, nous traversâmes le Krieko, rivière très-rapide, qui est un bras du Sénégal. A deux milles à l'est de cette rivière, nous trouvâmes une grande ville, appelée *Madina*, dans laquelle nous passâmes sans nous arrêter, et à deux heures après-midi, nous découvrîmes la ville de

* 11 janvier 1796.

Jumbo, patrie du forgeron, qui en étoit absent depuis plus de quatre ans. Son frère avoit été informé de son retour par quelque voyageur, et bientôt nous le vîmes venir à sa rencontre, accompagné d'un chanteur. Il menoit un cheval au forgeron, afin qu'il entrât dans sa ville natale d'une manière un peu distinguée, et il nous pria tous de mettre une bonne charge de poudre dans nos fusils.

En nous avançant vers Jumbo, le chanteur marchoit le premier, suivi des deux frères. Nous ne tardâmes pas à être joints par beaucoup de gens de la ville, qui par leurs chants et par leurs gambades, témoignoient la joie qu'ils avoient de revoir leur compatriote. Quand nous entrâmes dans la ville, le chanteur improvisa une chanson à la louange du forgeron. Il vanta le courage qu'il avoit montré en surmôntant beaucoup de difficultés, et il conclut par inviter tous les amis de celui qu'il célébroit, à lui préparer un repas abondant.

Lorsque nous fûmes rendus devant la maison du forgeron, nous mîmes pied à terre, et nous fîmes une décharge de nos fusils. L'accueil que ce nègre reçut de

tous ses parens fut très-tendre, et il montra lui-même beaucoup de sensibilité; car ces naïfs enfans de la nature ne savent pas se contraindre, et se livrent à leurs émotions de la manière la plus forte et la plus expressive. Au milieu de tous ces transports, on conduisit la mère du forgeron, qui étoit aveugle, très-vieille, et marchoit appuyée sur un bâton. Tout le monde se rangea pour lui faire place. Elle étendit sa main sur le forgeron, en le félicitant de son retour. Ensuite elle toucha avec soin ses mains, ses bras, son visage. Elle paroissoit enchantée de ce que sa vieillesse étoit consolée par la présence de ce fils chéri, et de ce que son oreille pouvoit encore entendre sa voix.

Cette scène touchante me convainquit pleinement, que quelle que soit la différence qui existe entre le nègre et l'européen, dans la conformation de leurs traits et dans la couleur de leur peau, il n'y en a aucune dans les douces affections et les sentimens que la nature leur inspire à l'un et à l'autre.

Pendant les premiers momens de la tumultueuse entrevue du forgeron et de ses

parens, je m'assis à côté d'une chaumière, parce que je ne voulois pas les interrompre. Je crois d'ailleurs que le forgeron captivoit tellement l'attention des spectateurs, qu'aucun d'eux ne me remarqua. Au bout de quelque tems ils s'assirent tous. Le forgeron fut engagé par son père à faire le récit abrégé de ses aventures. Aussitôt tout le monde garda le silence, et le forgeron prit la parole.

Après avoir plusieurs fois remercié Dieu des succès qu'il avoit eus dans son voyage, il fit le tableau de ce qui lui étoit arrivé en se rendant du royaume de Kasson dans celui de Gambie, de ses occupations et de ses avantages à Pisania, et enfin des dangers auxquels il avoit échappé en retournant dans sa patrie. Dans la dernière partie de son récit, il eut souvent occasion de faire mention de moi; et après s'être servi de plusieurs expressions très-fortes pour peindre ma bienveillance envers lui, il montra l'endroit où j'étois, et s'écria: — « Affille ibi siring » — Ce qui signifie: Voyez-le là assis.

A l'instant tous les yeux furent tournés sur moi. Il sembloit que je venois de tomber

du sein des nuages. Tous les spectateurs étoient surpris de ne m'avoir pas plutôt aperçu ; et quelques femmes et quelques enfans montrèrent beaucoup d'inquiétude, en se trouvant si près d'un homme dont les traits et la couleur étoient si extraordinaires pour eux. Cependant peu à peu leurs terreurs diminuèrent ; et quand le forgeron leur eut assuré que je n'étois point méchant et que je ne leur ferois point de mal, quelques-uns se hasardèrent jusqu'à venir examiner mes vêtemens. Beaucoup d'autres n'étoient pas tout-à-fait sans défiance. Sitôt que je me remuois, ou que je regardois des enfans, leurs mères se hâtoient de les emporter loin de moi. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'on s'accoutuma à ne pas me craindre.

Je passai le reste de la journée et le lendemain à me réjouir avec ces bonnes gens ; ensuite je songeai à mon départ. Le forgeron déclara qu'il ne vouloit pas me quitter durant mon séjour à Kouniakary. En conséquence nous nous mîmes en route le 14 janvier, pour nous y rendre. A midi nous nous arrêtâmes à Soulo, petit village situé à trois milles au sud de la capitale.

Le village de Soulo est un peu écarté du grand chemin : mais j'y passai, parce que je voulois y voir un slatée, nommé Salim Daucari, qui faisoit le commerce de Gambie et jouissoit d'une grande considération. Le docteur Laidley qui le connoissoit beaucoup, lui avoit confié des marchandises pour la valeur de cinq esclaves, et m'avoit donné un ordre pour en recevoir le montant. Heureusement je trouvai ce slatée chez lui, et il me reçut avec beaucoup d'honnêteté.

Il est à remarquer que le roi de Kasson fut très-promptement instruit de mon excursion à Soulo ; car il n'y avoit que quelques heures que j'y étois, lorsque Sambo Sego, second fils du monarque, arriva avec une troupe de cavaliers, pour s'informer du motif qui m'avoit empêché de me rendre directement à Kouniakary, et de me présenter tout de suite à ce prince qui, me dit-il, étoit impatient de me voir. Salim Daucari prit la parole pour m'excuser, et promit de m'accompagner le même jour à Kouniakary. En conséquence nous montâmes à cheval au coucher du soleil, et au bout d'une heure, nous arrivâmes à Kouniakary. Le roi étant déja couché, nous

remîmes au lendemain matin la visite que nous devions lui faire, et nous passâmes la nuit dans la chaumière de Sambo Sego.

Je parlerai dans le chapitre suivant, de mon entrevue avec le roi de Kasson, et de ce qui m'arriva pendant mon séjour dans ses états et dans le royaume de Kaarta.

CHAPITRE VII.

M. Mungo Park est admis à l'audience du roi de Kasson, et il trouve ce prince bien disposé en sa faveur. — Séjour à Kouniakary. — Départ pour Kemmou, capitale du royaume de Kaarta. — Le roi de Kaarta reçoit M. Mungo Park avec beaucoup de bienveillance, et lui conseille de ne pas continuer son voyage, à cause des dispositions hostiles du roi de Bambara. — Malgré cela, M. Mungo Park se met en route pour le royaume maure de Ludamar. — Le roi de Kaarta lui donne un guide, et le fait accompagner par trois de ses fils et 200 cavaliers.

Le 15 janvier, à huit heures du matin, je me rendis à l'audience de Demba Sego Jalla, roi de Kasson. Le peuple se portoit tellement en foule sur mon passage, que je fus assez long-tems sans pouvoir entrer chez le monarque. Enfin on me fit un peu de place, et je pénétrai jusqu'au roi, que

je trouvai assis sur une natte dans une grande chaumière. C'étoit un homme âgé d'environ soixante ans. Ses succès à la guerre, et la douceur de son gouvernement en tems de paix, le rendoient cher à tous ses sujets. Je lui fis une profonde révérence. Il me regarda avec beaucoup d'attention. Quand Salim Daucari lui expliqua le sujet de mon voyage, et les raisons que j'avois de traverser ses états, ce bon prince ne parut pas très-persuadé de la vérité de ce qu'on lui disoit ; malgré cela il promit de me donner tous les secours qui dépendoient de lui.

Il me raconta qu'il avoit vu le major Houghton, et qu'il lui avoit fait présent d'un cheval blanc ; que ce voyageur avoit ensuite traversé le royaume de Kaarta, et perdu la vie dans le pays des maures ; mais il ne sut pas me dire comment.

Après cette audience, je regagnai mon logement, où je préparai un petit présent pour le roi. Je le choisis parmi le peu d'effets qui m'étoient restés, car je n'avois pas encore touché ce que devoit me compter Salim Daucari. Quoique chétif, mon présent fut bien reçu du roi, qui m'envoya

en retour un beau taureau blanc. La vue de cet animal fit grand plaisir à mes compagnons, non pas à cause de sa grosseur, mais parce qu'il étoit blanc; ce qu'ils considéroient comme une marque de faveur particulière.

Cependant, quoique le roi parût bien disposé pour moi, et qu'il m'accordât sans difficulté la permission de passer sur son territoire, je m'aperçus bientôt que de grands et dangereux obstacles s'opposoient à mes projets. Non-seulement la guerre étoit sur le point de se déclarer entre les royaumes de Kasson et de Kajaaga; mais le royaume de Kaarta que je devois traverser, ne pouvoit pas manquer d'être compris dans cette guerre, et de plus, il éprouvoit déja des hostilités de la part des habitans du Bambara.

Le roi de Kasson m'apprit lui-même ces circonstances, et me conseilla de rester dans les environs de Kouniakary, jusqu'à ce qu'il eût reçu des informations certaines au sujet du Bambara; ce qui ne pouvoit tarder plus du quatre ou cinq jours, attendu qu'il avoit envoyé exprès quatre messagers dans le Kaarta. Je suivis l'avis du monarque, et je

me rendis à Soulo en attendant le retour d'un de ses messagers. Ce retard me fournit une favorable occasion de toucher une partie de ce que Salim Daucari devoit au docteur Laidley. Il me donna les trois cinquièmes de la somme, et ces trois cinquièmes étoient presqu'entièrement en poudre d'or.

Bientôt l'on me dit que les royaumes de Bambara et de Kaarta étoient déja en guerre. Alors impatient de poursuivre mon voyage le plutôt possible, je priai Salim Daucari d'employer son crédit auprès du roi, pour me faire fournir un guide qui me conduisît par le Fouladou. Salim Daucari se rendit à Kouniakary dans la matinée du 20 janvier *, et le soir il me rapporta la réponse du roi. Ce prince me fit dire que depuis plusieurs années il avoit fait un accord avec Daisey, roi de Kaarta, pour faire passer tous les marchands et les voyageurs dans ses états; que si je voulois prendre la route du Fouladou, j'en étois le maître; mais qu'alors l'accord dont il venoit de parler, ne lui permettroit pas de me donner un guide.

J'avois trop bien senti dès le commen-

* 1796.

cement de mon voyage, le danger qu'il y avoit à être privé de la protection royale, pour m'exposer volontairement à éprouver encore les désagrémens que j'avois soufferts; d'autant que l'argent que je venois de recevoir sembloit être le dernier que je devois toucher en route. Je résolus donc, de nouveau, d'attendre le retour des messagers qu'on avoit envoyés dans le Kaarta.

Pendant ce tems là, le bruit se répandit que Salim Daucari m'avoit donné une grande quantité d'or. Le 23 janvier, au matin, Sambo Sego vint me voir. Il avoit, comme la première fois, une suite de gens à cheval. Il insista pour que je lui dise exactement à quoi se montoit l'argent que j'avois reçu; déclarant que quelle que fût la somme, elle devoit être partagée avec le roi, et me faisant entendre qu'il espéroit en outre recevoir un beau présent pour lui, comme fils du roi, et un autre pour ceux qui composoient sa suite, qui étoient ses parens.

On observera aisément que si j'avois adhéré à toutes ces demandes, je ne serois pas resté chargé d'argent. Il étoit sans doute très-désagréable pour moi de satisfaire l'injustice, la cupidité et les caprices

des despotes : mais je savois qu'il étoit aussi extrêmement dangereux de faire une folle résistance, et d'irriter le lion tandis que j'étois sous sa griffe. Je me préparai donc à me soumettre ; et si Salim Daucari n'avoit pas interposé sa médiation, Sambo ne se seroit désisté d'aucune de ses prétentions iniques. Cependant, grace à Salim, il consentit à ne recevoir que seize barres de marchandises, avec un peu de poudre et de balles, à condition même qu'on n'auroit plus rien à me demander dans toute l'étendue du royaume de Kasson.

Dans la matinée du 26 janvier, j'allai me promener sur le sommet d'une montagne qui est au sud de Soulo, et j'y jouis d'une vue enchanteresse. Le nombre des villes et des villages, et les champs cultivés qui les environnoient, offroient une perspective d'une beauté supérieure à tout ce que j'avois vu jusqu'alors en Afrique. On peut se faire à-peu-près une idée du nombre des habitans de cette riche plaine, en considérant que quand le roi de Kasson fait battre le tambour de la guerre, il peut rassembler quarante mille combattans.

En parcourant la montagne, je vis des

endroits rocheux et totalement dépourvus de végétation, dans lesquels il y a des creux profonds et des cavernes qui, pendant le jour, servent de refuge aux loups et aux hyènes. Le 27 janvier au soir, quelques-uns de ces animaux entrèrent dans le village de Soulo. Leur approche fut découverte par les chiens; et il est à remarquer que dans ces sortes d'occasions les chiens n'aboient pas, mais qu'ils hurlent d'une manière épouvantable.

Les habitans n'eurent pas plutôt entendu les hurlemens des chiens, qu'ils en reconnurent la cause et s'armèrent. En même tems ils prirent plusieurs paquets d'herbe sèche, et ils marchèrent en troupe vers le parc, qui étoit au centre du village et dans lequel les animaux étoient renfermés. Là, ils allumèrent leurs paquets d'herbe, et en les balançant et en poussant de grands cris, ils coururent vers la montagne. Cette manœuvre épouvanta les bêtes féroces et les fit sortir du village : mais ensuite on trouva qu'elles avoient tué cinq têtes de bétail et blessé plusieurs autres.

Le 1.er février les messagers du roi de Kasson arrivèrent du Kaarta. Ils rappor-

tèrent que la guerre n'avoit pas encore commencé entre le Bambara et le Kaarta, et qu'il étoit possible que je traversasse ce dernier royaume, avant que l'armée du Bambara l'envahit.

Le 3 février, deux guides à cheval vinrent le matin de Kouniakary à Soulo, pour me conduire jusqu'aux frontières du Kaarta. En conséquence je pris congé de Salim Daucari, et je me séparai pour la dernière fois du nègre forgeron, qui avoit été jusqu'alors mon compagnon de voyage, et avoit montré tant d'attachement pour moi. Il étoit environ dix heures quand nous partîmes de Soulo. Nous voyageâmes ce jour-là dans un pays montueux et pierreux, le long des bords du Krieko, et au soleil couchant nous nous arrêtâmes dans le village de Soumou, où nous couchâmes.

Le 4 février, nous nous remîmes en route, en suivant toujours les bords du Krieko, que je trouvai par-tout bien cultivés et remplis d'habitans. A la vérité, il y avoit beaucoup de gens qui étoient venus du Kaarta, pour se dérober à l'invasion dont leur pays étoit menacé. L'après-midi nous arrivâmes à Kimo, grand village où résidoit

Madi Konko, gouverneur de la partie montagneuse du pays de Kasson, laquelle on désigne sous le nom de Sorroma.

Les guides que m'avoit donnés le roi de Kasson me quittèrent à Kimo, et allèrent joindre l'armée qui marchoit contre le Kajaaga. Je fus obligé d'attendre jusqu'au 6, avant de pouvoir déterminer Madi Konko à me fournir un guide pour me conduire aux frontières du Kaarta.

Le 7 février, je quittai Kimo. Le fils même de Madi Konko me servoit de guide. Nous continuâmes à suivre les bords du Krieko. L'après-midi nous arrivâmes à Kangée, ville très-considérable. Là, le Krieko est très-étroit. Cette jolie rivière commence son cours un peu à l'est de ce lieu, et est très-bruyante et très-rapide jusqu'au bas de la montagne de Tappa; puis elle devient tranquille et serpente agréablement à travers la belle plaine de Kouniakary. Enfin, après avoir grossi ses eaux de celles que lui fournit une autre rivière qui vient du nord, elle se réunit au Sénégal dans les environs de la cascade de Felaw.

Le 8 février, nous traversâmes un pays inégal et pierreux. Nous vîmes Seimpo et

beaucoup d'autres villages ; et l'après-midi nous nous arrêtâmes à Lackarago, petit village situé sur une chaîne de montagnes qui sépare les royaumes de Kasson et de Kaarta. Ce jour là nous rencontrâmes plusieurs troupes de nègres qui abandonnoient le Kaarta, emmenant leurs familles et emportant leurs effets.

Le lendemain * nous nous remîmes de bonne-heure en route. A l'est de Lackarago, et à peu de distance de ce village, nous grimpâmes sur le sommet d'une montagne, d'où nous pûmes contempler à l'aise tout le pays des environs. Nous découvrîmes au sud-est plusieurs montagnes très-éloignées, que mon guide me dit être celles de Fouladou. Nous descendîmes avec beaucoup de difficulté un chemin raboteux et presque à pic ; puis nous suivîmes un ravin profond. Il étoit frais et très-sombre, parce que les arbres qui étoient au-dessus, formoient un épais berceau.

Nous fûmes bientôt rendus à l'extrémité de ce chemin romantique. Vers les dix heures, nous sortîmes des montagnes par

* Le 9 février 1796.

une gorge rocheuse, et nous entrâmes dans les plaines unies et sablonneuses du Kaarta. A midi nous fîmes halte près d'un korrée, c'est-à-dire, un endroit où l'on trouve de l'eau. Pour quelques grains de verroterie nous achetâmes autant de lait et de farine de maïs qu'il nous en falloit pour notre repas. Là, les provisions sont à si bon marché et les pasteurs dans une si grande aisance, qu'ils demandent rarement le paiement des rafraîchissemens qu'ils fournissent aux voyageurs. Du korrée nous nous rendîmes le soir à Fiesurah, où nous couchâmes.

Nous passâmes aussi toute la journée du 10 février à Fiesurah. Non-seulement nous avions besoin d'y faire blanchir un peu de linge, mais nous voulions, avant de nous hasarder vers la capitale, prendre sur la situation des affaires des renseignemens plus exacts que ceux que nous avions déja eus.

Le 11 février, l'homme chez qui nous étions descendus, profitant de l'état de désordre où se trouvoit le pays, nous demanda un prix si exorbitant pour notre logement, que le soupçonnant de vouloir faire naître une occasion de nous chercher querelle, je ne voulus pas le satisfaire. Cependant, mes

domestiques alarmés des bruits de guerre qui se répandoient, refusèrent d'aller plus loin, à moins que je ne m'arrangeasse avec mon hôte, et que je ne le décidasse à nous accompagner à Kemmou, afin que nous fussions en sûreté sur la route. J'eus assez de peine à terminer cette affaire ; et il fallut pour cela sacrifier une couverture de laine que j'avois portée pour mon usage, et qui plaisoit singulièrement à mon hôte. Enfin, il fut radouci par ce cadeau ; et les choses étant arrangées à l'amiable, il monta à cheval, et marcha devant nous.

C'étoit un de ces nègres qui, aux pratiques de la religion mahométane, allient toutes leurs anciennes superstitions, et que les préceptes du prophète n'empêchent pas de boire des liqueurs fortes. On les appelle *johars* ou *jowers*, et ils sont en grand nombre et très-puissans dans le royaume de Kaarta. Dès que nous fûmes dans une partie de la forêt très-sombre et très-solitaire, il nous fit signe d'arrêter ; et prenant un morceau de bambou qu'il portoit pendu au cou comme une amulette, il siffla trois fois avec beaucoup de force. J'avoue que, croyant que c'étoit un signal qu'il fai-

soit à quelques-uns de ses camarades pour les engager à venir nous attaquer, je fus un peu effrayé. Mais il m'assura que ce n'étoit que pour connoître le succès que nous pouvions nous promettre dans notre voyage. Il mit alors pied à terre, posa sa lance en travers du chemin, dit plusieurs courtes prières, et finit ces simagrées par trois autres forts coups de sifflet. Après avoir écouté quelque tems comme s'il avoit attendu qu'on lui répondît, il remonta à cheval, et nous dit que nous pouvions avancer sans craindre le moindre danger.

Vers midi, nous vîmes plusieurs grands villages abandonnés. Leurs habitans s'étoient enfuis dans le royaume de Kasson, afin d'éviter les horreurs de la guerre. Le soir, nous nous arrêtâmes à Karankalla. C'étoit autrefois une grande ville : mais à notre passage, il y avoit déja quatre ans qu'ayant été pillée et saccagée par les bambaras, il n'en restoit pas la moitié debout.

Le 12 février au matin, nous partîmes de Karankalla. Nous n'avions qu'une petite journée de marche pour nous rendre à Kemmou; c'est pourquoi nous allâmes plus lentement que de coutume, et nous nous

amusâmes à cueillir des fruits que nous trouvâmes dans les environs de la route. Pendant que nous nous occupions à cela, je m'écartai de mes compagnons, et ne sachant pas s'ils étoient en avant ou en arrière, je m'avançai vers une petite hauteur pour pouvoir les découvrir.

Au même instant deux nègres à cheval, armés de carabines, sortirent des halliers et galopèrent vers moi. A cet aspect je m'arrêtai. Les nègres en firent de même; car nous étions tous trois également surpris et embarrassés. Cependant je pris le parti de m'avancer doucement vers eux. Alors l'un d'eux jetant sur moi un regard plein d'horreur, prit le galop et s'enfuit à toute bride. L'autre tremblant de peur, et marmottant des prières, mit sa main sur ses yeux, et se laissa machinalement conduire par son cheval qui prit à petits pas le même chemin que le premier.

A environ un mille à l'ouest de l'endroit où j'étois, ces nègres trouvèrent mes gens, et leur parlèrent de ma rencontre comme de la plus terrible aventure qu'ils eussent jamais eue. La peur m'avoit fait paroître à leurs yeux avec une robe flot-

tante et comme un spectre horrible ; et l'un d'eux assuroit qu'au moment que je m'étois montré, il avoit senti un vent froid qui venoit du ciel, et qui lui avoit fait le même effet que si on lui eût jeté de l'eau fraîche sur le visage.

Vers midi, nous vîmes de loin la capitale du Kaarta. Elle est située dans une plaine, vaste et découverte. Le besoin de couper du bois pour bâtir et pour brûler, fait qu'il n'en reste pas un seul brin à deux milles tout autour de la ville. Nous entrâmes dans cette ville à deux heures après-midi.

Nous nous rendîmes directement dans une cour, qui étoit vis-à-vis de la demeure du roi. La foule des curieux rassemblés autour de moi, étoit si nombreuse, que je ne me hasardai pas à descendre de cheval. Je chargeai auparavant le fils de Madi Konko et l'hôte qui m'avoit servi de guide, d'aller avertir le roi de mon arrivée. Peu de tems après ils revinrent avec un messager du roi, pour me dire que ce prince seroit bien-aise de me voir dans la soirée. Le messager avoit aussi ordre de me procurer un logement et de prendre garde qu'on ne me fît aucune insulte.

Il me conduisit dans une cour, à la porte de laquelle il mit un homme armé d'un bâton pour écarter la multitude. Ensuite il me montra une grande chaumière qu'on me donnoit pour logement. A peine m'étois-je assis, la foule entra. Il n'avoit pas été possible de l'en empêcher, et je fus environné d'autant de curieux que ma spacieuse chaumière put en contenir. Quand les premiers eurent resté assez de tems pour me voir et me faire quelques questions, ils se retirèrent et firent place à d'autres ; et de cette manière la chambre fut remplie et vuidée treize fois de suite.

Un peu avant le coucher du soleil, le roi me fit dire qu'il étoit libre et qu'il desiroit de me voir. Je suivis le messager à travers diverses cours dont les murailles étoient très-hautes. Je vis dans ces cours de grands tas d'herbe sèche, liée par paquets comme des bottes de foin, et destinée à nourrir les chevaux, en cas que la ville fut assiégée.

En entrant dans la cour où étoit assis le roi, je fus étonné du grand nombre de personnes qu'il avoit autour de lui, et du bon ordre qui régnoit parmi elles. Elles étoient toutes assises ; les hommes à la droite

du roi, les femmes et les enfans à sa gauche. On avoit laissé un espace pour mon passage.

Le roi dont le nom étoit Daisy Kourabarri, n'avoit dans ses vêtemens rien qui le distinguât de ses sujets. Un banc de terre d'environ deux pieds de haut et couvert d'une peau de léopard, lui servoit de trône, et étoit la seule marque de la dignité royale. Quand je me fus assis à terre en face du monarque, je lui fis part des diverses circonstances qui m'avoient engagé à passer dans ses états, et des raisons qui me faisoient recourir à sa protection. Il parut très-satisfait de ce que je lui disois : mais il répondit qu'il ne pouvoit pas en ce moment m'être d'un très-grand secours; que depuis quelque tems toute sorte de communication entre les royaumes de Kaarta et de Bambara étoit interrompue; que Mansong, roi de Bambara, étoit déja entré dans le Fouladou à la tête de son armée, pour attaquer le Kaarta; qu'il n'y avoit guère d'espoir que je pûsse me rendre dans le Bambara par la route ordinaire, parce que sortant d'un pays ennemi, je serois certainement pillé ou pris pour un espion; que si ses états avoient été en paix, j'aurois pu demeurer

auprès de lui jusqu'à ce qu'il se fût présenté une occasion favorable de poursuivre mon voyage : mais que dans l'état actuel des choses, il ne souhaitoit pas que je restasse dans le Kaarta, de peur qu'il ne m'arrivât quelqu'accident, et que mes compatriotes ne pussent dire qu'il avoit fait périr un homme blanc. Il ajouta qu'il me conseilloit de retourner dans le royaume de Kasson, et d'y demeurer jusqu'à la fin de la guerre, ce qui probablement auroit lieu dans trois ou quatre mois; que si, dans ce tems là, il étoit encore en vie, il seroit charmé de me voir, et que s'il étoit mort, ses fils prendroient soin de me faire conduire.

Ce sage conseil étoit certainement dicté par la bienveillance, et peut-être eus-je tort de ne pas le suivre. Mais je réfléchis que la saison des grandes chaleurs approchoit, et je craignois de rester pendant les pluies dans l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations et l'espèce d'indignation que j'éprouvois à la seule idée de n'avoir pas fait de plus grandes découvertes, me déterminèrent à aller plus loin.

Le roi ne pouvant pas me donner un

guide pour me conduire dans le Bambara, je le priai de me faire au moins accompagner aussi près des frontières de ses états qu'il étoit possible, sans exposer ceux qu'il chargeroit de cette commission.

Quand ce prince me vit déterminé à continuer mon voyage, il me dit qu'il restoit encore une route à suivre, mais qu'elle n'étoit pas exempte de danger; qu'il falloit me rendre du Kaarta dans le royaume de Ludamar, habité par les maures, et que de là je pourrois, en faisant un détour, pénétrer dans le Bambara; que si je voulois prendre ce chemin, il me donneroit des gens pour me conduire jusqu'à Jarra, ville frontière du Ludamar.

Le monarque s'informa ensuite de quelle manière j'avois été traité depuis que j'avois quitté les bords de la Gambie, et il me demanda en plaisantant, combien d'esclaves je comptois ramener à mon retour. Il alloit continuer, quand un nègre, montant un très-beau cheval maure, couvert de sueur et d'écume, entra dans la cour, et annonça qu'il avoit des choses importantes à communiquer au monarque. Le roi mit aussitôt ses sandales, ce qui étoit un signal pour

que les étrangers sortissent. En conséquence je me retirai : mais je laissai mon domestique dans les environs, pour qu'il tâchât d'apprendre quelque chose des nouvelles portées par le messager.

Au bout d'une heure, mon domestique vint me rejoindre, et m'apprit que l'armée du Bambara avoit quitté le Fouladou et s'avançoit vers le Kaarta. Le cavalier que j'avois vu entrer et qui avoit apporté cette nouvelle, étoit une des vedettes du roi. Ces vedettes ont chacune leur poste assigné sur quelque hauteur, d'où elles peuvent voir au loin dans la campagne et observer les mouvemens de l'ennemi.

Le soir, le roi m'envoya un beau mouton. Ce présent vint d'autant plus à propos, que ni moi, ni mes compagnons, nous n'avions point mangé de toute la journée. Tandis que nous nous occupions à préparer notre souper, l'heure des prières du soir fut annoncée, non par la voix d'un prêtre, comme c'est ordinairement l'usage, mais par le bruit du tambour, et par le son de grandes dents d'éléphant, percées comme des cornes de bœuf sauvage. Le son de cet instrument est mélodieux, et suivant

moi, il approche plus de la voix humaine qu'aucun autre son artificiel. Comme la plus grande partie de l'armée du roi Daisy étoit alors à Kemmou, les mosquées étoient très-fréquentées; et j'observai que près de la moitié des gens de guerre du Kaarta suivoit la loi de Mahomet.

Le 13 février au matin, j'envoyai en présent au roi, mes pistolets d'arçon et leurs fourreaux. Impatient de m'éloigner d'un lieu qui sembloit devoir être bientôt le siége de la guerre, je chargeai le messager qui portoit mon présent, de dire au roi que je me proposois de partir de Kemmou, aussitôt qu'il jugeroit à propos de me donner un guide.

Une demi-heure après, le roi me fit remercier de mon présent, et m'envoya huit cavaliers qui avoient ordre de m'escorter jusqu'à Jarra. Ils me dirent que le roi desiroit que je me rendisse à Jarra avec toute la célérité possible, pour qu'ils fussent de retour avant qu'il y eût rien de décisif entre les armées du Bambara et du Kaarta. En conséquence nous partîmes tout de suite. Trois fils du roi Daisy et environ deux cents hommes de cavalerie me firent l'amitié de m'accompagner jusqu'à une certaine distance de Kemmou.

CHAPITRE VIII.

Route de Kemmou à Funingkedi. — Observations sur le lotus. — Jeune homme massacré par les maures. — Passage à Simbing. — Détails sur l'assassinat du major Houghton. — Arrivée à Jarra. — Tableau des états voisins de Jarra. — Guerre entre les royaumes de Kaarta et de Bambara.

Le fils aîné du roi et une grande partie de ses cavaliers nous quittèrent avant la fin du jour * : mais les autres restèrent avec nous, et nous couchâmes dans le village de Marina. Pendant la nuit, quelques voleurs pénétrèrent dans la chaumière où j'avois déposé mon bagage ; et ayant ouvert avec un couteau un de mes paquets, ils me volèrent beaucoup de grains de verroterie, une partie de mes habits, un peu d'ambre et de poudre d'or qui se trouvoit dans les

* 13 février 1796.

poches de ces habits. Le lendemain * je me plaignis de ce vol aux deux princes qui étoient encore auprès de moi ; mais ce fut en vain.

Il étoit déja tard lorsque nous partîmes de Marina. Nous marchions fort lentement à cause de l'excessive chaleur, lorsque vers les quatre heures après-midi, nous aperçûmes deux nègres assis au milieu des buissons à quelque distance du chemin. Les cavaliers qui me servoient d'escorte, ne doutant pas que ces nègres ne fussent des esclaves fugitifs, bandèrent leurs carabines et prirent le galop pour s'emparer des divers passages, et empêcher qu'ils ne s'échappassent.

Cependant les deux nègres nous attendirent avec beaucoup de tranquillité, jusqu'à ce que nous fussions à la portée de leur arc. Alors ils prirent des flèches dans leurs carquois, et en en mettant chacun deux dans leur bouche et une à leur arc, ils nous firent signe de la main de nous tenir éloignés. Un de nos cavaliers leur demanda aussitôt qui ils étoient et ce qu'ils

* 14 février.

faisoient. Ils répondirent qu'ils étoient d'un village voisin, appelé *Tourda*, et qu'ils étoient venus dans le lieu où nous les trouvions, pour cueillir des *tomberongs*.

Les tomberongs sont de petites baies jaunes et farineuses, d'un goût délicieux. Je les ai reconnues pour le fruit de la plante que Linnæus appelle *rhamnus lotus*. Les deux nègres de Tourda nous en montrèrent deux pleines corbeilles, qu'ils avoient cueillies dans la journée. Ces baies sont très-prisées des gens du pays, qui en font une sorte de pain. Ils commencent par les exposer quelques jours au soleil; ensuite ils les pilent légèrement dans un mortier de bois, jusqu'à ce que la partie farineuse soit séparée du noyau. Ils délayent cette farine avec un peu d'eau. Ils en font des gâteaux, et ils les mettent cuire au soleil. Ces gâteaux ressemblent par l'odeur et par la couleur, au meilleur pain d'épices.

Après qu'on a séparé les noyaux de la farine, on les met dans un grand vase d'eau, et on les remue pour en extraire encore le peu de farine qui y reste. Cette farine communique à l'eau un goût doux et agréable, et avec une légère adaption de millet pilé,

elle forme une espèce de gruau très-bon, qu'on appelle du *fondi*, et qui, pendant les mois de février et de mars, sert communément de déjeûner dans une grande partie du royaume de Ludamar. On recueille le fruit du lotus en étendant un drap sur la terre, et en battant les branches de l'arbuste avec une gaule.

Le lotus croît spontanément dans toutes les parties de l'Afrique que j'ai parcourues. Mais on le trouve sur-tout en très-grande abondance dans les terrains sablonneux du Kaarta et du Ludamar, ainsi que dans la partie septentrionale du Bambara. Nul autre arbuste n'y est aussi commun. J'en avois vu de la même espèce à Gambie; j'en avois même dessiné une branche en fleur, et on trouvera ici la gravure qui la représente. Il faut pourtant observer que les feuilles du lotus du désert sont beaucoup plus petites, et ressemblent en cela davantage à celles du lotus que Desfontaines a fait graver dans les mémoires de l'académie des sciences de Paris en 1788. *

Cet arbuste croît à Tunis et dans les

* Page 443.



Rhamnus Lotus.

royaumes de la Négritie. Il fournit aux nègres un aliment qui ressemble au pain, et une boisson douce qu'ils aiment beaucoup. Ainsi l'on ne peut guère douter que ce ne soit le fruit de ce même lotus dont Pline dit que se nourrissoient les lotophages de la Lybie. J'ai mangé du pain de lotus, et je crois qu'une armée peut fort bien avoir vécu d'un pareil pain, comme Pline rapporte qu'en ont vécu les lybiens. Le goût de ce pain est même si doux et si agréable, qu'il y a apparence que les soldats ne s'en plaignoient pas.

Le soir nous nous arrêtâmes dans le village de Tourda. Là tous les cavaliers du roi me quittèrent, à l'exception de deux qui se chargèrent de me servir de guides jusqu'à Jarra.

Le 15 février, nous nous mîmes en route de bonne-heure, et vers les deux heures après-midi nous arrivâmes dans une ville considérable appelée *Funingkedy*. Notre approche épouvanta les habitans, parce que, comme l'un de mes guides portoit un turban, ils nous prirent pour des brigands maures. Cependant leur crainte fut bientôt dissipée; et nous fûmes très-bien accueillis par un

slatée qui résidoit dans cette ville, et faisoit le commerce de Gambie.

Le 16 février, nous fûmes informés que le lendemain beaucoup de gens de Funingkedy partiroient pour Jarra. Nous résolûmes de les attendre pour voyager avec eux, parce que les chemins étoient infestés par les maures. Nous apprîmes, en même tems, que quelques jours avant notre arrivée, la plupart des buschréens et des gens riches de Funingkedy étoient allés à Jarra pour voir comment ils pourroient y transporter leurs familles et leurs effets, afin de les préserver des fureurs de la guerre; et que pendant leur absence, les maures étoient venus leur enlever une partie de leur bétail.

Vers les deux heures après-midi, je dormois tranquillement sur une peau de bœuf, lorsque je fus réveillé par les clameurs des femmes et les cris confus de tous les habitans. Je crus d'abord que les bambaras étoient entrés dans la ville. Ayant aperçu mon domestique assis sur le toît d'une chaumière, je l'appelai pour savoir ce qui causoit une si grande terreur. Il me dit que les maures revenoient pour voler du bétail, et qu'ils étoient déja tout près de nous. Je montai

sur le toît, et je vis cinq maures à cheval, qui, avec leurs mousquets, poussoient vers la ville un grand troupeau de bœufs. Lorsque les maures furent près des abreuvoirs qui sont à côté de la ville, ils choisirent seize des plus beaux bœufs, et s'enfuirent au galop.

Pendant tout ce tems-là, les habitans s'étoient assemblés près des murailles de la ville, au nombre de plus de cinq cents ; et quand les maures emmenèrent leur bétail, ils passèrent auprès d'eux à la portée du pistolet, sans qu'ils osassent faire aucune résistance. Ils tirèrent à la vérité quatre coups de fusil : mais comme ces fusils étoient chargés avec de la poudre fabriquée par les nègres, ils ne firent point d'effet.

Quelques momens après, je vis une troupe de gens qui portoient un jeune homme à cheval et s'avançoient à petits pas vers la ville. C'étoit un des gardiens des troupeaux, lequel ayant menacé les maures de les percer de sa lance, avoit reçu un coup de fusil d'un de ces brigands. La mère du jeune homme égarée par la douleur, marchoit devant la troupe, frappant ses mains l'une contre l'autre et faisant l'énumération

des bonnes qualités de son fils. — « *Eé maffo fonio* *, » — crioit cette mère désolée, tandis qu'on faisoit entrer son fils dans la ville. — « *Eé maffo fonio abada* ** ». Lorsqu'on l'eut porté dans sa chaumière et étendu sur une natte, tous les spectateurs déplorèrent son sort, et poussèrent des cris et des gémissemens de la manière la plus touchante.

Après que leur douleur fut un peu calmée, on me pria d'examiner le blessé. Je trouvai que la balle avoit percé sa jambe de part en part, et lui avoit brisé les deux os un peu au-dessous du genou. Le pauvre jeune homme avoit tant perdu de sang qu'il s'étoit évanoui, et son état étoit si incertain, qu'il me fut impossible de donner à ses parens beaucoup d'espoir sur sa guérison. Cependant pour rendre cette guérison possible, je leur observai que je croyois nécessaire de lui couper la jambe au-dessus du genou. Cette proposition les fit tous frémir d'horreur. N'ayant jamais entendu parler d'une pareille manière de guérir, ils ne voulurent pas consentir à me la voir em-

* Jamais il ne dit un mensonge.

** Jamais il ne dit un mensonge, non jamais.

ployer. Ils me regardèrent comme un cannibale, parce que j'offrois d'entreprendre une opération qui, suivant eux, étoit plus cruelle, plus douloureuse et plus dangereuse peut-être que la blessure même.

Le malade fut confié aux soins de quelques vieux buschréens, qui travaillèrent à lui assurer son entrée dans le paradis, en marmottant à ses oreilles quelques phrases arabes, qu'ils l'invitoient à répéter avec eux. Après plusieurs efforts inutiles, le pauvre payen prononça enfin ces mots : — « *La Illha el allah, Mahomet razoul allahi* * » — Aussitôt les disciples de Mahomet déclarèrent à la mère du jeune homme, que son fils venoit de donner une preuve suffisante de sa foi, pour être heureux dans l'autre vie. Il mourut le même soir.

Le 17 février, mes guides me dirent que pour éviter les maures brigands, il falloit se résoudre à voyager la nuit. En conséquence nous partîmes l'après-midi. Nous avions à notre suite une trentaine d'habitans de Funingkedy, qui fuyoient la guerre et emportoient leurs effets dans le Ludamar.

* Il n'y a qu'un seul Dieu, et Mahomet est son prophète.

Nous gardions le plus grand silence et nous marchions avec beaucoup de célérité. A minuit nous fîmes halte dans un enclos qui étoit tout près d'un petit village ; mais comme le thermomètre n'étoit qu'à 68 degrés, les nègres trouvoient la température si froide, qu'aucun d'eux ne put s'endormir.

Le 18 février, à la pointe du jour, nous nous remîmes en route. A huit heures, nous passâmes près de Simbing, petite ville frontière du royaume de Ludamar. Cette ville est entourée d'une haute muraille, et située dans un étroit défilé entre deux montagnes rocheuses. Ce fut à Simbing que le major Houghton se vit abandonné par ses nègres domestiques, qui ne voulurent pas le suivre dans le pays des maures. Ce fut aussi de là qu'il écrivit avec un crayon la dernière lettre que le docteur Laidley reçut de lui. Ce brave et infortuné voyageur ayant surmonté un grand nombre de difficultés, s'avança vers le nord et tenta de traverser le royaume de Ludamar, où depuis j'ai appris ce que je vais raconter de sa triste fin.

A son arrivée à Jarra, il fit connoissance avec quelques marchands maures qui alloient acheter du sel à Tischéet, ville située près

des marais salans du grand désert et à dix journées de marche au nord de Jarra. Là, au moyen d'un fusil et d'un peu de tabac que le major donna à ces marchands, il les engagea à le mener à Tischéet. Quand on songe qu'il prit un tel parti, on ne peut s'empêcher de croire que les maures avoient cherché à le tromper, soit à l'égard de la route qu'il devoit suivre, soit sur l'état du pays situé entre Jarra et Tombuctou *. Probablement leur intention étoit de le voler et de l'abandonner dans le désert. Après deux journées de marche, soupçonnant leur perfidie, il demanda à retourner à Jarra. Les maures essayèrent d'abord de l'en dissuader : mais quand ils virent qu'il persistoit dans cette résolution, ils lui prirent tout ce qu'il avoit, et s'enfuirent au grand pas de leurs chameaux. Le malheureux major se voyant aussi lâchement trahi, retourna à pied à Tarra, qui est un endroit où l'on trouve

* C'est la même ville que nos géographes appellent *Tombut*. Elle est la capitale d'un royaume auquel elle donne son nom. Je la nomme comme Mungo Park, le major Rennell et le chevalier Bruce, parce que probablement c'est ainsi que l'appellent les nègres. (*Note du traducteur*).

de l'eau et qui appartient aux maures. Il avoit été déja quelques jours sans prendre aucun aliment, et les cruels maures refusant de lui en donner, il succomba à son infortune. On ne sait pas précisément s'il périt de faim, ou s'il fut massacré par les barbares mahométans. Son corps fut traîné dans les bois, et l'on me montra de loin l'endroit où on le laissa sans sépulture.

A environ quatre milles au nord de Simbing, nous trouvâmes un ruisseau, sur les bords duquel nous vîmes un grand nombre de chevaux sauvages. Ils étoient tous de la même couleur. Dès qu'ils nous aperçurent, ils s'éloignèrent au galop; mais ils s'arrêtèrent souvent pour regarder en arrière. Les nègres leur font la chasse et se nourrissent de leur chair, qu'ils aiment beaucoup.

A midi, nous arrivâmes à Jarra, grande ville située au pied d'une chaîne de montagnes rocheuses. Mais avant de décrire cette ville et de raconter les divers évènemens que j'y éprouvai, il faut que je dise succinctement à mes lecteurs quelle fut l'origine de la guerre qui m'engagea à prendre cette route, et qui, par cela même,

devint la cause de toutes mes infortunes. Le récit que je vais faire ici, me dispensera par la suite de beaucoup d'interruptions.

La guerre qui bientôt après que j'eus quitté le Kaarta, désola ce royaume et répandit la terreur dans tous les états voisins, commença pour bien peu de chose. Un parti de maures dérobèrent quelques taureaux dans un village des frontières du Bambara, et les vendirent au douty, ou chef d'une ville du Kaarta. Les villageois volés réclamèrent leur bétail. On refusa de le leur rendre. Alors ils s'adressèrent à leur roi, et se plaignirent du douty recéleur. Mansong, roi de Bambara, qui voyoit sans doute avec jalousie la prospérité croissante du Kaarta, se servit du prétexte de l'injustice faite à ses sujets, pour déclarer la guerre à ce royaume.

Il envoya d'abord à Daisy, roi du Kaarta, un messager accompagné d'un parti de cavaliers, pour le prévenir que dans la saison du sec, le roi de Bambara se rendroit à Kemmou * à la tête de 9,000 hommes; qu'en conséquence il le chargeoit d'ordonner

* Capitale du Kaarta.

à ses esclaves de nétoyer les maisons, et de préparer tout ce qu'il falloit pour bien recevoir cette visite. Le messager présenta ensuite au roi Daisy une paire de sandales de fer, et lui dit que — « Jusqu'à ce qu'il « eût fui assez pour user ces sandales, il « ne seroit pas en sûreté contre les flèches « du Bambara ».

Daisy assembla aussitôt les principaux personnages de son royaume, et tint conseil avec eux sur les moyens de repousser un ennemi si formidable. Il fit faire à Mansong la réponse que méritoit son insolent message. Il chargea ensuite un buschréen de composer en arabe une proclamation, qu'on écrivit sur une planchette, et qu'on attacha à un arbre dans la place publique. En même-tems on envoya des vieillards de tous côtés pour expliquer au peuple ce que contenoit cet écrit. Il invitoit tous les amis de Daisy à venir le joindre immédiatement, et il permettoit à tous ceux qui n'avoient point d'armes ou que la guerre effrayoit, de se retirer dans les royaumes voisins : il les avertissoit aussi que,pourvu qu'ils gardassent une stricte neutralié, ils seroient toujours libres de

retourner dans leurs premières habitations ; mais que s'ils s'armoient contre le Kaarta, ou s'ils favorisoient ses ennemis, alors ils auroient — « brisé la clef de leurs « chaumières et fermé leurs portes pour « jamais. »

Cette proclamation fut généralement applaudie ; mais beaucoup d'habitans du Kaarta, et sur-tout les puissantes tribus de Jower et de Kakarou, profitant de la permission de ne pas combattre, se réfugièrent dans les royaumes de Ludamar et de Kasson. Cette émigration fut cause que l'armée de Daisy ne se trouva pas aussi considérable qu'on auroit dû s'y attendre. Lors de mon passage à Kemmou, j'appris que le nombre des combattans effectifs ne s'élevoit pas à plus de quatre mille hommes ; mais ils étoient tous remplis de hardiesse et de fermeté, et on pouvoit compter sur eux.

Quatre jours après mon arrivée à Jarra, * Mansong s'avança vers Kemmou avec toute son armée. Daisy ne voulant point hasarder une bataille, se retira d'abord à Joko,

* Le 22 février 1796.

ville située au nord-ouest de Kemmou. Il y demeura trois jours, et ensuite il alla se renfermer dans la forte place de Gédingouma, située dans les montagnes et entourée d'une haute muraille de pierre.

Quand Daisy quitta Joko, ses fils refusèrent de le suivre, alléguant pour raison que — « les chanteurs * publieroient leur « honte, s'ils apprenoient que Daisy et « ses enfans s'étoient enfuis de Joko sans « oser tirer un coup de fusil. » — Ils restèrent donc pour défendre Joko. Un détachement de cavalerie y resta aussi. Mais après plusieurs escarmouches, ils furent totalement défaits, et l'un des jeunes princes tomba entre les mains des bambaras. Le reste s'enfuit à Gédingouma, que Daisy avoit bien approvisionné, et où il étoit déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Mansong voyant que Daisy avoit résolu d'éviter une bataille rangée, plaça un corps considérable de troupes à Joko, pour observer tous les mouvemens de son ennemi.

* L'on a vu plus haut que ce sont des espèces de poëtes improvisateurs.

Partageant ensuite le reste de ses soldats en petits détachemens, il leur ordonna de parcourir le pays, et de s'emparer des habitans avant qu'ils eussent le tems de s'enfuir. Cet ordre fut exécuté avec tant de promptitude et de barbarie, qu'en peu de jours tout le royaume de Kaarta n'offrit que des scènes de désolation. Les habitans des villes et des villages furent, pour la plupart, surpris dans la nuit, et devinrent aisément la proie du vainqueur. Ils virent en même tems livrer aux flammes leur bled et tout ce qui auroit pu servir aux troupes de Daisy.

Pendant ce tems-là Daisy s'occupoit à fortifier Gédingouma. Cette ville est bâtie dans un étroit défilé, formé par deux hautes montagnes. Elle n'a que deux portes, l'une vers le Kaarta, l'autre vers le Jaffnou. La première étoit défendue par Daisy lui-même ; et les fils de ce prince furent chargés de garder la seconde. L'armée du Bambara s'approcha de la ville, et fit divers efforts pour l'emporter d'assaut ; mais elle fut toujours repoussée avec beaucoup de perte.

Mansong trouvant Daisy plus redoutable qu'il ne s'y étoit attendu, résolut de lui

ôter les moyens de renouveler ses provisions, afin de le réduire par famine. En conséquence il envoya dans le Bambara tous les prisonniers qu'il avoit faits, et il resta deux mois autour de Gédingouma sans tenter rien de décisif. Etant alors harcelé par les assiégés qui faisoient de fréquentes sorties, et voyant ses provisions presque épuisées, il fit demander à Ali, roi de Ludamar deux cents cavaliers pour l'aider à attaquer la porte septentrionale de Gédingouma, et à se rendre maître de la place.

Quoique, dès le commencement de la guerre, Ali eût promis à Mansong de lui fournir des secours, ce maure refusa de tenir sa parole. Mansong en fut si indigné, qu'il marcha aussitôt, avec une partie de son armée, droit à Freningkedy, dans le dessein de surprendre le camp de Benowm. Les maures avertis de son approche, se retirèrent du côté du nord; et Mansong voyant son projet échoué, s'en retourna à Sego *. Ces évènemens se passèrent tandis que j'étois retenu captif

* Capitale du royaume de Bambara.

dans le camp d'Ali, comme on le verra par la suite.

Le roi de Kaarta étant délivré de son plus redoutable ennemi, il y avoit lieu d'espérer que la paix seroit rendue à ses états : mais un incident extraordinaire les mit soudain en guerre avec le Kasson. Tandis que les bambaras étoient encore dans le Kaarta, le roi de Kasson mourut. Ses deux fils se disputèrent son trône, qui resta au plus jeune, Sambo Sego. L'aîné, forcé de quitter son pays, se réfugia à Gédingouma, où les gens de Sambo Sego se hâtèrent de venir demander qu'on le leur livrât. Daisy qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec les deux frères, refusa de rendre celui à qui il donnoit asile ; mais en même-tems il déclara qu'il ne soutiendroit point ses prétentions, et qu'il ne se mêleroit en aucune manière de sa querelle.

Sambo Sego, animé par ses succès et enorgueilli de se voir élevé au rang de souverain du Kasson, fut irrité des refus de Daisy, et se joignit à quelques traîtres qui s'étoient révoltés contre ce prince pour faire une invasion dans le Kaarta. Daisy

qui étoit loin de s'attendre à de pareilles hostilités, avoit envoyé des gens semer des grains dans les environs de Joko, et rassembler le bétail qui erroit dans les bois, afin d'avoir de quoi nourrir son armée. Tous ces gens tombèrent entre les mains de Sambo Sego, qui les emmena à Kouniakary, et de là les envoya en caravanes, pour être vendus dans les comptoirs que les français ont au Fort-Louis, sur les bords du Sénegal.

Daisy ne tarda pas à se venger. Manquant de subsistance, il crut que la conduite de son agresseur lui donnoit suffisamment le droit de s'en procurer par le pillage d'une partie du Kasson. Il se mit donc à la tête de huit cents de ses meilleurs soldats; et pénétrant secrètement à travers les bois, il fondit pendant la nuit sur trois grands villages peu éloignés de Kouniakary. Plusieurs de ses sujets rebelles qui avoient été de l'expédition de Sambo, résidoient dans ces villages. Daisy les fit massacrer, ainsi que tous ceux des habitans qui étoient en état de porter les armes.

Après cette expédition, Daisy se flatta d'obtenir la paix. Beaucoup de ses sujets

émigrés rentrèrent dans leur patrie, et s'occupèrent à réparer les villes que la guerre avoit désolées. La saison des pluies approchoit, tout enfin contribuoit à ranimer ses espérances, quand une nouvelle agression vint tout-à-coup les suspendre.

Les jowers, les kakarous, et quelques autres habitans du Kaarta, qui non contens d'abandonner leur pays dès le commencement de la guerre, avoient montré une grande partialité pour Mansong et pour son armée, furent honteux de leur conduite, et n'ayant pas le courage de demander leur pardon à leur roi, ils eurent celui de lui déclarer la guerre. Déja très-puissans par eux-mêmes, ils engagèrent les maures à les soutenir dans leur rébellion. Ils mirent sur pied une nombreuse armée; ils pillèrent un grand village du Kaarta, et en emmenèrent beaucoup de prisonniers.

Daisy se prépara aussitôt à punir les coupables. Mais les jowers et presque tous les nègres qui habitoient parmi les maures du Ludamar, abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent vers l'est. D'ailleurs, la saison des pluies mit un terme à la guerre du

Kaarta, guerre qui enrichit un très-petit nombre d'hommes, et fit plusieurs milliers de malheureux.

Telle étoit la situation des nations voisines de Jarra, peu de tems après que j'y fus arrivé. Je vais à présent donner la description de cette ville, et retracer les évènemens qui me concernent, en suivant l'ordre des dates.

CHAPITRE IX.

Description de Jarra et des maures qui l'habitent. — M. Mungo Park obtient d'Ali, roi de Ludamar, la permission de traverser ses états. — Il se rend de Jarra à Deena. — Il est maltraité par les maures. — Arrivée à Sampaka. — Nègre qui fait de la poudre à feu. — M. Mungo Park poursuit sa route jusqu'à Samée, où il est arrêté par les ordres d'Ali. — On le mène prisonnier jusqu'au camp des maures, à l'entrée du grand désert.

La ville de Jarra est très-grande, ses maisons sont bâties en pierre et en argille; c'est-à-dire que l'argille y sert de mortier. Cette ville est située dans le royaume maure de Ludamar; mais la plupart de ses habitans sont des nègres qui sortent des états du Midi, et préfèrent de payer un tribut aux maures pour obtenir leur incertaine protection,

que de rester exposés chez eux à leurs agressions et à leurs rapines.

Le tribut qu'ils paient est considérable ; ils sont d'ailleurs obligés de montrer aux maures un profond respect et une obéissance illimitée, tandis que ces tyrans orgueilleux les traitent avec non moins de dureté que de mépris.

Les maures du Ludamar et des autres royaumes limitrophes de la Nigritie, ressemblent tellement aux mulâtres des Antilles et des autres parties de l'Amérique, qu'il n'est pas possible d'en faire la différence ; aussi est-il certain qu'ils sont un mêlange des maures du nord de l'Afrique et des nègres du midi, et qu'ils possèdent les plus mauvaises qualités des deux races dont ils descendent.

Ces tribus maures se distinguent des habitans des côtes de Barbarie, dont elles sont séparées par le grand désert. Tout ce qu'on sait sur leur origine, se trouve dans Léon l'africain. Je vais abréger ici ce qu'il en dit.

Vers le milieu du septième siècle, lorsque les arabes n'avoient point encore conquis l'Afrique, tous les habitans de cette partie du monde, soit qu'ils descendissent des nu-

mides, des phéniciens, des carthaginois, soit qu'ils fussent issus des romains, des goths et des vandales, étoient compris sous la dénomination générale de maures *.

Tandis que les kalifes étendoient l'empire de l'islamisme, presque toutes ces nations embrassèrent cette religion. Cependant quelques tribus numides qui erroient dans les déserts et vivoient du produit de leurs troupeaux, traversèrent ces déserts immenses pour se dérober à la fureur des arabes. L'une de ces tribus, celle de Zanhaga fit la découverte et la conquête des nations à la peau noire et aux cheveux laineux qui habitent le long du Niger.

Par le nom de Niger, Léon a voulu indubitablement désigner le Sénégal, qui dans la langue des mandingues est appelé Bafing, c'est-à-dire le fleuve noir.

Il est difficile de dire tout ce que ces maures occupent aujourd'hui dans le continent d'Afrique. Mais il y a lieu de croire que les pays soumis à leur domination, forment une bande étroite qui s'étend de l'ouest à l'est, depuis l'embouchure du Sénégal * *

* Mauri.

* * A partir de la rive orientale de ce fleuve.

jusqu'aux confins de l'Abyssinie. C'est un peuple perfide et rusé; il ne laisse jamais échapper l'occasion de tromper et de voler les naïfs et crédules nègres. Mais je ferai connoître d'une maniere plus détaillée ses mœurs et ses habitudes, en reprenant le fil de ma narration.

A mon arrivée à Jarra, je logeai dans la maison de Daman Jumma, slatée qui faisoit le commerce de Gambie. Daman Jumma avoit depuis long-temps acheté des marchandises à crédit, chez le docteur Laidley, qui à mon départ de Pisania me donna un ordre pour en recevoir le montant jusqu'à la valeur de six esclaves. Quoiqu'il y eût cinq ans que les marchandises fussent vendues, Daman Jumma ne nia point sa dette; il me promit au contraire de me donner tout l'argent qu'il pourroit se procurer, quoique, me dit-il, il craignoit bien que dans ce moment il ne pût me compter plus de la valeur de deux esclaves. Il s'employa avec honnêteté à échanger mon ambre et mes grains de verroterie pour de l'or, chose plus portative et plus facile à soustraire à la rapacité des maures.

Les difficultés que j'avois déja éprouvées,

l'état incertain du pays et sur-tout la sauvage et oppressive conduite des maures, avoient tellement effrayé mes domestiques, qu'ils me déclarèrent qu'ils préfèroient renoncer à toute récompense que de faire un pas de plus du côté de l'est. A la vérité, le danger d'être pris par les maures et vendus comme esclaves, devenoit chaque jour plus éminent pour eux, et je ne pouvois pas blâmer leurs craintes. Me voyant donc sur le point d'être abandonné par mes gens, et réfléchissant que la guerre du Kaarta m'empéchoit de retourner sur mes pas, et que pour aller plus loin, il me falloit traverser un pays maure de dix journées de marche, je m'adressai à Daman pour obtenir d'Ali, souverain du Ludamar, la permission de passer dans ses états, sans y recevoir d'insultes, afin de me rendre dans le Bambara. Je louai un esclave de Daman pour m'accompagner jusque-là, me proposant de me mettre en route dès que j'aurois obtenu la permission d'Ali.

Daman fit partir un messager pour aller demander cette permission à Ali, qui étoit alors occupé près de Benowm; et comme un présent étoit nécessaire pour assurer le succès de la négociation, j'échangeai avec Daman

un de mes fusils de chasse pour cinq vêtemens de toile de coton, et je les envoyai à Ali. Quatorze jours s'écoulèrent avant que l'affaire fût conclue avec Ali : mais dès le 26 février, un des esclaves de ce prince arriva à Jarra, et vint me dire qu'il étoit chargé par son maître de me conduire en sûreté jusqu'à Goumba, prétendant en même tems qu'il falloit que je lui donnasse pour sa peine un vêtement de toile de coton.

Mon fidèle domestique, Demba, me voyant prêt à poursuivre mon voyage sans lui, résolut de m'accompagner. Il me dit que bien qu'il desirât que je n'allasse pas plus loin, il n'avoit jamais eu l'intention de me quitter ; que, d'après le conseil de Johnson, il avoit seulement voulu me le faire craindre pour m'engager à retourner immédiatement sur les bords de la Gambie.

Le 27 février, je remis la plupart de mes papiers à Johnson, en lui recommandant de les porter le plus promptement possible à Pisania. J'en gardai pourtant un duplicata, pour qu'en cas d'accident ce qu'ils contenoient ne fût pas perdu. Je laissai aussi chez Daman un paquet de hardes et toutes les choses qui ne m'étoient pas absolument né-

cessaires, car je voulois diminuer mon bagage le plus qu'il étoit possible, afin que les maures fussent moins tentés de me piller.

Après ces arrangemens, je partis l'après-midi de Jarra avec l'esclave d'Ali, celui de Daman et mon domestique. Nous couchâmes à Troumgoumba, petit village habité en partie par des maures, et en partie par des nègres. Le lendemain * nous arrivâmes à Quira. Le jour suivant ** nous traversâmes un pays rempli de sables, dans lesquels nous marchions avec beaucoup de peine; et nous fîmes halte à Compe, lieu où l'on trouve de l'eau, et qui appartient aux maures.

Le premier mars, nous nous rendîmes à Deena, grande ville, bâtie comme Jarra, de pierre et d'argille. On y trouve beaucoup plus de maures et moins de nègres qu'à Jarra. Ils se rassemblèrent autour de la chaumière du nègre chez qui je logeois, et me traitèrent avec la plus grande insolence. Ils siffloient, huoient et m'accabloient d'injures. Ils me crachèrent même au visage, dans l'espoir de m'irriter et d'avoir un prétexte pour s'emparer de mon bagage. Quand ils s'aperçu-

* 28 février 1796.

** 29 février.

rent que tous ces outrages ne faisoient pas sur moi l'effet qu'ils en attendoient, ils eurent recours à un moyen plus décisif. Ils dirent que j'étois un chrétien, et que par conséquent tous les enfans de Mahomet avoient droit de piller ce qui m'appartenoit. En conséquence ils ouvrirent mes paquets et prirent tout ce qui étoit à leur gré. Mes gens voyant que tout le monde pouvoit nous voler impunément, me dirent qu'il falloit absolument retourner à Jarra.

Le 2 mars, j'employai tous les moyens qui étoient en mon pouvoir pour engager mes guides et mon domestique à continuer notre voyage; mais ils persistèrent dans leur refus. Comme j'avois tout lieu de craindre quelque nouvelle insulte de la part des fanatiques maures de Deena, je résolus de poursuivre ma route tout seul. Je partis donc le lendemain * à deux heures du matin. Il faisoit clair de lune; mais les hurlemens des bêtes féroces m'obligeoient à voyager avec précaution.

A peine étois-je rendu sur une petite colline, à un demi-mille de la ville, que j'entendis

* Le 3 mars.

crier derrière moi. Je me retournai, et je vis mon fidèle Demba qui couroit après moi. Il m'apprit que l'esclave d'Ali s'en alloit à Benowm, et que l'esclave de Daman étoit prêt à repartir pour Jarra. Mais, ajouta t-il, si vous voulez attendre un peu, je ne doute pas que je ne détermine le dernier à vous accompagner. J'attendis comme il le désiroit, et au bout d'une demi-heure je le vis revenir avec l'esclave.

Nous traversâmes un pays sablonneux, couvert de grands asclépias * ; vers midi nous trouvâmes plusieurs chaumières abandonnées. Comme je vis qu'il devoit y avoir de l'eau à peu de distance, je chargeai mon nègre de tâcher d'en remplir un soufrou. ** Il partit aussitôt pour y aller : mais tandis qu'il cherchoit l'endroit où étoit l'eau, le rugissement d'un lion qui la cherchoit aussi sans doute, lui fit tant de peur qu'il s'en revint à la hâte, et nous fûmes obligés de nous passer d'eau. L'après-midi nous arri-

* On appelle aussi cette plante *dompte-venin*, parce qu'elle est très-bonne contre le venin. C'est un puissant sudorifique. (*Note du traducteur*).

** Une outre.

vâmes dans une ville appellée Samamingkous, dont la plupart des habitans sont de la race des foulahs.

Le 4 mars, au matin, nous partîmes pour Sampaka, où nous fûmes rendus à deux heures après-midi. Nous vîmes en route une si grande quantité de sauterelles, que les arbres en étoient blancs. Ces insectes dévorent tous les végétaux qu'ils rencontrent, et il ne leur faut que très-peu de tems pour dépouiller un arbre de toutes ses feuilles. Le bruit que font leurs excrémens en tombant sur les feuilles et sur l'herbe sèche, ressemble beaucoup à celui de la pluie. Quand on secoue un arbre sur lequel ces sauterelles sont posées, il en part aussitôt une quantité qui ressemble à un épais nuage. Elles suivent dans leur vol, la direction du vent qui dans la saison du sec souffle toujours du nord-est. Si le vent changeoit, on ne conçoit pas comment elles feroient pour se nourrir, car tous les endroits où elles ont passé sont absolument dévastés.

Sampaka est une grande ville. Lorsque les maures et les bambaras étoient en guerre, les premiers l'attaquèrent trois fois, et furent toujours repoussés avec beaucoup de

perte. Cependant, pour obtenir la paix, le roi de Bambara fut obligé de leur céder cette ville, ainsi que toutes les autres qui sont entre elle et Goumba.

A Sampaka, je logeai dans la maison d'un nègre qui faisoit de la poudre à feu. Il me montra un sac de salpêtre fort blanc, mais dont les cristaux étoient plus petits qu'ils ne le sont ordinairement. On en tire une grande quantité des étangs, qui sont remplis dans la saison des pluies, et où pendant le tems du sec, le bétail cherche à éviter les grandes chaleurs. Quand l'eau est évaporée, on voit sur le limon une croûte blanchâtre, que les gens du pays ramassent et qu'ils purifient de manière à pouvoir l'employer avec succès. Les maures leur fournissent du soufre qui vient des ports de la méditerranée. Les nègres font de la poudre en pilant ensemble dans un mortier de bois, les différentes matières qui doivent la composer; les grains en sont inégaux, et le bruit que produit leur explosion n'est pas, à beaucoup près, aussi fort que celui de la poudre d'Europe.

Le 5 mars, nous quittâmes Sampaka, au point du jour. Vers midi, nous fîmes halte

dans le village de Dangali, et le soir nous arrivâmes à Dalli, où nous passâmes la nuit. Nous vîmes en route deux grands troupeaux de chameaux qui paissoient. Quand les maures font paître leurs chameaux, ils leur relèvent une des jambes de devant, et l'attachent pour empêcher qu'ils ne s'éloignent.

Le jour que nous arrivâmes à Dalli, étoit un jour de fête. Les habitans dansoient devant la maison du douty ; mais dès qu'ils apprirent qu'il y avoit un homme blanc, ils quittèrent la danse, et vinrent dans l'endroit où je logeois, marchant deux à deux avec beaucoup d'ordre, et précédés de la musique. Les musiciens jouent d'une espèce de flûte, dont ils prennent l'embouchure, non sur le côté, mais sur l'une des extrémités, qui est à demi fermée par un morceau de bois. Cet instrument a divers trous, que les musiciens laissent ouverts, ou sur lesquels ils appuient les doigts pour former les différens tons. Parmi les airs que j'entendis, il y en avoit de très-doux et très-mélancoliques.

On continua à chanter et à danser jusqu'à minuit ; et pendant tout ce tems je fus environné d'une si grande foule de peuple,

qu'il fallût que je me tinsse assis pour satisfaire sa curiosité.

Le 6 mars, nous restâmes la moitié de la journée à Dalli, pour attendre quelques personnes qui, devant aller le lendemain à Goumba, desiroient de faire la route avec nous. Cependant, voulant éviter la foule qui a coutume de s'assembler le soir, nous nous rendîmes à Samée, petit village situé à l'est de Dalli. Le bienveillant et hospitalier douty de Samée nous reçut avec beaucoup d'honnêteté ; et pour témoigner la satisfaction qu'il avoit à nous voir chez lui, il fit tuer deux beaux moutons, et invita ses amis à être du festin qu'il nous donna.

Ce nègre étoit si fier d'héberger un homme blanc, qu'il me pria de rester avec lui et ses amis, le lendemain * pendant la chaleur du jour, me disant que le soir il me conduiroit lui-même jusqu'au premier village. Comme nous n'étions plus qu'à deux journées de marche de Goumba, les craintes que m'avoient inspirées les maures étoient dissipées, et je n'hésitai pas à accepter l'invitation de mon hôte. Je passai l'avant-midi agréable-

* Le 7 mars.

ment avec ces bonnes gens. Leur société me faisoit d'autant plus de plaisir, que leur candeur et leur bienveillance faisoient un contraste frappant avec la perfidie et la cruauté des maures. Ils s'égayoient en buvant de cette espèce de bière qu'on fait avec du maïs, et que j'ai décrite dans le premier chapitre de cet ouvrage. Certes, je le répète, je n'en ai jamais bu de meilleure en Angleterre.

Tandis que je me réjouissois à Samée, et que me flattant d'être échappé à toute espèce de danger du côté des maures, je me transportois en imagination sur les bords du Niger, et je me représentois les scènes ravissantes que je croyois devoir m'attendre dans l'intérieur de l'Afrique, je fus tour-à-tour arraché à ce rêve brillant par une troupe de soldats d'Ali qui entrèrent dans la chaumière. Ils me dirent que leur maître les avoit chargés de me mener dans son camp; que si je voulois m'y rendre de bonne grace, je n'avois rien à craindre; mais que si je refusois de marcher, leur ordre portoit de m'y conduire par force.

Je restai quelque tems muet d'étonnement et de terreur. Les maures, qui s'en aper-

çurent, essayèrent de m'encourager, en m'assurant de nouveau que je n'avois rien à craindre. Ils ajoutèrent qu'ils étoient venus me chercher pour complaire à Fatima, épouse d'Ali, parce que, ayant souvent entendu parler des chrétiens, elle desiroit beaucoup d'en voir un; mais qu'il n'y avoit point de doute qu'aussitôt que la curiosité de cette femme seroit satisfaite, Ali me feroit quelque présent considérable, et me fourniroit un guide pour me conduire dans le Bambara.

Je vis bien que les prières et la résistance seroient également inutiles; ainsi je me déterminai à suivre les messagers d'Ali, et je me séparai de mon hôte avec beaucoup de regret. L'esclave de Daman s'étoit sauvé dès qu'il avoit aperçu les maures: mais le fidèle Demba resta auprès de moi, et ne me quitta point lorsqu'ils m'emmenèrent. Nous allâmes coucher à Dalli, où durant toute la nuit les maures nous gardèrent avec soin.

Le 8 mars, nous suivîmes à travers les bois, un sentier tortueux qui nous mena à Dangali, où nous passâmes la nuit.

Le 9 mars, nous étant mis en route dès

le matin, nous arrivâmes dans l'après-midi à Sampaka. Ce jour-là nous rencontrâmes en chemin un parti de maures bien armés, qui nous dirent qu'ils étoient en cherche d'un esclave fugitif. Mais ensuite les gens de Sampaka nous apprirent que les maures étoient venus le matin pour leur enlever du bétail, et qu'ils avoient été repoussés. D'après la description qu'ils nous firent de ces brigands, nous reconnûmes que c'étoient les mêmes que nous avions vus sur la route.

Le lendemain *, nous dirigeâmes nos pas vers Samamingkous. Une femme qui conduisoit un âne, et qui avoit avec elle deux jeunes garçons, nous apprit en route qu'elle vouloit aller dans le Bambara, mais qu'ayant été arrêtée par une troupe de maures qui lui avoient volé la plus grande partie de ses hardes et un peu d'or, elle étoit obligée de retourner à Deena jusqu'après la lune du rhamadan **. Le soir, on vit la nouvelle lune qui annonça le commencement du carême. Aussitôt on alluma de grands feux dans toutes les parties de la ville, et on fit cuire

* 10 mars.

** Le carême.

beaucoup plus d'alimens que de coutume.

Le 11 mars, les maures furent prêts à partir dès la pointe du jour. Ils m'assurèrent qu'ils ne mangeroient ni ne boiroient jusqu'à ce que le soleil fût couché. Pour moi, qui les jours précédens avois beaucoup souffert parce que je n'avois pas pu boire en route, je recommandai à mon nègre de prendre un soufrou d'eau pour mon usage. Cependant je ne fus pas le seul à qui cette précaution servit. L'excessive chaleur et la poussière engagèrent les maures à vaincre leurs scrupules, et ils eurent plus d'une fois recours à mon soufrou.

En arrivant à Deena, j'allai présenter mon respect à l'un des fils d'Ali. Je le trouvai dans une chaumière très-basse, avec cinq à six de ses compagnons. Ils étoient tous ensemble occupés à laver leurs pieds et leurs mains. Ils prenoient souvent de l'eau dans leur bouche, s'en gargarisoient et la rejetoient.

Je ne fus pas plutôt assis que le fils d'Ali me présenta un fusil à deux coups, en me disant d'en teindre la culasse en bleu et de raccommoder une des platines. J'eus beaucoup de peine à lui persuader que je n'en-

tendois rien à ces choses-là. — « Eh bien,
« me dit-il enfin, si vous ne pouvez pas
« raccommoder mon fusil, vous me donne-
« rez tout de suite quelques couteaux et
« quelques paires de ciseaux ». — Mon nègre
Demba, qui nous servoit d'interprète, ré-
pondit que je n'avois ni couteaux ni ciseaux.
A l'instant le fils d'Ali saisissant une cara-
bine qui étoit à côté de lui, la banda, en
appuya le bout sur l'oreille du nègre, et lui
auroit fait indubitablement sauter la cer-
velle, si les autres maures ne lui avoient
arraché l'arme des mains, en nous faisant
signe au nègre et à moi de nous retirer.

Mon nègre épouvanté des risques que lui
avoit fait courir le fils d'Ali, tenta de s'éva-
der la nuit suivante; mais il en fut empêché
par les maures qui, comme je l'ai déja dit,
nous veilloient de près. Ils couchoient tou-
jours à la porte de la chaumière où nous
étions renfermés, de manière qu'il étoit
impossible de sortir sans marcher sur eux.

Le 12 mars, nous quittâmes Deena. Vers
les neuf heures, nous nous arrêtâmes un
moment près d'une korrée, dont l'eau étoit
tellement diminuée, que les maures, qui
avoient coutume de résider à côté, étoient

Michel Sculp.

TENTE D'ALI AU CAMP DE BENOWM

sur le point de s'en éloigner pour se retirer vers le sud. Nous y remplîmes notre soufrou, et nous nous remîmes en route. Le pays que nous traversions étoit très - sablonneux et couvert de petits halliers. La chaleur étoit si accablante, qu'à une heure après midi nous fûmes forcés de faire halte. Mais comme nous n'avions plus d'eau, cette halte ne put être que de quelques minutes. Pendant ce tems-là nous ramassâmes quelques morceaux d'une gomme qui supplée en partie à l'eau, parce qu'elle humecte la bouche et calme pour quelque tems les tourmens de la soif.

Vers les cinq heures, nous découvrîmes Benowm, résidence d'Ali. Son camp offroit le spectacle d'un grand nombre de tentes mal-propres, semées sans ordre sur un vaste terrain, et au milieu desquelles étoient de grands troupeaux de chameaux, de bœufs et de chèvres. Nous arrivâmes à l'entrée du camp, quelques momens avant le coucher du soleil, et nous eûmes beaucoup de peine à obtenir un peu d'eau.

Dès qu'on sut que j'étois là, les maures qui puisoient de l'eau quittèrent leurs seaux ; ceux qui étoient sous les tentes montèrent

à cheval; et les hommes, les femmes, les enfans accoururent sur mon passage. Je me vis bientôt environné et pressé par tant de monde, qu'il m'étoit presque impossible de me remuer. L'un me tiroit par l'habit, l'autre m'ôtoit mon chapeau, un troisième m'arrêtoit pour examiner les boutons de ma veste ; un quatrième crioit : — « La Illah el « Allah Mahomet rasoul Allah *. — » Et il me disoit en me menaçant, qu'il falloit que je répétasse ces paroles.

Enfin nous arrivâmes à la tente du roi, devant laquelle beaucoup d'hommes et de femmes s'étoient rassemblés. Ali, assis sur un coussin de maroquin noir, étoit occupé à rogner quelques poils de moustache, tandis qu'une femme esclave tenoit un miroir devant lui. C'étoit un vieillard de la race des arabes. Il portoit une longue barbe blanche, et il avoit l'air sombre et de mauvaise humeur. Il me considéra très-attentivement. Ensuite il demanda à mes conducteurs si je parlois la langue arabe. Ils lui répondirent que non. Il en parut très-étonné, et il garda

* L'on a vu plus haut que ces mots signifient : — « Dieu est grand, et Mahomet est son prophète ».

le silence. Les personnes qui étoient auprès de lui, et sur-tout les femmes, ne faisoient pas de même. Elles m'accabloient de questions, regardoient toutes les parties de mes vêtemens, fouilloient dans mes poches, et m'obligeoient à déboutonner mon gilet pour examiner la blancheur de ma peau. Elles allèrent même jusqu'à compter les doigts de mes pieds et de mes mains, comme si elles avoient douté que j'appartinsse véritablement à l'espèce humaine.

Peu de tems après mon entrée dans la tente, un prêtre annonça la prière du soir. Mais avant qu'on sortît pour s'y rendre, le maure qui faisoit l'office d'interprète me dit qu'Ali alloit me faire donner quelque chose à manger. Je vis presque aussitôt paroître deux jeunes gens qui traînoient un cochon sauvage, qu'ils attachèrent à l'un des piquets de la tente. Ali leur fit signe de le tuer et de le préparer pour mon souper. Quoique j'eusse grand faim, je ne crus pas prudent de manger d'un animal que les maures ont en horreur; c'est pourquoi je me hâtai de dire à l'interprète que je ne touchois jamais à une pareille viande.

Alors les jeunes gens détachèrent le co-

chon, dans l'espoir qu'il courroit sur moi, car tous les maures s'imaginent qu'il existe une grande antipathie entre les cochons et les chrétiens; mais ils se trompèrent. L'animal ne fut pas plutôt en liberté, qu'il attaqua indistinctement tous ceux qui se trouvoient sur son passage, et il alla se réfugier sous le coussin même du roi.

Les spectateurs s'étant retirés pour aller à la prière, je fus conduis vers la tente du premier esclave d'Ali; mais on ne me permit ni d'y entrer ni de toucher rien de ce qui en dépendoit. Je demandai quelque chose à manger : après m'avoir fait long-tems attendre, on m'apporta dans une gamelle un peu de maïs bouilli avec du sel et de l'eau; et on étendit devant la tente une natte sur laquelle je passai la nuit, environné d'une foule de curieux.

Au lever du soleil, Ali vint devant la tente de son premier esclave. Il étoit à cheval et accompagné d'un petit nombre de personnes. Il me dit qu'il m'avoit fait préparer une cabane, où je serois à l'abri du soleil. On m'y conduisit en effet, et en la comparant avec l'endroit d'où je sortois, je la trouvai très-fraîche et très-agréable. Cette

cabane étoit de forme carrée, et construite de tiges de maïs verticalement placées. Le toît, construit aussi de tiges de maïs, étoit soutenu par deux poteaux fourchus, à l'un desquels on avoit attaché le cochon sauvage, dont j'ai parlé plus haut. Ce cochon avoit été mis près de moi par ordre d'Ali, qui vouloit sans doute par-là tourner les chrétiens en ridicule. J'avoue qu'un pareil voisinage me parut fort désagréable, parce qu'un grand nombre d'enfans vint s'amuser à l'agacer et à le battre ; mais enfin ils l'irritèrent tellement qu'il rompit sa corde, s'enfuit et mordit plusieurs personnes.

Lorsque je fus dans ma cabane, les maures s'assemblèrent en foule pour me contempler. Leur curiosité étoit extrêmement incommode. Il falloit me déchausser pour leur montrer mes pieds. J'étois même obligé d'ôter ma veste et mon gilet, afin de leur faire voir comment je m'habillois et me déshabillois. Ils ne pouvoient se lasser d'admirer l'invention des boutons ; et depuis midi jusqu'au soir, je ne fis autre chose qu'ôter et remettre mes habits, les boutonner et les déboutonner ; car ceux qui avoient déja vu ces merveilles, insistoient pour

que leurs amis jouissent du même plaisir.

A huit heures du soir, Ali m'envoya un peu de kouskous avec du sel et de l'eau pour mon souper. Ces alimens vinrent à-propos, car je n'avois rien mangé depuis le matin.

Pendant la nuit, les maures tinrent continuellement des sentinelles à ma porte. Ils entroient même de tems en tems dans ma cabane pour voir si je dormois; et quand il fit très-noir, ils allumèrent des paquets de paille. Vers deux heures du matin, un homme se glissa dans ma cabane, dans l'intention de voler quelque chose, ou peut-être de m'assassiner. En tâtonnant, il mit la main sur mon épaule. Comme les gens qui rendent de pareilles visites sont au moins très-suspects, je me levai avec précipitation. L'homme dont j'avois senti la main voulant aussitôt s'échapper, trébucha sur mon nègre, et alla tomber sur le cochon sauvage, qu'on avoit rattaché à ma porte, et qui le mordit au bras.

Les cris que la douleur arracha à cet homme, alarmèrent les gens qui gardoient la tente du roi. Ils crurent que je m'étois évadé, et plusieurs d'entre eux montèrent

à cheval pour me poursuivre. Je remarquai, en cette occasion, qu'Ali n'avoit pas passé la nuit dans sa tente, car il sortit d'une autre petite tente très-éloignée. Il montoit un cheval blanc, et il vint au galop vers ma cabane. Ce tyran cruel et soupçonneux se défioit tellement de tous ceux qui l'approchoient, que même les esclaves attachés à sa personne ne savoient jamais où il couchoit. Quand les maures lui eurent expliqué la cause de cette rumeur, il se retira ainsi qu'eux, et l'on me permit de reposer tranquillement jusqu'au lendemain.

Le 13 mars, la multitude revint dans ma cabane, et je fus tout aussi tracassé, tout aussi insulté que la veille. Les enfans se rassemblèrent pour battre le cochon, et les hommes et les femmes pour tourmenter le chrétien. Il m'est impossible de décrire la conduite d'un peuple qui fait une étude de la méchanceté comme d'une science, et qui se réjouit des chagrins et des infortunes des autres hommes. Il me suffit de dire que ma présence fournit aux maures l'occasion d'exercer à leur gré l'insolence, la férocité et le fanatisme qui les distinguent du reste du genre humain. J'étois étranger, sans pro-

tection et chrétien. Chacun de ces titres suffit pour écarter du cœur d'un maure tout sentiment d'humanité : que devoit-ce donc être, les réunissant tous les trois, et étant de plus soupçonné d'être venu dans le pays comme espion ? On doit aisément croire que, dans une telle situation, j'avois tout à redouter.

Cependant, desirant de ne donner aux maures aucun prétexte de me maltraiter, et voulant au contraire tâcher de me concilier un peu leur bienveillance, je fis tout ce qu'ils me commandèrent et supportai patiemment leurs outrages. Mais jamais le tems ne m'a paru aussi long. Depuis le moment où le soleil se levoit jusqu'à celui où il se couchoit, j'étois obligé de souffrir d'un air tranquille les insultes des sauvages les plus brutaux qui existent sur la terre.

CHAPITRE X.

Récit de ce qui arrive à M. Mungo Park pendant qu'il est prisonnier à Benowm. — Il reçoit la visite de quelques dames maures. — Funérailles et mariage. — Présent extraordinaire que la mariée fait à M. Mungo Park. — Autres détails sur les mœurs et le caractère des maures.

Quoique très-paresseux, les maures sont exacteurs, et ils font rigoureusement travailler tous ceux qui leur sont soumis. Ils envoyoient dans les bois mon nègre Demba, ramasser de l'herbe sèche pour les chevaux d'Ali; et après avoir cherché divers moyens de m'occuper moi-même, ils me trouvèrent enfin un emploi : c'étoit celui de barbier. L'on voulut que je donnasse la première preuve de mon talent en présence du roi, et on me chargea de raser la tête du jeune prince de Ludamar.

Je m'assis donc sur le sable, et l'enfant s'assit devant moi avec quelque répugnance.

On me mit en main un rasoir de trois pouces de long et l'on m'ordonna de commencer. Je ne sais pas si je dois en accuser ma mal-adresse ou la forme du rasoir ; mais à peine commençois-je à me servir de cet instrument, que je fis une petite incision à la tête de l'enfant. Le roi voyant la manière dont je m'y prenois, jugea que la tête de son fils étoit dans des mains inhabiles. Sur-le-champ, il me fit quitter le rasoir et sortir de sa tente. Je regardai cet évènement comme assez heureux pour moi ; car je pensois que pour obtenir ma liberté, il falloit me rendre aussi inutile, aussi insignifiant qu'il étoit possible.

Le 18 mars, quatre maures amenèrent au camp d'Ali mon interprète Johnson, qui avoit été arrêté à Jarra avant de savoir que j'étois prisonnier. Les maures apportèrent en même tems, un paquet de hardes que j'avois laissé chez Daman Jumma, afin de pouvoir m'en servir, si, à mon retour, je passois par Jarra.

Johnson fut conduit dans la tente d'Ali et interrogé. On ouvrit le paquet, et on m'envoya chercher pour que j'expliquasse l'usage des différentes choses qu'il contenoit.

J'appris alors avec plaisir que Johnson avoit déposé mes papiers dans les mains d'une des femmes de Daman. Quand j'eus satisfait la curiosité d'Ali au sujet de mes hardes, le paquet fut refermé, et on le mit dans un grand sac de cuir qui étoit dans un coin de la tente. Le même soir, Ali envoya trois de ses gens pour me dire qu'il y avoit beaucoup de voleurs dans les environs, et que pour empêcher qu'on dérobât ce qui m'appartenoit, il falloit le faire charrier dans sa tente. Mes hardes, mes instrumens et tout ce que j'avois fut donc emporté ; et quoique la chaleur et la poussière me rendissent très-nécessaire le changement de linge, il ne me fut pas possible de garder d'autre chemise que celle que j'avois sur le corps.

Cependant Ali fut extrêmement surpris de ne pas trouver parmi mes effets la quantité d'or et d'ambre sur laquelle il avoit compté. Pour savoir si je n'en avois pas caché sur moi, il renvoya le lendemain matin ses trois émissaires, qui, avec leur brutalité accoutumée, visitèrent toutes les parties de mes vêtemens, et me prirent non-seulement tout mon ambre et mon or, mais ma montre et

une de mes boussoles de poche. Heureusement la nuit précédente, j'avois enterré dans le sable mon autre boussole ; et cet instrument et les vêtemens que j'avois sur moi, étoient alors tout ce que me laissa la barbarie d'Ali.

L'or et l'ambre flattoient singulièrement l'avarice maure ; et la boussole devint bientôt l'objet d'une superstitieuse curiosité. Ali voulut savoir pourquoi l'aiguille, qu'il appeloit le petit morceau de fer, se tournoit toujours du côté du grand désert. Je fus un peu embarrassé pour répondre à cette question. Si j'avois dit que je l'ignorois, il n'auroit pas manqué de soupçonner que je cherchois à lui cacher la vérité. Ainsi je pris le parti de lui dire que ma mère demeuroit bien au-delà des sables de Zaharra, et que tandis qu'elle seroit en vie, le petit morceau de fer tourneroit toujours de ce côté là, et me serviroit de guide pour me rendre auprès d'elle ; mais que si elle mouroit, le même petit morceau de fer se tourneroit vers sa tombe.

A ces mots, l'étonnement d'Ali redoubla, il regarda de nouveau la boussole, il la tourna et la retourna vingt fois. Mais

voyant qu'elle indiquoit toujours le même côté, il me la rendit avec beaucoup de précaution, en me disant qu'il croyoit qu'elle renfermoit quelque chose de magique, et qu'il n'oseroit jamais garder un si dangereux instrument.

Le 20 mars, les principaux maures se rassemblèrent dans la tente d'Ali, et on tint conseil sur ce qu'on devoit faire de moi. Le résultat ne m'étoit pas favorable ; mais il me fut rapporté de différentes manières. Quelques personnes prétendirent qu'on avoit résolu de me faire mourir ; d'autres soutinrent qu'on devoit seulement me couper la main droite. Mais ce qui étoit plus probable, c'est ce que me raconta un des fils d'Ali. Cet enfant âgé d'environ neuf ans, vint le soir dans ma cabane, et me dit avec beaucoup d'intérêt — « que son oncle « avoit conseillé au roi son père de me « faire arracher les yeux, parce qu'ils « ressembloient à ceux d'un chat, et que « tous les buschréens avoient approuvé « ce conseil ; mais que son père ne vouloit « pas faire exécuter cette sentence jusqu'à ce « que j'eusse paru devant la reine Fatima, « qui étoit en ce moment dans le nord ».

Impatient de connoître ma destinée, j'allai le lendemain * de grand matin, dans la tente du roi. Il y avoit déja plusieurs buschréens assemblés. Je crus ce moment favorable pour découvrir leurs intentions. Voici comment je m'y pris pour cela : Je commençai par demander à Ali la permission de retourner à Jarra, ce qu'il me refusa, en disant que la reine son épouse ne m'avoit pas encore vu ; qu'il falloit que je restasse à Benowm jusqu'à l'arrivée de cette princesse ; qu'après je serois maître de partir, et que mon cheval qui m'avoit été pris le lendemain de mon entrée dans le camp, me seroit rendu.

Quoique cette réponse ne fût pas très-satisfaisante, je fus obligé d'en paroître content. N'ayant aucune espérance de pouvoir m'échapper dans la saison où nous étions, parce que l'excessive chaleur et le manque d'eau dans les bois auroient rendu ma fuite trop difficile, je résolus d'attendre patiemment le commencement des pluies, ou quelques circonstances plus heureuses qui pouvoient se présenter. Mais

* 21 mars.

l'espoir déçu rend le cœur malade. * Ces ennuyeux délais, qui se renouveloient chaque jour, et l'idée de voyager dans la Nigritie pendant la saison des pluies, saison dont nous étions déja très-près, me rendirent très-mélancolique. Je passai une nuit excessivement inquiète, et le lendemain matin, je fus attaqué d'une fièvre violente. Je m'enveloppai dans mon manteau afin de pouvoir transpirer, et je m'endormis.

Tandis que j'étois dans cet état, plusieurs maures entrèrent dans ma cabane, et avec leur grossièreté ordinaire, ils ôtèrent le manteau de dessus moi et me réveillèrent. Je leur fis signe que j'étois malade, et que j'avois grande envie de dormir. Ce fut en vain. Ma peine étoit pour eux un sujet de plaisanterie; et ils tâchèrent de l'augmenter par tous les moyens possibles. Cette insolence recherchée et méprisante, à laquelle je me trouvois constamment en butte, étoit un des ingrédiens les plus amers dans la coupe de la captivité; et souvent elle me rendit la vie un fardeau presque insupportable. Dans ces pénibles mo-

* C'est un proverbe anglais. (*Note du traducteur*).

mens, j'envioiś la situation des esclaves nègres, qui, au milieu de tous leurs maux, pouvoient au moins jouir tranquillement de leur pensée, satisfaction à laquelle j'étois alors étranger.

Fatigué des insultes continuelles des maures entrés dans ma cabane, et peut-être aussi aigri par la fièvre, je craignis que ma colère n'outrepassât les bornes de la prudence et ne me portât à quelque acte de ressentiment, dont ma mort eût été la suite inévitable. Pour me dérober à ce danger, je sortis et j'allai me coucher à l'ombre de quelques arbres qui étoient à peu de distance du camp. Mais la persécution m'y suivit, et la solitude sembloit une chose trop douce pour un chrétien. Un fils d'Ali, accompagné d'une troupe de cavaliers, vint vers moi au galop, et m'ordonna de me lever et de le suivre. Je le suppliai de me laisser reposer en cet endroit, ne fût-ce que pour quelques heures. Mais le prince et ses compagnons se soucièrent fort peu de ce que je disois, et après beaucoup de menaces, un d'entr'eux tira d'un sac de cuir qui étoit pendu à l'arçon de sa selle,

un pistolet avec lequel il m'ajusta. Il tira deux fois la détente, sans que le feu prît à l'amorce. Je voyois en lui un si grand air d'indifférence, que je crus d'abord que le pistolet n'étoit pas chargé; mais il le banda une troisième fois, et il se mit à frapper la pierre avec un morceau d'acier. Alors je le priai de vouloir bien m'épargner, et je rentrai dans le camp avec la troupe.

Quand nous entrâmes dans la tente d'Ali, ce prince paroissoit extrêmement irrité. Il demanda le pistolet du maure qui avoit voulu tirer sur moi. Il essaya trois ou quatre fois si le ressort alloit bien, puis il y mit une amorce fraîche de sa propre poudre, et tournant autour de moi avec un regard menaçant, il dit quelques mots arabes que je ne compris pas. Voyant mon nègre Demba assis devant la tente, je le chargeai de demander en quoi j'avois offensé le roi. Alors j'appris que comme j'étois sorti du camp sans la permission d'Ali, on croyoit que j'avois formé le dessein de m'évader; et que d'après cela, l'ordre étoit donné pour que la première personne qui me rencontreroit désormais hors des limites du camp, me brûlât la cervelle.

L'après midi, l'horizon fut épais et brumeux du côté de l'est, et les maures annoncèrent un vent de sable. Il commença en effet le lendemain matin *, et souffla pendant deux jours avec de légères interruptions. Le vent n'étoit pas précisément très-fort ; c'étoit ce qu'un marin auroit appelé une *brise roide* : La quantité de sable et de poussière qu'il portoit, obscurcissoit le ciel. L'air épaissi couroit de l'est à l'ouest, comme un vaste fleuve ; et il étoit de tems en tems si chargé de sable, que d'une tente on avoit de la peine à distinguer les autres. Il tomba beaucoup de ce sable dans le kouskous des maures, parce que, suivant leur coutume, ils font cuire leur manger en plein air. Ce sable s'attachoit aussi à la peau, qui dans cette saison est toujours moîte, et tout le monde étoit poudré à bon marché. Lorsque le vent de sable souffle, les maures mettent un linge sur leur visage, pour ne pas respirer du sable ; et ils se tournent toujours de manière qu'il n'en entre pas dans leurs yeux.

Vers ce tems là, toutes les femmes du

* 22 mars 1796.

camp teignirent leurs pieds et le bout de leurs doigts d'une forte couleur de safran. Il me fut impossible de savoir si c'étoit pour un motif de religion, ou comme un ornement. L'importunité des dames maures m'avoit beaucoup tracassé depuis mon arrivée à Benowm. Dans la soirée du 25 mars, il en vint une troupe dans ma cabane. Je ne puis dire si elles cédoient à l'instigation de quelqu'un, si elles étoient poussées par leur indomptable curiosité, ou si elles ne vouloient que s'amuser ; mais elles me firent entendre que l'objet de leur visite étoit de vérifier si la loi qui ordonne la circoncision étoit suivie par les nazaréens comme par les sectateurs de Mahomet. L'on peut aisément juger de ma surprise, en apprenant qu'elles avoient un pareil dessein. Pour me dérober à l'examen dont j'étois menacé, je pris le parti de traiter la chose comme une plaisanterie. J'observai à ces dames que dans ces sortes de cas, l'usage de mon pays n'étoit pas de donner des démonstrations oculaires devant un aussi grand nombre de jolies femmes ; mais que si elles vouloient se retirer, à l'exception d'une seule, je satis-

ferois la curiosité de cette belle. En même tems je désignai la plus jeune et la plus jolie de la troupe.

Ces dames entendirent fort bien la plaisanterie. Elles s'en allèrent en riant de bon cœur; et quoique la jeune dame à laquelle j'avois donné la préférence, ne se souciât pas d'en profiter, elle fut assez contente de cet hommage, car bientôt après elle m'envoya de la farine et du lait pour mon souper.

Le 28 mars, on mena dans le camp un nombreux troupeau de betail, qu'on étoit allé chercher du côté de l'est. L'un des conducteurs à qui le roi avoit prêté mon cheval, vint dans ma cabane me faire présent d'un jarret de gazelle, et me dire que mon cheval étoit devant la tente d'Ali. Peu de tems après, Ali m'envoya un de ses esclaves pour m'avertir que l'après-dîner je monterois à cheval avec lui, parce qu'il avoit envie de me faire voir quelques-unes de ses femmes.

Vers les quatre heures après midi, Ali suivi de six de ses courtisans, se rendit à cheval auprès de ma cabane et me dit de le suivre. J'obéis à l'instant. Mais il

s'éleva ici une nouvelle difficulté. Les maures accoutumés à des vêtemens amples et aisés, ne pouvoient pas se faire à la vue de mes culottes de nankin, qu'ils disoient être non seulement sans élégance, mais d'une forme si étroite qu'elles leur paroissoient indécentes. Comme il s'agissoit cette fois de rendre visite à des dames, Ali ordonna à mon nègre Demba de me donner le manteau que j'avois toujours porté depuis mon arrivée à Benowm, et il me dit de m'en envelopper.

Nous allâmes dans les tentes de quatre différentes dames; et dans chacune on me servit une jatte de lait et d'eau. Toutes ces femmes étoient extrêmement grasses, ce qui dans ces contrées est considéré comme la plus grande marque de beauté. Elles me firent des questions sans nombre, et examinèrent mes cheveux et ma peau avec une extrême attention. Cependant elles affectèrent de me regarder comme un être d'une espèce inférieure à la leur; et elles fronçoient les sourcils et levoient les épaules, en regardant la blancheur de ma peau.

Cette après-dînée, mes vêtemens et ma

mine devinrent un grand sujet d'amusement pour Ali et pour sa suite. Ils galopoient autour de moi, comme autour d'un animal sauvage qu'on veut harceler. Ils faisoient tourner leurs fusils par-dessus leur tête, et déployoient toute l'adresse qu'ils avoient à conduire leurs chevaux, afin de montrer combien ils étoient supérieurs à un misérable captif.

Certes, les maures sont de très-bons cavaliers. Ils montent à cheval sans crainte. Ils ont des selles dont les arçons de devant et de derrière sont si hauts, qu'ils y sont bien en sûreté; et si par hasard ils tombent de cheval, leur pays est tellement couvert de sable, qu'ils ne se font presque jamais le moindre mal. Ce qui flatte beaucoup leur orgueil, et fait un de leurs principaux amusemens, c'est de faire galoper un cheval ventre à terre, et de l'arrêter tout-à-coup en tirant la bride de manière à donner à l'animal une si forte secousse qu'il en est souvent déhanché.

Ali montoit ordinairement un cheval blanc, dont la queue étoit peinte en rouge. Jamais il n'alloit à pied que pour se rendre à l'endroit où il faisoit ses prières. La nuit

on tenoit toujours au piquet, à peu de distance de sa tente, trois ou quatre chevaux sellés. Les maures attachent un très-grand prix à leurs chevaux ; car c'est à la vitesse de ces animaux qu'ils doivent la facilité de faire tant d'excursions dévastatrices dans les pays appartenant aux nègres. Ils les pansent trois ou quatre fois par jour, et le soir ils leur donnent ordinairement une grande quantité de lait doux, que ces animaux paroissent aimer beaucoup.

Le 3 avril avant midi, un enfant qui avoit été quelque tems malade, mourut dans une tente voisine de ma cabane. Aussitôt la mère et ses parens firent entendre les cris d'usage en ces sortes d'occasions. Plusieurs femmes allèrent joindre leurs glapissantes voix à ce sombre concert. Je ne pus pas voir les funérailles ; mais je sus qu'ordinairement les maures enterrent leurs morts secrètement à l'entrée de la nuit, et à très-peu de distance de leur tente. Ils plantent sur la tombe un arbuste particulier, et ils ne souffrent pas qu'un étranger en arrache une feuille, ou même y touche ; tant est grande la vénération qu'ils ont pour les morts !

Le 7 avril, à quatre heures après midi, il y eut un tourbillon de vent si violent, qu'il renversa trois tentes et emporta un côté de ma cabane. Ces tourbillons viennent du grand désert, et dans cette saison ils sont si communs, que j'en ai vu jusqu'à six à-la-fois. Ils élèvent beaucoup de sable à une très-grande hauteur, et alors ils ressemblent de loin à des colonnes de fumée très-agitées.

Le soleil ardent qui frappoit verticalement un sol aride et sablonneux, rendoit la chaleur insupportable. Je ne pus pas juger à quel degré elle étoit, parce qu'Ali m'avoit pris mon baromètre. Mais je sais que dans le milieu du jour, lorsque les rayons du soleil et le vent brûlant du désert échauffoient la terre, il n'étoit pas possible d'y marcher pieds nus. Les nègres esclaves eux-mêmes n'alloient pas d'une tente à l'autre sans prendre des sandales. C'étoit l'heure où les maures restoient couchés dans leurs tentes, soit pour dormir, soit seulement pour ne faire aucun mouvement. Pour moi, je trouvois quelquefois le vent si chaud, que je ne pouvois pas, sans souffrir beaucoup, tenir ma main

dans les courants d'air qui passoient par les crevasses de ma cabane.

Le 8 avril, le vent souffla du sud-ouest, et dans la nuit il tomba beaucoup de pluie accompagnée de tonnerre et d'éclairs.

Le 10 avril, le bruit d'un grand tambour, qu'on appelle le tabala, annonça un mariage qui se célébroit dans une tente de mon voisinage. Plusieurs personnes des deux sexes s'y rassemblèrent, mais sans cette joie, sans cette gaîté qui accompagnent toujours les mariages des nègres. Il n'y avoit ni chant ni danse, ni aucune autre espèce d'amusement. Une femme battoit le tambour, et les autres personnes de son sexe poussoient toutes à-la-fois, à intervalles égaux, un cri glapissant. En même tems, on leur voyoit remuer leurs langues d'un côté de la bouche à l'autre avec une extrême célérité.

Bientôt, lassé de ce spectacle, je m'en retournai dans ma cabane, où je commençois à m'endormir, lorsqu'une vieille femme entra tenant une gamelle dans sa main, et me disant qu'elle m'apportoit un présent de la part de la nouvelle mariée. Avant que j'eusse eu le tems de revenir de la surprise que me

causoit un tel message, la vieille eut versé sur mon visage ce que contenoit sa gamelle. Je reconnus alors que c'étoit la même espèce d'eau lustrale dont les prêtres hottentots arrosent les nouveaux mariés, et je crus que la vieille me jouoit un tour : mais elle m'assura très-sérieusement que ce don venoit de la nouvelle épouse elle-même, et qu'en pareil cas les jeunes maures non mariés recevoient toujours avec reconnoissance une faveur aussi distinguée. Je me conformai donc à l'usage; je m'essuyai, et je chargeai la vieille de faire mes remercimens à la jeune dame.

Le tambour continua à battre, et les femmes répétèrent leur cri ou leur sifflement pendant toute la nuit. Vers les neuf heures du matin, la nouvelle mariée sortit en cérémonie de la tente de sa mère. Elle étoit accompagnée d'un grand nombre de femmes portant la tente dont son mari lui avoit fait présent. Les unes tenoient les poteaux, les autres les cordes, et toutes poussoient le même cri que la veille. Lorsqu'elles furent rendues dans l'endroit destiné à la résidence des nouveaux époux, elles y plantèrent la tente. Le nouveau marié suivoit de près le

cortège des femmes. Il avoit avec lui un grand nombre d'hommes conduisant quatre taureaux qu'on attacha aux piquets de la tente. Ensuite on en tua un cinquième, dont on distribua la viande aux spectateurs, et la cérémonie fut terminée.

CHAPITRE XI.

Détail de ce qui se passe dans le camp des maures. — Observations sur les villes de Houssa et de Tombuctou. — Description de la route de Maroc à Benowm. — M. Mungo Park souffre beaucoup de la faim. — Ali transporte son camp plus avant dans le nord. — M. Mungo Park, obligé de suivre le camp d'Ali, est présenté à la reine Fatima. — L'eau manque dans le camp.

Un mois entier s'étoit écoulé depuis que je languissois dans le camp des maures, et que chaque jour m'apportoit quelque nouveau malheur. J'observois avec impatience la marche lente de l'astre du jour, et je bénissois le moment où ses rayons, prêts à disparoître, ne répandoient plus qu'une pâle clarté sur le sol sablonneux où étoit construite ma cabane ; parce que, quoique pendant les nuits la chaleur fût étouffante, je pouvois au moins les passer dans la solitude

et me livrer entièrement à mes réflexions.

Vers minuit, on apportoit dans ma cabane une gamelle de kouskous, avec du sel et de l'eau. Nous le mangions ensemble, Demba, Johnson et moi ; et c'étoit tout ce qu'on nous donnoit pour appaiser notre faim et supporter notre existence pendant le jour suivant, car c'étoit alors le tems du rhamadan *. Les maures, accoutumés à jeûner rigoureusement pendant leur carême, jugeoient à propos que, moi chrétien, j'observasse la loi comme eux.

Cependant, au bout de quelque tems je m'accoutumai à cette diète. Je vis que je pouvois supporter la faim et la soif beaucoup mieux que je ne m'y attendois ; et enfin, pour abréger les longues heures, j'essayai d'apprendre à écrire l'arabe. Les gens qui venoient me voir m'eurent bientôt appris à connoître les caractères ; et je m'aperçus qu'en fixant ainsi leur attention, ils devenoient moins importuns. Aussi, lorsque je lisois dans les yeux de quelqu'un d'entre eux qu'il avoit envie de me faire une malice, je me hâtois de l'engager à écrire

* Le carême des mahométans.

quelque chose sur le sable, ou à déchiffrer ce que j'y écrivois moi-même; et l'orgueil de montrer ses connoissances, faisoit presque toujours qu'il accédoit à ma demande.

Le 14 avril, Ali voyant que Fatima ne venoit point, se disposa à aller la chercher. Il y avoit deux journées de marche depuis Benowm jusqu'au lieu plus septentrional où étoit la reine : ainsi, il étoit nécessaire d'avoir de quoi manger en route. Mais le soupçonneux Ali craignoit tellement d'être empoisonné, qu'il ne mangeoit ni ne buvoit que ce qu'il faisoit préparer devant lui Il fit tuer un jeune bœuf; on en coupa la viande par tranches, et on la fit sécher au soleil *. Cette viande et deux sacs de kouskous sec furent toutes les provisions du voyage.

Avant le départ d'Ali, les habitans noirs de la ville de Benowm vinrent, suivant la coutume, lui montrer leurs armes et lui payer leur tribut annuel de bled et de toile. Ils étoient mal armés. Vingt-deux d'entre

* Les flibustiers étoient dans le même usage, et ils appeloient les morceaux de viande ainsi préparée, des aiguillettes, nom qui s'est conservé aux Antilles. (*Note du traducteur*).

eux avoient des fusils ; quarante à cinquante, des arcs et des flèches, et un pareil nombre d'hommes et de jeunes garçons n'avoit que des lances. Ils se tinrent rangés devant la tente d'Ali, jusqu'à ce que leurs armes fussent examinées, et quelques petites disputes terminées.

Le 16 avril à minuit, Ali quitta sans bruit son camp de Benowm. Il ne prit avec lui qu'un très-petit nombre de ses gens, et il annonça qu'il seroit de retour dans neuf ou dix jours.

Deux jours après le départ d'Ali *, un schérif arriva au camp, avec du sel et quelques autres marchandises. Il venoit de Walet, capitale du royaume de Birou. Comme on ne lui avoit point préparé de tente, il vint loger dans la cabane où j'étois. Il paroissoit fort instruit ; et la connoissance qu'il avoit de la langue arabe et de celle des bambaras, le mettoit à même de voyager avec facilité et avec sûreté dans plusieurs royaumes. Quoiqu'il résidât ordinairement à Walet, il étoit allé à Houssa, et il avoit passé quelques années à Tombuctou. Voyant que je

* Le 18 avril 1796.

m'informois avec attention de la distance de Walet à Tombuctou, il me demanda si je me proposois de voyager dans ces contrées. Je lui répondis qu'oui. Alors il secoua la tête, en disant que cela ne se pouvoit pas, parce que les chrétiens y étoient regardés comme les enfans du diable et les ennemis du prophète. Voici ce qu'il m'apprit ensuite.

« Houssa est la plus grande ville que j'aie « jamais vue. Walet est plus grand que « Tombuctou ; mais comme il est éloigné « du Niger, et que son principal commerce « est en sel, on y voit beaucoup moins d'é- « trangers. De Benowm à Walet il y a dix « journées de marche. En se rendant d'un de « ces lieux à l'autre, on ne voit aucune ville « remarquable, et on est obligé de se nour- « rir du lait qu'on achète des arabes, dont « les troupeaux paissent autour des endroits « où il y a des puits ou des mares. On tra- « verse pendant deux jours un pays sablon- « neux, dans lequel on ne trouve point d'eau.

« Il faut ensuite onze jours pour se rendre « de Walet à Tombuctou. Mais l'eau est « beaucoup moins rare sur cette route ; et « l'on y voyage ordinairement sur des bœufs. « On voit à Tombuctou un grand nombre

« de juifs, qui tous parlent arabe et se ser-
« vent des mêmes prières que les maures * ».

Le schérif de Walet me montra de la main le sud-est, ou plutôt l'est-quart-de-sud, disant que Tombuctou étoit de ce côté-là. Je lui fis plusieurs fois répéter cette indication, et il ne varia jamais de plus d'un demi-rumb de vent, c'est-à-dire, qu'alors il tourna sa main un peu plus vers le sud.

Dans la matinée du 24 avril, un autre schérif, natif de Maroc, et nommé Sidi Mahomet Moura Abdalla, arriva avec cinq bœufs chargés de sel. Pendant un séjour de quelques mois qu'il avoit fait anciennement à Gibraltar, il avoit appris assez d'anglais pour se faire entendre dans cette langue. Il me dit qu'il avoit été cinq mois pour venir de Santa-Cruz; mais que la plus grande partie de ce tems avoit éte employée à faire le commerce.

Je le priai de me dire combien de jours

* Tout ce que dit ici le schérif de Walet, est d'accord avec ce qu'a rapporté le chevalier Bruce qui avoit voyagé dans l'orient de l'Afrique. Les tribus puissantes des gallas, nègres à longs cheveux et voisins redoutables de l'Abyssinie, montent souvent des bœufs. Les falaschas suivent en partie les rites judaïques. (*Note du traducteur*).

il lui avoit fallu pour se rendre de Maroc à Benowm, et il me calcula la route de la manière suivante. — « Il faut pour aller de « Maroc à Swera, trois jours ; de Swera à « Agadier, on en met trois ; d'Agadier à « Giniken, dix ; de Giniken à Wadenoun, « quatre ; de Wadenoun à Lakeneig, cinq ; de « Lakeneig à Zeeriwin-Zeriman, cinq ; de « Zeeriwin-Zeriman à Tischéet, dix ; et de « Tischéet à Benowm, dix, ce qui fait en « tout cinquante jours. Mais les voyageurs « s'arrêtent ordinairement long-tems à Gi- « niken et à Tischéet. C'est à Tischéet qu'on « fouille le sel gemme, dont on fait un « très-grand commerce avec les nègres ».

En m'entretenant avec ces deux schérifs et avec les autres étrangers qui venoient au camp d'Ali, je passai le tems moins ennuyeusement que dans les premiers jours de ma captivité. En revanche j'éprouvai un nouveau désagrément. Les esclaves d'Ali étoient chargés de préparer ce qu'il me falloit pour vivre ; et comme je n'avois sur eux aucune espèce d'autorité, ils me donnoient beaucoup moins à manger que durant le mois du carême. Ils restèrent deux nuits de suite, sans apporter la pitance accoutu-

mée qui servoit à nourrir mes deux nègres et moi. Demba se rendit alors dans une petite ville habitée par des nègres et peu éloignée du camp. Il y mendia de porte en porte : mais il ne put obtenir que quelques poignées de pistaches, qu'il vint aussitôt partager avec moi.

La faim est d'abord très-pénible à supporter : mais au bout de quelque tems la douleur qu'elle cause dégénère en langueur et en débilité ; et alors un peu d'eau qu'on boit, tenant l'estomac tendu, ranime les esprits, et écarte pour quelques instans toute sorte de mal-aise. Johnson et Demba étoient extrêmement abattus. Ils restoient couchés sur le sable, et plongés dans un sommeil presque léthargique ; et lorsqu'enfin on nous apporta du kouskous, j'eus de la peine à les réveiller. Pour moi, je ne me sentis aucune envie de dormir, mais ma respiration étoit convulsive et ressembloit à une continuité de soupirs. Ce qui m'alarmoit le plus, c'étoit de sentir ma vue s'affoiblir, de me trouver prêt à m'évanouir toutes les fois que je voulois me tenir debout. Ces symptômes de foiblesse ne m'abandonnèrent que quelque tems après que j'eus pris de la nourriture.

Nous attendîmes quelques jours en vain qu'Ali et Fatima revinssent du Saheel *. Pendant ce tems-là, Mansong, roi du Bambara, fit, ainsi que je l'ai déja rapporté **, demander à Ali un corps de cavalerie pour l'aider à donner l'assaut à la ville de Gédingouma. Non-seulement Ali refusa d'accéder à cette demande, mais il traita les envoyés de Mansong avec beaucoup de hauteur et de mépris. Alors Mansong renonça au projet de s'emparer de Gédingouma, et résolut de se venger aussitôt d'Ali.

Dès le 29 avril un messager vint annoncer à Benowm que l'armée du Bambara s'approchoit des frontières du Ludamar. Cette nouvelle répandit l'alarme dans tout le pays. L'après-midi un fils d'Ali, ayant à sa suite une vingtaine de cavaliers, arriva au camp. Il donna ordre d'emmener tout le bétail, d'abattre les tentes, et il fit avertir tout le monde de se tenir prêt à partir le lendemain à la pointe du jour.

Le 30 avril, dès que l'aube parut, tout le camp fut en mouvement. On emporta tout

* Ce mot signifie le pays du nord.

** Voyez le chapitre VIII de ce volume.

le bagage sur des bœufs : les deux poteaux et tous les bois qui dépendoient d'une tente, étoient placés de chaque côté d'un bœuf, et recouverts de la toile de la tente, sur laquelle on faisoit asseoir une ou deux femmes ; car les femmes maures sont très-peu accoutumées à marcher. Les concubines d'Ali étoient montées sur des chameaux, qui avoient des selles d'une construction particulière, avec un pavillon qui garantissoit ces dames du soleil.

Nous marchâmes droit au nord. A midi le fils d'Ali fit entrer la caravane dans un bois épais et bas qui étoit à droite du chemin. Il n'en excepta que deux tentes, avec lesquelles on m'envoya, et le soir nous arrivâmes à Farani, ville habitée par des nègres. Nous plantâmes nos tentes dans un endroit bien découvert à peu de distance de la ville.

La confusion et les embarras occasionnés par le décampement avoient empêché les esclaves de préparer à manger comme de coutume ; et, comme à l'exception du roi Ali et des principaux maures, tout le monde ignoroit en quel endroit on alloit, et qu'on avoit peur que les provisions sèches man-

quassent avant qu'on y arrivât, on jugea à propos de regarder le jour du départ comme un jour de jeûne.

Le 1.er mai, j'eus quelque appréhension qu'on ne me fît encore jeûner ce jour-là comme la veille. En conséquence j'entrai dans la ville de Farani, et je priai le douty de me donner quelque chose à manger. Ce bon nègre se hâta de me faire part de ce qu'il avoit, et me recommanda de venir tous les jours chez lui pendant que je serois dans son voisinage. Les maures regardent les généreux habitans de Farani, comme une race abjecte d'esclaves, et ils les traitent avec la plus brutale insolence.

Un homme et une femme, tous deux esclaves du roi, avoient suivi les deux tentes avec lesquelles j'étois. Le matin ils menèrent boire leur bétail aux puits de la ville, dans lesquels il y avoit très-peu d'eau. Quand les négresses qui puisoient de l'eau virent approcher les bétails, elles prirent leurs cruches et se hâtèrent de marcher vers la ville. Mais avant qu'elles pussent y entrer, les esclaves d'Ali les arrêtèrent, et les forcèrent de rapporter leurs cruches aux puits et de les vuider dans les

auges. Ils leur firent même tirer de l'eau, parce qu'il n'y en avoit pas assez pour le bétail; et la femme esclave cassa deux gamelles sur la tête des négresses de Farani, parce qu'elles ne tiroient pas l'eau aussi vîte qu'elle le vouloit.

Le 3 mai, nous quittâmes le voisinage de Farani, et après avoir suivi un chemin tortueux dans les bois, nous arrivâmes l'après-midi au camp d'Ali. Ce nouveau camp plus vaste que celui de Benowm, étoit placé au milieu d'une grande forêt, et à environ deux milles de distance d'une ville nègre, appelée *Boubeker.*

En arrivant au camp, je me rendis dans la tente d'Ali pour présenter mon respect à la reine Fatima, qui étoit venue avec lui du Sahéel. Ali parut satisfait de me voir; il me toucha la main, et dit à la reine que j'étois ce chrétien dont on lui avoit parlé. Fatima étoit de la caste des arabes. Elle avoit de longs cheveux noirs, et une excessive corpulence. Il me sembla d'abord qu'elle étoit choquée de voir un chrétien aussi près d'elle. Cependant elle m'interrogea, par le moyen d'un jeune nègre qui parloit l'arabe et le mandingue; et lors-

que j'eus répondu à plusieurs de ses questions sur le pays des chrétiens, elle parut plus à son aise, et me présenta une jatte de lait; ce que je considérai comme un favorable augure.

La chaleur étoit extrême ; toute la nature en étoit accablée. Le pays représentoit à l'œil une vaste étendue de sable, où croissoient de loin en loin quelques arbres rabougris et quelques buissons hérissés d'épines. Les chameaux et les chèvres broutoient le peu de feuilles qu'avoient ces arbres et ces buissons, tandis que les bœufs et les vaches affamés paissoient à côté l'herbe flétrie.

Là, l'eau étoit plus rare qu'à Benowm. Jour et nuit les puits étoient entourés de bétail mugissant et combattant pour s'approcher de l'abreuvoir. L'excessive soif rendoit beaucoup de taureaux furieux. D'autres trop foibles pour disputer l'eau, cherchoient à étancher leur soif en dévorant le limon noir des égoûts à l'entour des puits, ce qui leur devenoit presque toujours fatal.

Cette grande rareté d'eau étoit cruellement sentie par tous les gens du camp,

mais nul n'en souffroit autant que moi. Il est bien vrai que Fatima me donnoit un peu d'eau une ou deux fois par jour, et qu'Ali m'avoit permis d'avoir une outre à moi ; mais presque toutes les fois que mon nègre Demba s'approchoit des puits pour la remplir, les grossiers et cruels maures qui s'y trouvoient le repoussoient à coups de bâton. Tous les maures étoient étonnés que l'esclave d'un chrétien osât tirer de l'eau des puits qui avoient été creusés par les sectateurs du prophète. A la fin la brutalité de ces barbares effraya tellement Demba, qu'il auroit, je crois, préféré de mourir de soif, à essayer d'aller remplir mon outre. Il se contentoit de mendier de l'eau des nègres esclaves qui servoient dans le camp. Je suivois son exemple, mais avec très-peu de succès. Quoique je ne laissasse échapper aucune occasion, quoique mes sollicitations fussent très-pressantes auprès des maures et auprès des nègres, je n'obtenois que rarement de quoi boire. Pour comble de malheur, je passois souvent la nuit à éprouver le supplice de Tantale. Je n'étois pas plutôt endormi, que mon imagination me transpor-

toit auprès des ruisseaux et des rivières de ma patrie. Il me sembloit que je me promenois sur leurs bords verdoyants ; que je voyois avec transport couler leurs ondes claires ; que je m'avançois pour en boire : mais hélas ! elles fuyoient de mes lèvres, et ce malheur me réveilloit. Alors je me retrouvois tel que j'étois en effet, un malheureux et solitaire captif, périssant de soif au milieu des déserts de l'Afrique.

Une nuit que j'avois en vain demandé de l'eau dans le camp, je résolus de tenter de m'en procurer un peu aux puits éloignés des tentes d'environ un demi-mille. Je partis à minuit pour y aller ; et guidé par le mugissement du bétail, j'y fus bientôt rendu. J'y trouvai des maures occupés à tirer de l'eau. Je les priai de me laisser boire ; mais ils me refusèrent en m'accablant d'injures. Passant d'un puits à l'autre, j'en vois enfin un auprès duquel il n'y avoit qu'un vieillard et deux enfans. Je répétai ma prière au vieillard. Aussitôt il me présenta un seau qu'il venoit de remplir : mais comme j'en approchois, il se rappela que j'étois chrétien ; et craignant que son seau ne fût souillé par mes lèvres, il versa

l'eau dans une auge, et me dit d'y boire. Quoique l'auge fût très-petite et qu'il y eût déja trois vaches qui y buvoient, je me décidai à prendre ma part de l'eau. Je me mis à genoux ; je passai ma tête entre celles de deux vaches, et je bus avec grand plaisir jusqu'à ce que l'eau fut presqu'épuisée, et que les vaches commencèrent à se diputer la dernière gorgée.

Le mois de mai, si chaud en Afrique, se passa comme je viens de le raconter, et n'apporta aucun changement dans ma situation. Ali me regardoit toujours comme un homme qu'il avoit droit de retenir prisonnier ; et quoique Fatima me fît donner une plus grande quantité de nourriture que je n'en avois eu à Benowm, elle n'avoit encore rien dit au sujet de ma délivrance. Cependant les fréquents changemens de vents, les nuages qui s'assembloient, les éclairs qui partoient du bout de l'horizon, tout enfin indiquoit l'approche de la saison des pluies, tems où les maures s'éloignent du pays des nègres pour aller habiter les confins du grand désert. Sentant bien que mon sort ne pouvoit pas tarder à se décider, je pris le parti d'attendre

ce moment, sans montrer la moindre impatience : mais il survint des évènemens qui opérèrent en ma faveur un changement bien plus prompt que je ne l'avois prévu.

Les transfuges du Kaarta, qui s'étoient retirés dans le Ludamar, voyant que les maures étoient prêts à les quitter, et craignant le ressentiment du roi Daisy, qu'ils avoient si lâchement abandonné, proposèrent à Ali de leur fournir deux cents cavaliers maures pour les aider à chasser Daisy de Gédingouma ; car ils pensoient que tant que ce prince ne seroit pas vaincu, ils ne pourroient ni rentrer dans leur patrie, ni vivre en sûreté dans les royaumes voisins.

Dans l'intention d'extorquer l'argent de ces transfuges, au moyen du traité qu'ils lui proposoient, Ali fit partir l'un de ses fils pour Jarra, se proposant de le suivre lui-même sous peu de jours. Cette circonstance me sembla trop importante, pour que je ne dûsse pas chercher à en profiter. Fatima avoit la principale part dans la direction des affaires. Je m'adressai à elle, et la suppliai de faire ensorte qu'Ali m'ac-

cordât la permission d'aller avec lui à Jarra. Cette prière fut favorablement écoutée. Fatima me regarda avec douceur, et me parut touchée de compassion. Elle fit tirer mes paquets du grand sac de cuir où on les avoit mis, et me dit de lui expliquer l'usage des choses qu'ils contenoient, et de lui montrer comme on met les bas, les bottes, et les divers vêtemens. Je fis avec empressement ce qu'elle desiroit. Après quoi elle me dit que dans peu de jours je serois maître de partir.

Ne doutant pas que si je pouvois aller à Jarra, je ne trouvasse les moyens de m'échapper de cette ville, je me livrai au doux espoir de voir ma captivité bientôt terminée. Comme heureusement cet espoir ne fut point déçu, je vais m'arrêter un moment pour rassembler sous un même point de vue quelques observations sur le caractère des maures et sur leur pays; car jusqu'à présent il ne m'a pas été possible de les faire entrer convenablement dans ma narration.

CHAPITRE XII.

Réflexions sur le caractère et les mœurs des maures. — Observations sur le grand désert et sur les animaux sauvages et domestiques de ce pays.

Les maures de cette partie de l'Afrique sont divisés en plusieurs tribus indépendantes. Suivant ce que j'ai appris sur les lieux, les plus redoutables de ces tribus sont celles de Trasart et d'Il-Braken, qui habitent sur la rive septentrionale du Sénégal. Les tribus de Gédingouma, de Jafnou et de Ludamar, quoique moins nombreuses que les deux premières, sont puissantes et belliqueuses. Chaque tribu est gouvernée par un chef ou roi, qui jouit d'une autorité absolue.

Les maures sont pasteurs, et en tems de paix ils ne s'occupent guère que du soin de leurs troupeaux. Ils se nourrissent de la chair de ces troupeaux, et ils passent alternativement de la voracité à l'abstinence. Les jeunes

fréquens et rigoureux que leur prescrit leur religion, et les pénibles voyages qu'ils font à travers le désert les rendent capables d'endurer la faim et la soif avec un courage étonnant : mais quand l'occasion de satisfaire leur appétit se présente, il n'en est presque aucun qui, dans un seul repas, ne mange plus que ne mangeroient trois européens. Ils s'occupent très-peu de l'agriculture. Les nègres leur fournissent du grain, de la toile de coton et d'autres objets de nécessité, et reçoivent en échange du sel gemme que les maures tirent des mines du grand désert.

Le pays qu'habitent les maures est si stérile, qu'il ne produit que très-peu d'objets propres à être manufacturés. Cependant les maures fabriquent eux-mêmes une étoffe très-forte dont ils couvrent leurs tentes, et qui provient du poil des chèvres, filé par les femmes maures. Ces femmes préparent aussi les cuirs dont on fait les selles, les brides, les valises, et divers autres objets.

Les maures sont assez adroits pour faire des piques, des couteaux, et même des marmites avec le fer natif que leur fournissent les nègres; mais ils achètent des européens leurs sabres, leurs armes à feu et leurs mu-

nitions, et ils les paient avec des nègres qu'ils enlèvent dans les royaumes voisins. Leur principal commerce en ce genre se fait avec les francais qui fréquentent les bords du Sénégal *.

Les maures sont mahométans rigides. Ils ont non seulement la bigotterie et les superstitions de leur secte, mais toute son intolérance. A Benowm, il n'y a point de mosquée; les prières s'y font dans une enceinte formée avec des nattes et découverte. Celui qui y préside, est à-la-fois prêtre et maître d'école. Ses écoliers s'assemblent tous les soirs devant sa tente, où à la clarté d'un grand feu fait avec des broussailles et de la bouze de vache, on leur apprend quelques sentences du koran, et on les initie dans les principes de leur religion. Leur alphabet est très-peu différent de celui qu'on trouve dans la grammaire arabe de Richardson.

Les prêtres maures feignent de connoître la littérature étrangère. Celui de Benowm m'assura qu'il étoit en état de lire les livres

* Ce commerce a sans doute cessé d'exister depuis que les français n'ont plus des nègres esclaves. (*Note du traducteur*).

des chrétiens. Il me montra plusieurs caractères barbares qu'il prétendoit être l'alphabet romain. Il en avoit d'autres non moins inintelligibles, qu'il donnoit pour du *kallam il indi*, c'est-à-dire du persan. Sa bibliothèque consistoit en neuf volumes in-quarto, dont la plupart étoient, je crois, des livres de religion, car le nom de Mahomet se voyoit presque à chaque page, tracé en caractère rouge.

Les écoliers de Penowm écrivent ce qu'on leur apprend sur des planchettes, car le papier y est trop cher pour qu'on ne le ménage pas beaucoup. Ces écoliers ne paroissent manquer ni d'activité, ni d'émulation. Pendant qu'ils vaquent à leurs occupations journalières, ils portent toujours leurs planchettes pendues derrière le dos. Quand un jeune homme a appris par cœur quelques prières, et sait lire et écrire certains passages du koran, il est regardé comme suffisamment instruit, et avec cette petite provision de savoir, il n'est plus au rang des enfans. Fier de ces connoissances, il regarde avec mépris les nègres illettrés, et choisit toutes les occasions de montrer sa supériorité sur ceux de ses compatriotes qui ne possèdent pas autant de science que lui.

L'éducation des filles maures est totalement négligée. Les femmes de cette nation se soucient fort peu des qualités morales ; et les hommes ne regardent pas en elles comme un défaut, le manque de ces qualites. Ils croientque les femmes sont d'une espèce inférieure à la leur, et créées seulement pour les plaisirs et les caprices d'un maître impérieux. Le goût de la volupté est donc considéré comme leur principale qualité, et la soumission la plus servile comme leur indispensable devoir.

Les maures ont de singulières idées sur la beauté des femmes. Ils ne font grand cas, ni d'une taille élégante, ni d'une démarche agréable, ni d'une physionomie remplie d'expression. Mais chez eux la corpulence et la beauté paroissent synonymes. Lorsqu'une femme n'a besoin que de deux esclaves qui la soutiennent sous le bras pour l'aider à marcher, elle ne peut avoir que des prétentions modérées ; mais celle à qui il faut au moins un chameau pour la porter, est reconnue pour une beauté parfaite. Ce goût que les maures ont pour les beautés massives, fait que les femmes prennent de bonne heure beaucoup de peine pour le

devenir. Les mères forcent même tous les matins les jeunes filles à manger une énorme quantité de kouskous, et à boire une grande jatte de lait de chameau. Peu importe que la fille ait de l'appétit ou non, le kouskous et le lait doivent être avalés; et les coups sont souvent employés pour forcer la rebelle à obéir. J'ai vu une pauvre fille pleurant pendant plus d'une heure avec la jatte sur les lèvres, tandis que sa mère tenoit le bâton levé sur elle, et s'en servoit sans pitié dès que le lait et le kouskous n'étoient pas avalés à sa fantaisie. Ce singulier usage n'occasionne ni des maladies, ni des indigestions; il produit au contraire, bientôt dans les jeunes filles, un degré d'embonpoint qui, aux yeux d'un maure, est la perfection elle-même.

Les maures achètent des nègres tous leurs vêtemens; ce qui fait que leurs femmes sont obligées de s'habiller avec beaucoup d'économie. Elles ne portent en général, qu'une pagne, c'est-à-dire un grand morceau de toile de coton qui leur ceint le corps, descend presque jusqu'à terre, et fait à peu près l'effet d'une jupe. Au haut de cette pagne on coud deux pièces carrées, l'une devant, l'autre derrière, et on les attache ensemble

sur l'épaule. La coëffure des femmes maures est composée ordinairement d'un bandeau de toile de coton, dont une partie plus large que le reste sert à leur couvrir le visage quand elles vont au soleil. Il faut pourtant observer que souvent elles ne sortent que voilées depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les occupations de ces femmes varient suivant le degré de fortune de leurs maris. La reine Fatïma et quelques autres font comme les grandes dames d'Europe. Elles passent leur vie à causer avec ceux qui viennent les voir, à dire des prières, et à applaudir à leurs charmes devant un miroir. Les femmes d'une classe inférieure s'occupent des soins du ménage. Elles sont vaines, parleuses ; et quand quelque chose les met de mauvaise humeur, elles en font ordinairement ressentir les effets à leurs négresses esclaves, sur lesquelles elles exercent l'autorité la plus cruelle et la plus despotique.

Je dois observer, à cette occasion, que la condition de ces malheureuses négresses est excessivement déplorable. Dès la pointe du jour, elles sont contraintes d'aller chercher de l'eau dans de grandes outres, qu'on appelle des *guirbas*. Il faut qu'elles charrient

assez d'eau pour l'usage de leurs maîtres et pour leurs chevaux, car les maures permettent rarement qu'on mène ces animaux à l'abreuvoir. Quand l'eau est charriée, les négresses pilent le maïs et préparent à manger; et comme cela se fait toujours en plein air, elles sont exposées à la triple chaleur du soleil, du feu et du sable. Dans les intervalles, elles balaient la tente; elles battent la crême pour faire du beurre, et font tout ce qu'il y a de plus pénible. Malgré cela, on les nourrit mal, et elles sont cruellement châtiées.

L'habillement des maures du Ludamar ne diffère que peu de celui des nègres que j'ai déja décrit: mais ils portent en outre le signe caractéristique de la secte de Mahomet, le turban, qui chez eux est toujours de toile de coton blanche. Ceux des maures qui ont une longue barbe, laissent aisément apercevoir combien ils en sont orgueilleux, parce qu'elle montre qu'ils sont d'origine arabe. Le roi de Ludamar, Ali, étoit de ce nombre. Les autres maures ont en général les cheveux courts, touffus et extrêmement noirs. Ils font un si grand cas de la barbe, que la mienne fut cause qu'ils finirent par avoir un

peu moins mauvaise opinion de moi. Elle étoit venue très-longue. Ils la regardoient toujours avec approbation ou avec envie ; et je crois, sur ma conscience, qu'ils pensoient que c'étoit une trop belle barbe pour un chrétien.

Les seules maladies que j'ai vu assez communes chez les maures, sont la fièvre intermittente et la dyssenterie. Les vieilles femmes ont des recettes dont on fait quelquefois usage contre ces maladies : mais en général, les maladies s'abandonnent au seul secours de la nature.

Pendant que je fus captif dans le Ludamar, je ne vis personne attaqué de la petite vérole. Toutefois on me dit qu'elle y faisoit de tems en tems de grands ravages ; et le docteur Laidley me confirma que du pays des maures elle passoit souvent chez les nègres du midi. Le même docteur m'apprit que les nègres des bords de la Gambie pratiquoient l'inoculation.

Autant que j'ai pu l'observer, les maures du Ludamar ont une jurisprudence criminelle, prompte et décisive ; car quoique chez eux les droits civils soient peu respectés, on y sent la nécessité d'arrêter par l'exemple du châtiment, les hommes portés à commettre

le crime. Dans ces sortes d'occasions, je vis toujours conduire le coupable devant Ali, qui le jugeoit seul à sa fantaisie ; mais je sus en même-tems que les peines capitales n'étoient guère infligées qu'aux nègres.

Quoique les richesses des maures consistent principalement dans leurs nombreux troupeaux, et que la garde de ces troupeaux soit, ainsi que je l'ai déja observé, un de leurs soins les plus importans, elle ne les occupe pas sans cesse. Au contraire, la plupart d'entre eux restent presque toujours à ne rien faire, et passent leur vie à s'entretenir inutilement et puérilement de leurs chevaux, ou à former des projets de rapine contre les villages des nègres.

Les oisifs se rendent ordinairement dans la tente du roi. Là ils se permettent de parler avec beaucoup de liberté les uns des autres : mais à l'égard du prince, ils semblent n'avoir qu'une seule opinion. Ils le louent unanimement ; ils chantent souvent en chœur des chansons composées en son honneur, chansons remplies de tant d'adulation, qu'il n'y a qu'un despote maure qui puisse les entendre sans rougir.

Le roi est toujours vêtu d'étoffes bien

plus belles que celles des autres maures. Il porte tantôt de la toile de coton bleue, qui vient de Tombuctou, tantôt de la toile de lin ou de la mousseline, qu'on achète à Maroc. Il a aussi une tente plus grande que les autres, et remarquable par la toile blanche qui la couvre. Mais d'ailleurs il oublie fréquemment avec ses sujets toute espèce de distinction de rang. Il n'est pas rare de le voir manger dans la même jatte, et se coucher, pendant la chaleur du jour, sur le même lit que le conducteur de ses chameaux.

Pour subvenir aux dépenses du Gouvernement et à l'entretien de sa maison, il perçoit différents impôts. Les nègres établis dans ses états sont obligés de lui payer une taxe en grains, en toile ou en poudre d'or. Il met une seconde taxe sur toutes les korrées ou lieux où l'on puise de l'eau, et on la paye ordinairement en bétail. Toutes les marchandises qui passent dans le pays doivent aussi des droits au roi, droits qui sont toujours prélevés en nature; mais la plus grande partie des revenus de ce prince provient du pillage et des extorsions. Les nègres qui habitent le Ludamar et les marchands qui y voyagent,

tremblent de paroître riches. Ali a dans toutes les villes de son royaume, des espions chargés de lui rendre compte de la fortune de ses sujets, et souvent il invente de frivoles prétextes pour s'emparer du bien de ceux qui sont opulens et pour les réduire au niveau des autres.

Il m'est impossible de dire avec exactitude à quoi s'élève le nombre des maures qui vivent sous les lois d'Ali. Les forces du Ludamar sont sa cavalerie. Cette cavalerie est bien montée et paroît très-adroite à escarmoucher et à attaquer par surprise. Chaque cavalier se fournit lui-même son cheval et son armure, qui consiste en un grand sabre, un fusil à deux coups, un sachet de cuir rouge pour mettre les balles, et une poire à poudre qu'on porte en bandoullière. Les cavaliers n'ont d'autre paye ni d'autre récompense que ce qu'ils enlèvent par le pillage. Ils ne sont pas en très-grand nombre; car lorsqu'Ali étoit en guerre avec le Bambara, je sus que son armée n'étoit composée que d'environ deux mille hommes de cavalerie. Cependant j'appris aussi que cette cavalerie ne faisoit qu'une très-petite portion des maures du Ludamar. Les chevaux

des maures sont extrêmement beaux ; et on les estime tellement que pour en avoir un, les princes nègres donnent quelquefois de douze à quatorze esclaves.

Le Ludamar est borné au nord par le grand désert de Sahara. S'il faut en croire toutes les informations que je pris sur cette mer de sable qui occupe un si grand espace dans le nord de l'Afrique, elle est presque entièrement inhabitée. Il y a un très-petit nombre d'endroits où une légère apparence de végétation excite quelques errans et misérables arabes à conduire leurs troupeaux ; et dans d'autres où l'on trouve un peu plus d'eau et de pâturage, de petites peuplades maures ont fixé leur résidence. Là elles vivent dans une indépendante pauvreté, et ne redoutent point la domination des despotes de la Barbarie. Le reste du désert étant absolument dépourvu d'eau, ne voit d'autres êtres humains que quelques marchands dont les caravanes forment de tems en tems la pénible et dangereuse entreprise de le traverser. Dans quelques parties de cette vaste solitude, le sable est couvert d'arbustes rabougris, qui marquent les haltes des caravanes, et fournissent un peu de pâture aux chameaux :

mais dans d'autres endroits le voyageur épouvanté ne voit autour de lui que les cieux et une immense étendue de sable. Dans ces lieux si tristement arides, l'œil cherche en vain quelque objet sur lequel il puisse se reposer, et l'ame est sans cesse remplie de la cruelle appréhension de périr de soif. « Au milieu « de cette affreuse solitude, le voyageur voit « des oiseaux morts, que la violence des vents « y a portés ; et tandis qu'il réfléchit sur « l'effrayante longueur du chemin qui lui « reste à faire, il entend avec horreur le « sifflement du vent du désert, seul bruit « qui interrompt l'épouvantable repos de « ces lieux * ».

La gazelle et l'autruche sont les seuls animaux qui habitent ces tristes contrées. La légèreté de leur course fait qu'elles se transportent facilement dans les endroits éloignés où il y a de l'eau. Sur les confins du désert, où l'eau est plus facile à trouver, on voit des lions, des panthères, des sangliers, et des éléphants.

Le seul animal domestique qui peut résister à la fatigue de traverser le désert, est le chameau. Son estomac est si singulièrement

*Mémoires de l'association africaine, première partie.

conformé, qu'il peut y mettre une provision d'eau suffisante pour dix à douze jours. Son pied large et flexible est propre aux pays sablonneux; et par le mouvement extraordinaire de sa lèvre supérieure, il dépouille de leurs plus petites feuilles les arbustes épineux qu'il rencontre. Le chameau est donc la seule bête de somme dont se servent les caravanes qui, en faisant le commerce entre les côtes de Barbarie et la Nigritie, traversent le désert de Sahara en différentes directions. Cet animal, à-la-fois si utile et si docile, a été trop bien décrit par divers auteurs, pour que j'aie besoin de m'étendre davantage sur ses bonnes qualités. J'ajouterai seulement que sa chair, qui me paroit sèche et peu savoureuse, est préférée par les maures à toute autre espèce de viande, et que le lait de sa femelle est, de l'aveu de tous ceux qui en ont goûté, doux, agréable et trés nourrissant.

Je l'ai déja observé, les maures ressemblent pour la couleur et pour les traits aux mulâtres des Antilles; mais ils ont dans la physionomie quelque chose de désagréable que n'ont point les mulâtres. Je crois avoir lu sur le visage de la plupart d'entr'eux de la disposition à la

perfidie et à la cruauté ; et toutes les fois que je les ai contemplés attentivement, je n'ai pu me défendre de beaucoup d'inquiétude. Ils ont dans les yeux un égarement sauvage, qui fait qu'un étranger les prend au premier abord pour un peuple de fous.

La trahison et la méchanceté du caractère des maures sont prouvées par les vols et les brigandages qu'ils commettent sans cesse dans les villages nègres. Tantôt, sans aucun prétexte, tantôt en faisant des assurances d'amitié, ils s'emparent tout-à-coup du bétail des nègres, ou ils réduisent ces malheureux eux-mêmes en captivité. Les nègres se vengent rarement de tant de barbarie. Le courage entreprenant des maures, la connoissance qu'ils ont du pays, et sur-tout la vîtesse de leurs chevaux, les rendent des ennemis très-dangereux, et les petits royaumes nègres situés près du désert, sont dans des terreurs continuelles, tandis que les tribus maures qui vivent dans leur voisinage, se croient trop redoutées pour appréhender la moindre résistance.

Ainsi que l'arabe vagabond, le maure change de place à chaque saison, et conduit ses troupeaux dans les endroits où il peut

trouver du pâturage. Dans le mois de février, quand un soleil brûlant dévore toutes les plantes du désert, le maure abat ses tentes et s'avance vers le sud près des contrées qu'habitent les nègres, et il y demeure jusqu'à ce que les pluies de juillet commencent. Alors ayant reçu des nègres du grain et d'autres objets de nécessité, et leur ayant donné du sel en échange, il retourne au nord dans le désert, où il se tient jusqu'à ce que les pluies aient cessé, et que le lieu où il campe redevienne inhabitable.

Le besoin de mener une vie errante, non-seulement accoutume les maures à la fatigue et aux privations, mais il resserre les liens de leurs petites sociétés, et leur inspire pour les étrangers une aversion presque insurmontable. N'ayant point de rapports avec les nations civilisées, et se croyant bien au-dessus des nègres parce qu'ils possèdent, quoiqu'à un petit degré, la connoissance des lettres, ils sont à-la-fois les plus vains, les plus orgueilleux, et peut-être les plus bigots, les plus féroces et les plus intolérans de tous les hommes. Enfin ils unissent à l'aveugle superstition du nègre, la perfidie et la sauvage cruauté de l'arabe.

Il est probable qu'avant mon arrivée à Benowm, la plupart des maures du Ludamar n'avoient jamais vu d'homme blanc : mais tous avoient appris à sentir une extrême horreur pour le nom de chrétien, et à croire qu'il n'y avoit pas plus de mal à massacrer un européen qu'un chien. Le sort déplorable du major Houghton, et les mauvais traitemens que j'endurai pendant que je fus dans les mains des maures, doivent, je crois, suffire pour engager désormais les voyageurs à éviter ce peuple inhospitalier.

Peut-être s'attendoit-on à trouver ici un tableau plus étendu, plus détaillé des mœurs, des coutumes, des superstitions et des préjugés des maures : mais on ne doit pas oublier que j'étois parmi eux dans une situation qui ne me permit pas de les observer comme je l'aurois voulu. Je pourrois pourtant ajouter ici quelques détails : mais comme ils sont également applicables aux nègres qui habitent au midi du pays des maures, je ne les écrirai que lorsque je ferai connoître ces nègres.

CHAPITRE XIII.

Ali, roi de Ludamar, part pour Jarra. — M. Mungo Park le suit. — Ali retient dans l'esclavage le fidèle nègre Demba. — Ce prince retourne dans son camp, et laisse M. Mungo Park à Jarra. — Daisy, roi de Kaarta s'avance vers Jarra, à la tête de son armée. — Les habitans de Jarra abandonnent la ville, et M. Mungo Park les accompagne. — Un parti de maures l'arrête à Queira. — Il se sauve. — Il est repris par un autre parti de maures, et il parvient encore à se sauver.

APRÈS avoir obtenu la permission d'accompagner Ali à Jarra, je pris congé de la reine Fatima qui, avec beaucoup de grace et de bienveillance, me rendit une partie de mes effets. Dans la soirée qui précéda notre départ, Ali me renvoya mon cheval avec ses harnois.

Le 26 mai, je quittai de très-bon matin Boubeker, lieu où étoit le camp d'Ali. J'étois accompagné de mes deux domestiques,

Johnson et Demba, et de plusieurs maures à cheval. Ali étoit parti la nuit avec une cinquantaine de cavaliers.

A midi, nous fîmes halte à Farani, où nous fûmes joints par douze maures montés sur des chameaux. Nous nous rendîmes tous ensemble à une korrée située au milieu des bois, et nous y trouvâmes Ali et ses cinquante cavaliers. Ils occupoient les tentes basses de quelques gardeurs de troupeaux qui se tenoient auprès des puits. Comme nous étions un grand nombre, et que nous ne pouvions pas tous loger sous les tentes, on m'ordonna de coucher dehors et au milieu des tentes, d'où toute la troupe pouvoit observer mes mouvemens.

Pendant la nuit, il y eut beaucoup d'éclairs du côté du nord-est, et depuis la pointe du jour jusqu'à quatre heures après midi, un vent de sable souffla avec impétuosité. Une prodigieuse quantité de sable fut ce jour-là portée vers l'ouest. Dans certains momens il étoit impossible de tenir les yeux ouverts. Nos animaux étoient si tourmentés par le sable qui leur entroit dans les yeux et dans les oreilles, qu'ils couroient de toutes parts sans savoir où ils alloient, et je craignois

à tout instant d'être écrasé sous leurs pieds.

Le 28 mai au matin, les maures sellèrent leurs chevaux de bonne heure, et le premier esclave d'Ali m'avertit de m'apprêter comme les autres. Un instant après, le même messager revint ; et prenant mon nègre Demba par le bras, il lui dit en mandingue, que désormais il devoit regarder Ali comme son maître. Puis se tournant vers moi, il ajouta : — « L'affaire est déja « arrangée. Le nègre, ainsi que tout ce qui « vous appartient, excepté votre cheval, « retournera à Boubeker : mais vous pou- « vez mener le vieux fou à Jarra ». — Par le vieux fou, il entendoit mon interprète Johnson.

Je ne fis aucune réponse à l'esclave : mais affligé au-delà de toute expression de l'idée de perdre le pauvre Demba, je me hâtai de me rendre auprès d'Ali, qui déjeûnoit devant sa tente, environné de plusieurs de ses courtisans. Je lui dis, peut-être avec trop de chaleur : — « que quelque impru- « dence que j'eusse commise en venant dans « ses états, je croyois en être assez puni, « puisqu'on m'avoit retenu si long-tems « et volé le peu d'effets qui m'appartenoit ;

« mais que je regardois tout cela comme
« rien en comparaison de ce qu'on venoit
« de me faire ; que le nègre qu'on avoit
« pris par son ordre, n'étoit point un es-
« clave et n'avoit commis aucune faute ;
« qu'il étoit mon domestique, et que sa
« fidélité et ses services lui avoient procuré
« la liberté ; que son attachement pour moi
« l'avoit engagé à me suivre jusques dans
« ma captivité, et que comme il comptoit
« que je le défendrois, je ne pouvois pas
« voir qu'on le privât de sa liberté, sans
« m'élever contre une action aussi injuste
« et aussi cruelle ».

Ali ne daigna pas répondre à ce discours : mais avec un air hautain et un sourire plein de méchanceté, il dit à son interprète que si je ne montois pas tout de suite à cheval, il alloit me renvoyer au camp avec mon nègre. Il y a dans l'aspect d'un tyran quelque chose qui révolte jusqu'au fond du cœur. Je ne pus contenir l'indignation qu'excitoit en moi la conduite d'Ali, et je desirai vivement de pouvoir délivrer la terre d'un pareil monstre.

Le pauvre Demba n'étoit pas moins affecté que moi ; car il m'étoit extrêmement

attaché. Eh ! combien j'avois de raisons de le regretter ! Sa gaieté naturelle adoucit souvent les longues heures de ma captivité. Il parloit bien la langue du Bambara ; et, sous ce rapport, il sembloit devoir m'être encore d'une grande utilité. Mais c'eût été en vain que d'attendre le moindre acte d'humanité de la part des maures, de ces hommes qui sont totalement étrangers à ses impulsions. Après avoir donc serré la main de l'infortuné Demba, mêlé mes larmes avec les siennes, et promis de faire tout ce que je pourrois pour le racheter, je vis trois esclaves d'Ali l'emmener vers le camp de Boubeker.

Lorsque les maures eurent monté à cheval, ils m'ordonnèrent de les suivre. Le jour fut extrêmement chaud. Nous fîmes une route pénible dans les bois, et l'après-midi nous arrivâmes à Doumbani, village entouré de murailles ; et nous y séjournâmes deux fois vingt-quatre heures pour attendre l'arrivée d'un renfort de cavalerie qui venoit du nord.

Le 1.er juin, nous nous remîmes en marche. Notre troupe étoit alors composée de deux cents hommes, tous à cheval, car les

maures ne font jamais la guerre à pied. Ces cavaliers paroissoient tous très-capables de supporter la fatigue : mais le défaut de discipline fut cause que dans la route ils avoient plus l'air de gens qui chassent le renard, que d'un corps d'armée en marche.

Lorsque nous fûmes à Jarra, je logeai chez mon ancienne connoissance, Daman Jumma, à qui je racontai tout ce qui m'étoit arrivé chez les maures. Je le priai instamment d'user de tout son crédit auprès d'Ali pour racheter Demba, et je lui promis que dès le moment qu'on auroit ramené ce nègre à Jarra, je lui donnerois un mandat sur le docteur Laidley, pour la valeur de deux esclaves. Daman Jumma se chargea avec empressement de la négociation de cette affaire. Mais Ali considérant Demba comme mon principal interprète, avoit de la répugnance à le céder, de peur qu'il ne passât de nouveau à mon service, et qu'il ne m'aidât à pénétrer dans le Bambara. Il différa de jour en jour à le faire revenir. Cependant il dit à Daman que, s'il vouloit l'acheter pour le garder chez lui, il le lui vendroit au prix ordinaire des esclaves. Daman accepta le marché, et offrit de payer ce qu'Ali

desiroit, dès qu'il lui enverroit le nègre.

J'ai déja rèmarqué que le principal objet du voyage d'Ali à Jarra étoit de tirer de l'argent des nègres du Kaarta qui s'étoient réfugiés dans ses états. Quelques-uns de ces émigrés n'avoient réclamé sa protection que pour éviter les horreurs de la guerre. Mais tous les autres étoient des mécontens qui ne desiroient que la chute de leur roi. Dès qu'ils eurent appris que l'armée du Bambara étoit retournée à Sego sans avoir vaincu Daisy, ils résolurent d'attaquer eux-mêmes ce prince avant qu'il eût le tems de renforcer son armée, qu'ils savoient être considérablement diminuée et par le fer de l'ennemi, et par le défaut de vivres. Dans ce dessein, ils proposèrent à Ali de lui payer des subsides, s'il vouloit leur prêter deux cents de ses cavaliers maures. Ali accepta la proposition de ces rebelles, en leur faisant beaucoup de protestations d'amitié; mais il demanda qu'ils lui donnassent davance quatre cents têtes de bétail, deux cens vêtemens de toile de coton bleue, et une quantité considérable de grains de collier et d'autres ornemens.

Ces contributions préliminaires embar-

rassèrent beaucoup les rebelles. Ils prièrent Ali de prendre des habitans de Jarra la moitié du bétail qu'il exigeoit, et ils promirent de le leur remplacer en peu de tems. Ali y consentit. En conséquence, le même jour *, on battit le tambour dans tous les coins de la ville, pour annoncer que si le lendemain matin quelqu'un envoyoit son bétail dans les bois avant que le roi n'en eût choisi une partie, sa maison seroit pillée et ses esclaves enlevés.

Les habitans de Jarra n'osèrent pas désobéir à cette proclamation. Le lendemain, deux cents têtes de leur plus beau bétail furent choisies et livrées aux maures. Le reste de ce qu'exigeoit Ali fut ensuite rassemblé d'une manière également injuste et arbitraire.

Dans l'après-dînée du 2 juin, Ali m'envoya dire par son principal esclave, qu'il étoit sur le point de partir pour Boubeker ; mais que comme il n'y seroit que peu de jours pour célébrer la fête prochaine **, et qu'il retourneroit aussitôt à Jarra, il me permettoit de rester chez Daman jusqu'à son

* Le 2 juin 1796.

** Le Banna Salée.

retour. Cette nouvelle étoit très-heureuse pour moi : mais j'avois déja éprouvé tant de contre-tems, que je n'osai y croire que quand Johnson me dit qu'Ali venoit de quitter la ville à la tête d'une partie de ses troupes, et que le reste le suivroit le lendemain.

Le 9 juin, tous les cavaliers maures qui restoient dans Jarra en sortirent de grand matin. Leur séjour y avoit été marqué par plusieurs actes de brigandage ; et ce même jour ils eurent l'audace de s'emparer de trois jeunes filles qui venoient de chercher de l'eau, et ils les emmenèrent pour en faire des esclaves.

La manière dont on célébra le Banna Salée à Jarra, méritoit bien le nom de fête. Les esclaves étoient tous proprement habillés, et les maîtres de maison firent à l'envi distribuer des provisions à ceux de leurs voisins qui étoient moins riches qu'eux. La faim disparut de la ville. Hommes, femmes, enfans, libres ou esclaves, eurent tous à manger à satiété.

Le 12 juin, on trouva dans les bois, près d'une mare, deux hommes, dont l'un étoit déja mort et l'autre dangereusement blessé.

On transporta ce dernier à Jarra, et quand il put un peu parler, il raconta qu'il s'étoit enfui du Kasson ; que le roi du Kaarta, Daisy, étoit en guerre avec Sambo, roi de Kasson, dont il avoit surpris trois villes et fait égorger tous les habitans. Il nomma plusieurs de ceux qui avoient péri et qui étoient amis des gens de Jarra. Pendant deux jours, Jarra retentit du cri funèbre *.

La nouvelle de l'incursion de Daisy dans le Kasson fut suivie d'une autre non moins affligeante. Quelques esclaves déserteurs arrivèrent du Kaarta, et rapportèrent que Daisy ayant appris que plusieurs de ses sujets qui s'étoient retirés chez les maures, vouloient l'attaquer, avoit pris le parti de marcher lui-même contre Jarra. Les rebelles firent aussitôt demander à Ali les deux cents hommes de cavalerie qu'il leur avoit promis. Ali eut fort peu d'égard à leurs réclamations, et finit par leur dire clairement qu'il avoit besoin d'employer ailleurs sa cavalerie.

Abandonnés par les maures, et sachant bien que le roi de Kaarta ne les traiteroit

* C'est ce glapissement que les nègres et les maures font entendre à la mort de ceux qui les intéressent, et qui est décrit dans le chapitre x (*Note du traducteur*).

pas avec plus de clémence qu'il n'en avoit montré aux habitans du Kasson, les rebelles résolurent de rassembler leurs forces et de hasarder une bataille contre leur souverain. Ils y étoient enhardis, parce qu'ils n'ignoroient pas que la disette se faisoit cruellement sentir dans l'armée de ce prince. S'étant donc réunis au nombre de huit cents hommes, ils entrèrent dans le Kaarta, le 18 juin au soir.

Le lendemain matin, le vent passa au sud-ouest. A deux heures après-midi, il y eut plusieurs coups de tonnerre, suivis d'une ondée qui ranima la face de la nature, et répandit dans l'air une fraîcheur agréable. C'étoit la seule pluie qui eût tombé depuis plusieurs mois.

Tous les soins qu'on s'étoit donnés jusqu'alors pour racheter mon nègre Demba, avoient été inutiles, et il y avoit apparence que ceux qu'on prendroit encore ne seroient pas plus heureux, tant que je resterois dans le pays : ainsi, je crus qu'il étoit nécessaire de songer à me mettre en sûreté avant la saison des pluies. Mon hôte Daman Jumma, qui ne voyoit guère comment je pourrois le payer, commençoit à desirer que je le quit-

tasse. D'un autre côté, mon interprète Johnson refusoit de m'accompagner plus avant dans l'intérieur de l'Afrique ; de sorte que ma situation étoit très-embarrassante. En restant où j'étois, je ne pouvois manquer de devenir victime de la barbarie des maures; et en me mettant seul en route, je devois, suivant toute apparence, éprouver les plus grandes difficultés, soit parce que je n'aurois pas de quoi acheter les choses nécessaires à la vie, soit parce que je ne pourrois pas me faire entendre. Mais retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de ma mission, étoit à mes yeux un bien plus grand malheur. Enfin, je résolus non-seulement de profiter de la première occasion favorable pour m'évader, mais de me rendre directement dans le Bambara, dès qu'il auroit tombé assez de pluie pour que je fusse certain de ne pas manquer d'eau dans les bois.

Tels étoient mes projets, lorsque dans la soirée du 24 juin, j'entendis le bruit de quelques mousquets tout près de la ville. J'en demandai la raison, et l'on me dit que les troupes de Jarra revenoient de leur expédition dans le Kaarta, et que les coups

de fusil qu'on tiroit étoient un signe de réjouissance. Cependant, lorsque les principaux de la ville se furent assemblés, et eurent entendu le récit de ce qui s'étoit passé, ils ne furent nullement délivrés de leurs craintes à l'égard de Daisy. Les perfides maures ayant refusé de secourir les rebelles après en avoir reçu les contributions qu'ils leur avoient demandées, les laissoient bien moins forts qu'ils n'espéroient l'être; la plupart de ces derniers en étoient découragés : d'ailleurs, au lieu de trouver Daisy retiré avec quelques amis dans la forteresse de Gédingouma, ils l'avoient rencontré près de la ville de Joka, en rase campagne, et à la tête d'une si nombreuse armée, qu'ils n'avoient pas osé l'attaquer. Ne songeant dès-lors qu'à s'enrichir par le pillage des petites villes des environs, ils étoient entrés dans deux de ces places, dont ils avoient enlevé tous les habitans : mais de peur que Daisy n'en fût averti et ne leur coupât la retraite, ils avoient marché la nuit à travers les bois, emmenant avec eux à Jarra les captifs et le bétail qu'ils avoient pris.

Le 26 juin après-midi, un espion, qui revenoit du Kaarta, annonça que le matin

Daisy s'étoit emparé de Simbing, et que le lendemain il seroit à Jarra. Aussitôt on mit des vedettes sur le sommet des rochers qui sont autour de la ville, ainsi que dans les divers passages qui y conduisent, afin d'être averti dès que Daisy paroîtroit. Les femmes furent en même-tems employées à faire tous les préparatifs nécessaires pour quitter la ville le plutôt possible. Elles passèrent la nuit à battre du grain et à empaqueter leur bagage ; et le lendemain à la pointe du jour, près de la moitié des habitans prirent la route de Deena pour se rendre dans le Bambara.

Leur départ fut très-triste. Les hommes étoient mornes et abattus ; les femmes et les enfans pleuroient. Ils quittoient tous à regret leur ville natale ; et en marchant ils se retournoient souvent pour la regarder, ainsi que les puits et les rochers auprès desquels ils avoient long-tems espéré de couler des jours tranquilles, et dont ils étoient forcés de s'éloigner pour aller chercher un asile parmi des étrangers.

Le 27 juin, à onze heures du matin, les vedettes vinrent annoncer que Daisy marchoit vers Jarra, et que les troupes des rebelles avoient fui devant lui sans tirer un

seul coup de fusil. Il est impossible de peindre la terreur que cette nouvelle répandit dans la ville. Les cris des femmes et des enfans, la confusion qui régnoit par-tout, et l'empressement qu'on avoit de se sauver, me firent croire que l'ennemi étoit déja aux portes de Jarra ; et quoique, lors de mon passage à Kemmou, Daisy se fût conduit envers moi avec beaucoup de bienveillance, je ne me souciois point de me mettre à la merci de ses soldats, parce que dans le désordre qui devoit nécessairement suivre les premiers momens de leur entrée dans la ville, ils auroient fort bien pu me prendre pour un maure. Je montai donc à cheval ; et prenant devant moi un grand sac de maïs, je suivis lentement les habitans qui s'en alloient.

Nous fûmes bientôt rendus au pied d'une montagne rocheuse, où je mis pied à terre, et je fis marcher mon cheval devant moi. Je m'arrêtai au sommet de la montagne, pour contempler la ville de Jarra et la campagne des environs. Je voyois une foule de gens qui s'enfuyoient, emmenant leurs vaches, leurs brebis, leurs chèvres, et emportant quelques hardes et quelques provi-

sions. Je ne pus m'empêcher de déplorer le sort de ces infortunés. L'embarras de plusieurs d'entre eux égaloit leur affliction; car les vieillards, les enfans, les malades ne pouvant marcher, il falloit les emporter, pour ne pas les exposer à un massacre certain.

Vers les cinq heures après-midi, nous arrivâmes dans une petite ferme appelée Kadeeja. J'y trouvai Daman et Johnson occupés à remplir de grands sacs de grain, pour en charger des bœufs. Daman destinoit ces provisions à nourrir sa famille en route.

Le 28 juin, nous partîmes de Kadeeja dès que le jour parut. Nous passâmes à Trongoumba sans nous arrêter, et l'après-midi nous arrivâmes à Queira. Je restai là deux jours, pour laisser reposer mon cheval, que les maures avoient mis sur les dents, et pour attendre l'arrivée de quelques nègres mandingues qui devoient aller dans le Bambara.

Dans l'après-dîner du 1.er juillet, je faisois paître mon cheval dans les champs, lorsque le premier esclave d'Ali arriva, avec quatre maures, à Queira, et descendit dans la maison du douty. Mon interprète Johnson se

doutant du motif de cette visite, chargea deux petits garçons d'écouter la conversation des maures, et ne tarda pas à être assuré qu'ils étoient venus pour me prendre et me ramener à Boubeker. Le soir, deux de ces maures vinrent privativement examiner mon cheval, et l'un d'eux proposa de l'emmener chez le douty, mais l'autre répondit que cette précaution étoit inutile, parce que je ne pourrois jamais m'enfuir sur une pareille monture. Ensuite ils s'informèrent où je couchois, et ils allèrent rejoindre leurs camarades.

Le rapport qu'on me fit de tout cela fut pour moi comme un coup de foudre, car je ne redoutois rien autant que de redevenir le captif des maures, de la barbarie desquels je n'avois à espérer que la mort. Je résolus donc de partir, sans perte de tems, pour le Bambara, parce que j'imaginai que c'étoit le seul moyen de sauver ma vie, et de remplir l'objet de ma mission. Je fis part de mon dessein à Johnson. Il l'approuva : mais en même-tems, au lieu de montrer le moindre desir de m'accompagner, il me déclara solemnellement qu'il consentiroit plutôt à perdre ses gages qu'à aller plus loin. Il me dit

que Daman lui avoit proposé de lui donner la moitié de la valeur d'un esclave, s'il vouloit l'aider à conduire un coffre sur les bords de la Gambie, et qu'il étoit décidé à saisir cette occasion de retourner auprès de sa femme et de sa famille.

N'ayant plus l'espoir de l'engager à m'accompagner, je me déterminai à partir seul. Vers minuit je préparai mon bagage, qui consistoit en deux chemises, deux paires de culottes longues, deux mouchoirs de poche, une veste, un gillet, un chapeau et un manteau. C'étoit toute ma garderobe, et je n'avois plus ni verroterie, ni aucun autre article de quelque prix, pour acheter des vivres pour moi et du maïs pour nourrir mon cheval.

A la pointe du jour, Johnson qui avoit veillé sur les maures toute la nuit, vint me dire tout bas qu'ils étoient endormis. C'étoit le moment d'une crise terrible. Il falloit jouir du précieux avantage d'être libre, ou languir le reste de mes jours dans la captivité. En considérant cette double perspective, je sentis une sueur froide mouiller mon front, parce que je réfléchis que ce jour-là décideroit de mon sort. Mais délibérer eût été un sûr moyen de perdre l'occasion de m'échap-

per. Ainsi je pris mon paquet, je passai légèrement par-dessus les nègres qui dormoient devant la porte, et étant monté à cheval, je dis adieu à Johnson, à qui je recommandai en même-tems de prendre bien soin des papiers que je lui avois confiés, et d'informer mes amis de Gambie que j'étois en bonne santé, et prêt à arriver dans le royaume de Bambara.

Je marchai avec beaucoup de précaution, examinant jusqu'au moindre buisson, et écoutant, regardant souvent derrière moi, dans la crainte d'être poursuivi par les cavaliers d'Ali. A environ un mille de la ville, je me trouvai tout près d'une korrée appartenant aux maures. Les gardeurs des troupeaux me poursuivirent plus d'un mille de chemin, en me huant et me jetant des pierres. Lorsque je fus hors de leur portée, et que je commençai à espérer d'être sauvé, je fus alarmé de nouveau d'entendre des cris derrière moi. Je me retournai, et je vis trois maures qui venoient vers moi au grand galop, en brandissant leurs fusils à deux coups.

Voyant qu'il étoit inutile de songer à leur échapper, je pris le parti de revenir sur mes pas et de marcher à leur rencontre. En appro-

chant de moi, deux d'entr'eux saisirent les deux côtés de la bride de mon cheval, et le troisième me présentant le bout de son fusil, me dit qu'il falloit les suivre auprès d'Ali. Quand l'ame humaine a été quelque tems flottante entre l'espérance et la crainte, en proie au tourment de l'incertitude, et passant sans cesse d'une anxiété à l'autre, elle éprouve une sorte de soulagement en connoissant enfin tout le mal qui doit lui arriver. Tel étoit le cas où je me trouvois. Le dégoût de la vie et de toutes ses jouissances avoit complètement absorbé mes facultés, et je suivis les maures avec l'air de la plus grande indifférence. Mais ma situation changea bien plutôt que je n'avois lieu de l'espérer.

En traversant un endroit où il y avoit beaucoup de buissons, l'un des maures me commanda d'ouvrir mon paquet et de lui montrer ce qu'il contenoit. J'obéis. Après avoir examiné mon bagage, mes conducteurs n'y trouvèrent rien qui leur parût mériter d'être pris, à l'exception de mon manteau, que l'un d'eux m'arracha pour s'en envelopper. Ce manteau m'étoit extrêmement utile; il servoit à me garantir de la pluie pendant le jour, et des moustiques

pendant la nuit. Aussi je priai instamment le maure de ne pas le garder, et je le suivis même quelque tems pour me le faire rendre; mais sans avoir le moindre égard à mes sollicitations, il s'en alla au galop avec un de ses camarades. Le troisième voyant que je m'apprêtois à courir après eux, donna un coup sur la tête de mon cheval, et me couchant en joue, me défendit d'avancer.

Je reconnus alors que ces maures n'avoient pas été envoyés pour me prendre, mais qu'ils m'avoient suivi dans le seul espoir de me voler. Le troisième prit bientôt la même route que les autres; moi, je tournai de nouveau la bride de mon cheval vers l'est, et je me félicitai de ce que les barbares ne m'avoient enlevé que mon manteau, dont la perte étoit pourtant un grand malheur pour moi.

Je n'eus pas plutôt perdu les maures de vue, que je m'enfonçai dans les bois afin de n'être pas poursuivi. Je pressai le pas de mon cheval, jusqu'à ce que je fus près de quelques rochers élevés, que je me rappelai avoir vus lorsque j'étois allé de Queira à Deena. Je dirigeai alors ma marche un peu plus au nord, et je trouvai heureusement un chemin frayé.

CHAPITRE XIV.

M. Mungo Park ressent beaucoup de joie de se voir délivré des maures. — Il s'enfonce dans le désert, et se trouve bientôt dans une déplorable situation. — Il souffre beaucoup de la soif, et tombe évanoui sur le sable. — Revenu de son évanouissement, il poursuit sa route. — Il arrive dans un village foulah, dont le chef lui refuse l'hospitalité. — Une vieille femme lui donne à manger. — Il continue à traverser le désert. — Il rencontre un autre village foulah, où il est bien accueilli par un des pasteurs. — Il arrive à Wawra, ville nègre, tributaire du roi de Bambara.

Il m'est impossible de décrire la joie qui s'éleva dans mon ame, lorsqu'ayant regardé autour de moi je me vis hors de danger. J'étois comme un homme qui, après une grande maladie, se trouve convalescent; je respirois avec plus de facilité; je sentois mes membres beaucoup plus dispos, le désert même

me paroissoit agréable, et je ne craignois que de rencontrer quelques troupes de maures vagabonds, qui me remmenassent dans le pays des voleurs et des meurtriers, d'où je venois de m'échapper.

Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que ma situation étoit encore déplorable ; car je n'avois ni les moyens de me procurer de quoi manger, ni la certitude de trouver de l'eau. Vers les neuf heures du matin, je vis de loin un troupeau de chèvres paissant tout près du chemin. Aussitôt je me détournai pour éviter d'être aperçu des bergers. Je continuai à m'enfoncer dans le désert, dirigeant ma route d'après la boussole, presque droit à l'est-sud-est, afin d'arriver le plutôt possible dans quelque ville ou village du royaume de Bambara.

Un peu après midi, la chaleur du soleil étant devenue plus ardente par la réverbération d'un sable échauffé, et les chaînes de montagnes éloignées, vues à travers la vapeur ascendante, paroissant se balancer comme les vagues de la mer, je me sentis affoibli par la soif. Je montai alors sur un arbre, dans l'espoir de découvrir de la fumée ou quelqu'autre trace d'habitation humaine.

Ce fut en vain ; je ne vis autour de moi que des halliers épais et de petites montagnes de sable blanc.

A quatre heures après midi, je me trouvai tout-à-coup près d'un grand troupeau de chèvres. Je fis entrer mon cheval dans les halliers, afin d'observer à mon aise si les gardeurs de ces animaux étoient maures ou nègres. Peu de tems après, je vis deux jeunes maures ; je marchai vers eux, et j'eus de la peine à les engager à s'approcher de moi. Ils m'apprirent que le troupeau qu'ils gardoient appartenoit au roi Ali ; qu'ils alloient à Deena, où l'eau étoit moins rare, et qu'ils comptoient y demeurer jusqu'à ce que la pluie eût rempli les mares du désert. Ils me montrèrent leurs outres vides, et me dirent qu'ils n'avoient point trouvé d'eau dans les bois.

Tout cela étoit très-peu consolant. Mais il eût été inutile de me repentir du parti que j'avois pris, et je me remis en marche, dans l'espoir que la nuit je pourrois trouver quelque endroit où il y auroit de l'eau. Ma soif étoit alors devenue insupportable ; j'avois la bouche sèche et enflammée. Une obscurité soudaine et fréquente couvroit ma vue, et je

me sentois défaillir. Mon cheval étant excessivement fatigué, je commençai à craindre sérieusement de périr de soif. Pour rafraîchir ma bouche et mon gosier brûlant, j'essayai de mâcher des feuilles de différents arbustes; mais je les trouvai toutes amères, et je n'en fus nullement soulagé.

Un peu avant le coucher du soleil, ayant gagné le haut d'une jolie colline, je montai sur un arbre très-élevé, et je promenai mes tristes regards sur le désert, sans découvrir rien qui m'indiquât quelque demeure d'homme. Ce n'étoit de tous côtés qu'une horrible uniformité de sable et d'arbustes, et le même horizon que l'on voit à la mer.

En descendant de l'arbre, je vis que mon cheval mangeoit avec avidité les petites branches des arbustes; et comme je ne me sentois pas la force de marcher, et que ce pauvre animal étoit trop fatigué pour me porter, je crus que ce seroit un acte d'humanité, et peut-être le dernier que je pusse faire, que de lui ôter la bride et de l'abandonner à lui-même. Pendant ce tems-là, j'éprouvai un tournoiement de tête et une extrême foiblesse; je tombai sur le sable, et je me crus prêt à expirer. Je fis quelques

efforts pour me relever; mais ils furent inutiles. — « C'est donc ici, me dis-je dans ma « pensée, que vont cesser toutes mes espé- « rances d'être utile ; c'est ici que se termi- « nent les courts instans de ma vie. » — Je jetai sur ce qui m'environnoit un regard que je crus le dernier qui partiroit de mes yeux; et tandis que je réfléchissois sur le terrible changement qui sembloit prêt à s'opérer en moi, le monde et ses jouissances disparurent à mon imagination.

Cependant je revins enfin à moi. En retrouvant l'usage de mes sens, je me vis étendu sur le sable, et tenant encore dans ma main la bride de mon cheval. Le soleil disparoissoit derrière les arbres. Je rappelai tout mon courage, et je résolus de faire un nouvel effort pour prolonger mon existence. Comme la soirée étoit un peu fraîche, je pris le parti de marcher à pied aussi long-tems que je pourrois, pour chercher de l'eau qui étoit ma seule ressource. Je remis la bride à mon cheval, et je le poussai lentement devant moi. A peine y avoit-il une heure que je marchois, quand j'aperçus quelques éclairs partant du nord-est. Cette vue fut délicieuse pour moi, car elle me promettoit de la pluie.

L'obscurité et les éclairs augmentèrent rapidement, et en moins d'une heure le vent agita violemment les buissons. J'avois déja ouvert ma bouche pour recevoir les gouttes rafraîchissantes que j'attendois, lorsque je fus couvert d'un nuage de sable, poussé par le vent avec tant de force que mon visage et mes bras en éprouvèrent une sensation très-pénible, et que je fus obligé de monter à cheval et de m'abriter sous des arbres pour ne pas en être suffoqué. Une immense quantité de sable continua à couvrir l'air pendant une heure; après quoi je me remis en route, quoique j'eusse beaucoup de peine à marcher : enfin, vers les dix heures du soir, de nouveaux éclairs très-vifs furent suivis de quelques grosses gouttes de pluie. Peu de tems après, le sable cessa de voler. Je descendis de cheval, et j'étendis tout mon linge blanc, pour recueillir la pluie que j'étois presque sûr de voir bientôt tomber. Il plut en effet abondamment pendant plus d'une heure; et j'étanchai ma soif en tordant et en suçant mon linge.

La lune ne paroissant pas, la nuit étoit extrêmement obscure. Je conduisois mon cheval par la bride, car les éclairs me per-

mettoient d'observer de tems en tems ma boussole et de pouvoir marcher. Je voyageai de cette manière avec assez de vîtesse jusqu'àprès minuit. Alors les éclairs devenant plus rares, je fus obligé d'aller à tâtons, ce qui n'étoit pas sans beaucoup de danger pour mes mains et pour mes yeux.

Vers les deux heures après minuit, mon cheval fit un écart. Je regardai autour de moi pour découvrir ce qui pouvoit en être cause, et je ne fus pas peu surpris d'apercevoir entre les arbres une lumière peu éloignée.

Pensant qu'il pouvoit y avoir là un village, je tâtai sur le sable s'il n'y avoit pas des pieds de maïs, des cotonniers, ou quelqu'autre signe de culture ; mais je n'en trouvai pas.

En m'avançant vers la lumière que je venois de découvrir, j'en vis bientôt plusieurs autres en différents endroits. Je craignis d'être tombé au milieu d'un parti de maures. Malgré cela, je résolus de tâcher de m'en assurer, si toutefois il étoit possible de le faire sans danger. Je conduisis mon cheval vers la lumière, avec beauconp de précaution, et j'entendis les mugissemens des

bœufs, et les bruyantes voix des gardeurs; qui me firent connoître qu'il y avoit là des puits ou des mares, dont les maures étoient probablement les maîtres.

Quelque touchant que fût pour moi le son de la voix humaine, je songeai à rentrer dans les bois et à périr de faim plutôt que de me remettre entre les mains des maures : mais comme j'avois encore soif, et que je craignois l'excessive chaleur du jour, je crus prudent de commencer par trouver les puits, que j'imaginois ne devoir pas être à une grande distance. En les cherchant j'allai par inadvertance si près d'une des tentes, qu'une femme m'aperçut et se mit aussitôt à pousser des cris. Deux hommes sortis d'une autre tente pour courir au secours de la femme qui crioit, passèrent si près de moi que je crus qu'ils m'avoient vu. Je me hâtai de m'enfoncer dans les bois.

A environ un mille plus loin, j'entendis un bruit confus à droite du chemin, et peu après je reconnus que c'étoient les cris des grenouilles. Ces cris me semblèrent en ce moment une musique ravissante. Je marchai de ce côté là, et à la pointe du jour j'arrivai près de quelques étangs peu profonds, va-

seux et si remplis de grenouilles qu'il étoit difficile de distinguer l'eau. Le bruit qu'elles faisoient, effrayoit tellement mon cheval, que pendant tout le tems qu'il but, je fus obligé de les faire taire en battant l'eau avec une branche d'arbre.

Après m'être désalteré, je montai sur un arbre. Le tems étoit calme, et j'aperçus aisément la fumée des tentes près desquelles j'avois passé dans la nuit. Je remarquai aussi une autre colonne de fumée à douze ou quatorze milles à l'est-sud-est. Je marchai aussitôt de ce côté-là, et un peu avant onze heures, je trouvai des champs cultivés, où plusieurs nègres étoient occupés à planter du maïs. Je leur demandai le nom du village voisin. Ils me répondirent qu'on l'appeloit Schrilla, qu'il étoit habité par des nègres foulahs, et qu'il appartenoit à Ali.

Le nom d'Ali me fit hésiter quelque tems à entrer dans ce village; mais mon cheval étant très-fatigué, la chaleur commençant à être excessive, et la faim me faisant beaucoup souffrir, je me décidai à tout risquer. Je me rendis droit à la maison du douty, où l'on ne voulut pas me recevoir. On me refusa même une poignée de maïs pour moi

et pour mon cheval. Je m'éloignai à petits pas de cette maison inhospitalière et je sortis du village. Je vis en-dehors des murs quelques huttes dispersées vers lesquelles je dirigeai ma marche, me rappelant en ce moment qu'en Afrique comme en Europe, la bienfaisance n'habite pas toujours les plus riches demeures. A la porte d'une des huttes étoit assise une vieille femme qui filoit du coton. Je lui fis signe que j'avois faim, et je lui demandai s'il n'y avoit rien à manger dans sa hutte. A l'instant elle posa sa quenouille, et me pria en arabe d'entrer chez elle. Quand je me fus assis, elle mit devant moi un plat de kouskous, qui étoit resté de la veille, et dont je fis un assez bon repas. Je fis présent à la bonne vieille d'un de mes mouchoirs de poche, et je lui demandai un peu de maïs pour mon cheval. Elle m'en apporta aussitôt.

Transporté de joie de me voir si heureusement secouru, j'élevai mes yeux au ciel, tandis que mon cœur rempli de gratitude rendoit grace à l'Être tout puissant et bon, qui après m'avoir soutenu au milieu de tant de dangers, venoit de me faire dresser une table dans le désert.

Tandis que mon cheval mangeoit, les gens du village commencèrent à se rassembler, et l'un d'eux dit à mon hôtesse quelques mots qui me remplirent de surprise et de crainte. Quoique je n'entendisse pas bien la langue des foulahs, je compris que l'intention des hommes du village étoit de m'arrêter et de me ramener au camp d'Ali, dans l'espoir, sans doute, de recevoir une récompense.

Aussitôt je serrai le maïs que m'avoit donné la vieille ; je me remis en route, et de peur qu'on ne soupçonnât que je m'étois enfui de chez les maures, je marchai vers le nord, accompagné par tous les enfans de la ville.

Lorsque j'eus fait environ deux milles et que je fus délivré de mon importune suite, je rentrai dans le bois, et je me mis à l'abri sous un grand arbre. J'avois besoin de reposer ; un paquet de pleyons me servit de lit et ma selle d'oreiller.

Vers deux heures après-midi, je fus réveillé par trois foulahs qui, me prenant pour un maure, me montrèrent le soleil, et me dirent qu'il étoit tems de prier. Sans entrer en conversation avec eux, je sellai mon cheval, et je partis. Je traversai un pays uni et plus fertile que je n'en avois

vu depuis quelque tems. Le soir, je rencontrai un sentier qui conduisoit vers le sud, et que je suivis. A minuit, j'arrivai près d'un petit étang formé par l'eau de pluie ; et comme ce lieu étoit découvert, je me déterminai à y passer la nuit. Après avoir donné à mon cheval ce qui me restoit de maïs, je fis mon lit comme je l'avois fait le même jour, sous le grand arbre. Mais les mouches et les maringouins de l'étang m'empêchèrent quelque tems de m'endormir ; et ensuite je fus réveillé deux fois par les bêtes féroces, qui vinrent très-près de moi, et dont les hurlemens tinrent mon cheval dans une terreur continuelle.

Le 4 juillet, je remontai à cheval dès que le jour parut, et je continuai à marcher dans les bois. Je vis plusieurs troupeaux de gazelles, de sangliers et d'autruches. Le pays étoit moins égal et moins fertile que celui que j'avois traversé la veille. Vers les onze heures, je gagnai une hauteur, où je montai sur un arbre, et je découvris à environ huit milles de distance, une plaine avec plusieurs endroits rouges, que je jugeai être des terreins cultivés. Dirigeant ma route de ce côté-là, j'arrivai à une heure près d'un étang.

Tout sembloit m'indiquer que ce lieu étoit habité par des foulahs ; et j'espérai y trouver une meilleure réception que dans la maison du douty de Schrilla. Je ne me trompois point. Un des pasteurs m'invita à entrer dans sa tente et à partager quelques dattes. Les tentes des foulahs sont si basses, qu'on peut à peine s'y tenir assis, et les gens de la famille et leur ameublement s'y trouvent pressés comme des marchandises qu'on met dans une caisse. Quand je me fus glissé sur mes mains et sur mes genoux dans l'humble habitation du pasteur, je vis qu'elle contenoit une femme et trois enfans qui, avec mon hôte et moi, occupoient toute l'étendue de la tente. On présenta une gamelle de maïs bouilli et de dattes. Le chef de la famille en goûta le premier, suivant l'usage de ces contrées ; ensuite il m'engagea à suivre son exemple.

Tandis que je mangeois, les enfans tenoient leurs yeux fixés sur moi. Le pasteur prononça le mot *Nazarani*, et aussitôt ils se mirent à pleurer ; puis ils suivirent leur mère, qui sortit de la tente en se couchant ventre à terre et sautant comme un lévrier. Ils étoient tous si effrayés au seul nom d'un

chrétien, qu'aucune sollicitation ne put les engager à se rapprocher de la tente.

J'achetai là un peu de maïs pour mon cheval, et je le payai avec quelques boutons de cuivre. Ayant ensuite remercié mon hôte, je me renfonçai dans les bois. Au coucher du soleil, j'entrai dans un chemin qui alloit droit au royaume de Bambara. Je résolus de le suivre durant la nuit : mais à huit heures j'entendis des gens qui venoient du côté du sud, et je crus que je ferois bien de me cacher au milieu des épais buissons qui étoient à peu de distance. Comme ces buissons sont ordinairement remplis de bêtes féroces, ma situation étoit assez désagréable. Je m'assis dans un endroit obscur, tenant la bouche de mon cheval serrée avec mes deux mains pour qu'il ne pût pas hennir, et redoutant à-la-fois les animaux qui étoient dans les buissons et les hommes qui passoient en-dehors.

Cependant mes craintes furent bientôt dissipées. Les voyageurs regardèrent autour de l'endroit où j'étois, et n'y voyant rien, continuèrent leur route. Je me hâtai de gagner les endroits du bois moins touffus, et je marchai droit à l'est-sud-est. Après-

minuit, les cris joyeux des grenouilles m'engagèrent à me détourner encore un peu de mon chemin, pour étancher ma soif. Je trouvai un grand étang rempli d'eau de pluie ; et après avoir bu, j'allai dans un endroit où il y avoit un seul arbre, sous lequel je me couchai. Vers le matin, je fus éveillé par des loups, ce qui m'engagea à partir un peu avant le jour*. Je passai sans m'arrêter près du petit village de Wassalita, et vers les dix heures j'arrivai dans la ville nègre de Wawra, qui proprement appartient au Kaarta, mais qui en ce moment étoit tributaire de Mansong, roi de Bambara.

* Le 5 juillet 1796.

CHAPITRE XV.

M. Mungo Park se rend à Vassibou. — Il est joint par quelques kaartans fugitifs qui l'accompagnent dans sa marche au travers du Bambara. — Il découvre le Niger. — Quelques détails sur Sego, capitale du Bambara. — Le roi Mansong refuse de voir M. Mungo Park, mais il lui envoie un présent. — Généreuse hospitalité d'une négresse.

WAWRA est une petite ville entourée de murs élevés, habitée par un mêlange de mandingues et de foulahs. Les habitans s'occupent à la culture du grain, qu'ils échangent avec les maures contre du sel. Me trouvant là en sûreté contre les maures, et très-fatigué, je voulus me reposer. J'avois été bien reçu par le douty, qui se nommoit *Flancharec* : je me couchai donc sur une peau de bœuf, et je dormis tranquillement pendant environ deux heures. La curiosité des habitans ne me permit pas de reposer

plus long-tems. Ils avoient vu ma selle et ma bride, et s'étoient assemblés en grand nombre pour savoir qui j'étois et d'où je venois. Quelques-uns pensoient que j'étois arabe; d'autres me prenoient pour un sultan maure. Ils discutoient la question avec tant de chaleur, que le bruit de leur conversation m'éveilla. Enfin le douty, qui autrefois avoit été à Gambie, s'interposa en ma faveur, et les assura que j'étois bien certainement un blanc. Mais il étoit convaincu, ajouta-t-il, d'après mon aspect, que je devois être fort pauvre. Dans le cours de la journée, plusieurs femmes apprenant que j'allois à Sego, vinrent me prier de demander au roi Mansong ce qu'étoient devenus leurs enfans. L'une, entre autres, me dit que son fils s'appeloit *Mamadée*, qu'il n'étoit pas payen, mais qu'il prioit Dieu depuis le matin jusqu'au soir, et qu'il lui avoit été enlevé, il y avoit environ trois ans, par l'armée de Mansong. Depuis ce tems, elle n'en avoit jamais entendu parler. Elle ajouta qu'elle rêvoit souvent à lui, et me pria si je le voyois, soit dans le Bambara, soit dans mon pays, de lui dire que sa mère et sa sœur étoient encore

vivantes. Dans l'après-midi, le douty examina le contenu du sac de cuir dans lequel j'avois empaqueté mes vêtemens ; mais n'y trouvant rien qui valût la peine d'être pris, il me le rendit, et me dit de partir le lendemain matin.

Le 6 juillet, il plut beaucoup pendant la nuit. Je partis à la pointe du jour avec un nègre qui alloit à Dingyce chercher du grain : mais nous n'avions pas fait plus d'un mille, que l'âne sur lequel il étoit monté le jeta par terre ; pour lors il s'en retourna, me laissant seul poursuivre ma route.

Je gagnai Dingyce vers midi. Le douty et la plupart des habitans étoient allés travailler aux champs. Un vieux foulah me voyant errer par la ville, m'invita à entrer dans sa hutte, où je fus bien reçu. Le douty, lorsqu'il fut de retour, m'envoya quelques alimens pour moi, et du grain pour mon cheval.

Le 7 juillet au matin, lorsque j'étois prêt à partir, mon hôte, avec beaucoup d'embarras, me pria de lui donner un peu de mes cheveux. On lui avoit dit, ajouta-t-il, que des cheveux d'un blanc étoient

un saphis qui donnoit à celui qui le portoit toute l'instruction des blancs. Je n'avois jamais entendu parler d'un mode si simple d'éducation ; mais je me prêtai sur-le-champ à ses desirs. Le pauvre homme avoit une si grande envie d'apprendre, que, moitié coupant, moitié arrachant, il me tondit d'assez près tout un côté de la tête : il en auroit fait autant de l'autre, si je n'eusse témoigné quelque mécontentement, et si je ne lui avois pas dit que je voulois réserver pour quelque autre occasion, une partie de cette précieuse matière.

Je parvins vers midi, à une petite ville appelée *Vassibou*. Je fus obligé de m'y arrêter jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de me procurer un guide pour aller à Satilé, lieu distant d'un grand jour de marche, et où je ne pouvois me rendre qu'en traversant des bois sans aucun chemin battu. Je pris en conséquence ma résidence à la demeure du douty, où je passai quatre jours. Pendant ce tems, je m'amusai à aller aux champs avec les gens de la maison, pour les voir travailler. La culture se pratique ici fort en grand ; et comme disent les habitans, on n'y connoît jamais la faim.

Les hommes et les femmes travaillent ensemble à labourer le sol; ils se servent à cet effet d'une grande bêche pointue, très-supérieure à celle dont on fait usage sur les bords de la Gambie : mais ils sont obligés, dans la crainte des maures, de porter avec eux leurs armes aux champs. Le maître, avec le manche de sa lance, trace des lignes pour diviser le terrein en portions régulières, dont chacune est assignée à trois esclaves.

Le soir du 11, huit kaartans fugitifs arrivèrent à Vassibou; ils avoient trouvé impossible de vivre sous la tyrannie des maures, et ils alloient se faire sujets du roi de Bambara. Ils m'offrirent de me conduire jusqu'à Satilé; j'acceptai cette proposition.

Le 12 juillet, nous partîmes à la pointe du jour, et nous marchâmes avec une vîtesse extraordinaire jusqu'au coucher du soleil. Nous ne nous arrêtâmes dans la journée que deux fois; l'une près d'une fontaine dans les bois, et l'autre aux ruines d'une ville nommée *Illa-Campe* (la ville au bled), qui avoit appartenu jadis à Daisy. Lorsque nous arrivâmes dans le voisinage

de Satilé, les gens qui étoient occupés à travailler aux champs, voyant tant de cavaliers ensemble, nous prirent pour un parti de maures, et s'enfuirent en criant. Toute la ville prit à l'instant l'alarme ; et l'on voyoit de tous côtés, les esclaves poussant vers la ville les chevaux et le bétail. En vain l'un de nous prit le galop, et voulut les joindre pour les détromper. Il ne fit qu'augmenter leur effroi ; et lorsque nous arrivâmes à la ville, nous en trouvâmes les portes fermées, et tous les habitans sous les armes. Après de longs pourparlers, on nous laissa entrer : et comme tout annonçoit un violent orage, le douty nous permit de coucher dans son baloun. Il nous donna même à chacun une peau de bœuf pour nous servir de lit.

Le 13 juillet, au matin de bonne-heure, nous partîmes. Les chemins étoient humides et glissans ; mais le pays étoit très-beau, coupé de plusieurs petits ruisseaux, dont la pluie avoit fait autant de rapides rivières. Vers dix heures, nous arrivâmes aux ruines d'un village qui avoit été détruit par la guerre, environ six mois auparavant. Pour empêcher que désormais on bâtît là aucune

ville, on avoit brûlé le Bentang, où les habitans passoient leurs journées ; on avoit comblé les puits, et absolument détruit tout ce qui pouvoit rendre ce séjour commode et agréable.

Vers midi, mon cheval se trouva si fatigué, que je ne pus suivre plus loin mes compagnons de voyage. Je descendis donc, les priant de continuer, et leur disant que je les suivrois aussitôt que mon cheval se seroit un peu reposé ; mais ils ne voulurent pas me quitter. Les lions, me dirent-ils, étoient fort nombreux dans ces contrées ; et quoiqu'ils n'attaquassent pas volontiers une troupe, ils auroient bientôt trouvé et saisi un homme seul. Il fut donc convenu qu'un des cavaliers resteroit pour m'aider à faire aller mon cheval devant moi, tandis que les autres se rendroient à Gallou, à l'effet d'y chercher des logemens et d'y ramasser de l'herbe pour les chevaux avant la nuit. Avec le secours de ce bon nègre, je conduisis mon cheval jusqu'à environ quatre heures, que nous nous trouvâmes devant Gallou, ville considérable, située dans une belle et riche vallée, qu'entourent des rochers élevés.

Comme mes compagnons avoient le desir de s'établir dans ce canton, le douty leur fit présent d'une belle brebis, et je fus assez heureux pour me procurer une bonne quantité de grain pour mon cheval. Les naturels souffloient ici dans des dents d'éléphans pour annoncer la prière du soir, comme à Kemmou.

Le lendemain 14 juillet, de bon matin, pendant que mes compagnons faisoient des prières pour la prospérité de notre hôte, je le remerciai de son hospitalité, puis nous partîmes. Vers trois heures nous arrivâmes à Mourja, ville grande et fameuse pour son commerce de sel. Les maures y en apportent de grandes quantités, qu'ils échangent contre du grain et de la toile de coton. La plupart des naturels étant ici mahométans, il n'est pas permis aux kafirs de boire de la bière qu'ils appellent *neò-dollo* esprit de bled, excepté dans certaines maisons. Je vis dans l'une de ces maisons, environ vingt personnes assises autour de grands vases pleins de bière. Ces gens avoient l'air fort gai, et la plupart étoient ivres. Comme le maïs y abonde, les habitans sont généreux pour les étrangers. Je crois que nous reçûmes de différentes

personnes autant de grain et de lait qu'il en eût fallu pour trois fois plus de monde que nous n'étions. Nous passâmes là deux jours, et nous ne vîmes point que cette prolongation de séjour eût rien diminué de la libéralité de nos hôtes.

Le matin du 16, nous repartîmes avec une caravane de quatorze ânes chargés de sel, et destinés pour Sansanding. Le chemin, singulièrement pittoresque, passoit entre deux collines de roches dans lesquelles les maures se cachent quelquefois pour piller les étrangers. Aussitôt que nous eûmes gagné le pays plat, le maître de la caravane de sel nous remercia de l'avoir accompagné jusques-là, et nous invita à avancer. Le soleil étoit presque couché avant que nous arrivassions à Datlibou. Le soir nous eûmes un effroyable orage : la maison dans laquelle j'étois logé ayant un toit plat, laissoit pénétrer la pluie par torrens. Le sol en fut bientôt couvert, et nous en avions jusqu'à la cheville. Le feu s'éteignit : nous fûmes obligés de passer la nuit sur quelques fagots de bois qui se trouvoient dans un coin.

Le 17 juillet, nous partîmes de Datlibou, vers dix heures; nous passâmes près d'une

grande caravane qui revenoit de Sego avec des bêches à bled, des nattes, et d'autres ustensiles de ménage. A cinq heures nous arrivâmes à un grand village où nous nous proposions de passer la nuit : mais le douty ne voulut pas nous recevoir. Lorsque nous en partîmes, mon cheval se trouva si fatigué que je fus obligé de le conduire devant moi, et il étoit nuit avant que nous eussions atteint Fanimbou, petit village. Le douty de ce lieu n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit parmi nous un homme blanc, qu'il m'apporta trois vieux mousquets, et il fut fort déconcerté lorsqu'il sut que je ne pouvois pas les réparer.

Le 18 juillet, nous continuâmes notre marche. Ayant fait la veille un léger souper, nous nous trouvâmes le matin assez en appétit pour chercher à nous procurer du maïs dans quelque village : mais ce fut inutilement. Les villes que nous rencontrâmes étoient plus peuplées. Les terreins qui n'étoit pas employés à la culture du bled, fournissoient d'excellens pâturages à de grands troupeaux de bétail ; mais, à cause du grand concours de gens qui vont journellement à Sego ou qui en reviennent, les habitans sont moins

hospitaliers qu'ailleurs envers les étrangers.

Mon cheval s'affoiblissant de jour en jour, m'était devenu peu utile. Je fus obligé, pendant la plus grande partie de la journée, de le conduire devant moi, et je n'arrivai qu'à huit heures du soir à Geotorro. J'y trouvai mes compagnons en dispute avec le douty, qui avoit absolument refusé de leur donner et même de leur vendre aucune provision. Comme nous n'avions rien mangé depuis vingt-quatre heures, nous n'étions nullement disposés à jeûner un jour de plus, si nous pouvions l'éviter. Voyant que nos instances étoient inutiles, et me trouvant très-fatigué, je me couchai. Je dormis jusque vers minuit, que je fus éveillé par le cri joyeux de *kinné nata*, c'est-à-dire, les vivres sont venus. Ceci nous rendit le reste de la nuit plus agréable; et le 19 juillet, à la pointe du jour, nous reprîmes notre marche, nous proposant de nous arrêter à un village appelé Doulinkeabou, pour y passer la nuit suivante. Mes compagnons de voyage, mieux montés que moi, me laissèrent bientôt derrière: et je marchois pieds nuds conduisant devant moi mon cheval, lorsque je rencontrai une caravane d'environ soixante-dix esclaves, qui

venoient de Sego. Ils étoient attachés par le cou avec des lanières de cuir de bœuf tressées comme de la corde. Sept esclaves tenoient à la même corde ; et, entre chaque grouppe de sept, marchoit un homme avec un mousquet. Plusieurs de ces esclaves étoient en mauvais état, et on comptoit parmi eux beaucoup de femmes. A la queue de la file venoit le domestique de Sidi Mahomed, que je me souvins avoir vu au camp de Benowm. Il me reconnut sur-le-champ, et me dit que ses esclaves alloient à Maroc par la voie du Ludamar et du grand désert.

Dans l'après-midi, comme j'approchai de Doulinkeabou, je rencontrai une vingtaine de maures à cheval ; c'étoient les propriétaires des esclaves que j'avois vus le matin. Ils étoient bien armés de mousquets, et parurent fort curieux de savoir qui j'étois. Mais ils étoient bien moins grossiers que ne sont, en général, leurs compatriotes. J'appris par eux que je ne trouverois pas Sidi Mahomed à Sego, parce qu'il étoit allé à Kancaba chercher de la poudre d'or.

Lorsque j'arrivai à Doulinkeabou, j'appris que mes compagnons de voyage en étoient partis : mais mon cheval étoit si fatigué que

je ne pus les suivre. Le douty de la ville voulut bien m'accorder un peu d'eau à boire ; ce qu'on regarde en général comme le gage d'une plus grande hospitalité. Je ne doutois donc point que mes fatigues de la journée ne dussent se terminer par un souper abondant et une bonne nuit. Je n'eus malheureusement ni l'un ni l'autre ; la nuit fut orageuse et pluvieuse, et le douty borna son hospitalité à l'eau qu'il m'avoit donnée.

Le 20 juillet, je tâchai par prières et par menaces d'obtenir du douty quelques vivres; mais tout fut inutile. Je demandai même un peu de grain à une de ses esclaves qui lavoit près d'un puits, et j'eus l'humiliation d'être refusé. Cependant lorsque le douty fut allé aux champs, sa femme m'envoya une poignée de farine que je mêlai avec de l'eau, et que je bus pour mon déjeûner. Vers huit heures, je partis de Doulinkeabou ; et à midi je m'arrêtai quelques minutes près d'une grande korrée, ou des foulahs me donnèrent un peu de lait. Entendant dire que deux nègres alloient de là à Sego, je m'estimai heureux d'avoir leur compagnie, et nous partîmes sur-le-champ. Vers les quatre heures, nous nous arrêtames à un petit village, où l'un des

nègres rencontra une de ses connoissances, qui nous invita à une espèce de repas public où régnoit une sorte de cérémonie. On y servit avec profusion un mets composé de lait aigre et de farine *, ainsi que de la bière faite avec le grain du pays. Les femmes étoient admises dans cette société, chose que je n'avois jamais vue en Afrique. Tout se faisoit sans gêne ; chacun étoit libre de boire à son gré. Les convives se faisoient l'un à l'autre un signe de tête quand ils étoient sur le point de boire ; et en posant la calebasse, ils disoient ordinairement *berka* (je vous remercie). Tous tant hommes que femmes paroissoient un peu ivres ; mais je ne vis point qu'ils fussent querelleurs.

Étant partis de ce lieu, nous trouvâmes plusieurs grands villages où je fus constamment pris pour un maure et fournis ample matière aux plaisanteries des bambaras. En me voyant conduire devant moi mon cheval, ils rioient de bon cœur de ma figure. Il a été à la Mecque, disoit l'un, on le voit bien à ses habits : un autre me demandoit si mon cheval étoit malade ; un troisième feignoit de vouloir l'acheter, etc. Je crois que les

* Ce mets s'appelle *sinkatou*.

esclaves même avoient honte de paroître en ma compagnie. Un peu avant la fin du jour, nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un petit village où je me procurai quelques alimens pour moi et un peu de grain pour mon cheval, au prix modéré d'un bouton. On me dit que le lendemain matin je verrois de bonne heure le Niger (que les nègres appellent le joliba ou *la grande Eau*). Les lions sont ici très-communs. On ferme les portes peu après le soleil couché, et personne ne peut plus sortir de la ville. L'idée de voir le lendemain le Niger, jointe au bourdonnement importun des moustiques, m'empêchèrent de fermer l'œil durant la nuit. Avant le jour, j'avois sellé mon cheval et j'étois prêt à partir ; mais, à cause des bêtes féroces, nous fûmes obligés d'attendre pour ne pas ouvrir les portes avant que les habitans fussent éveillés. C'étoit jour de marché à Sego, et les chemins étoient par-tout couverts de gens qui portoient à vendre divers articles. Nous traversâmes quatre grands villages, et à huit heures nous vîmes la fumée s'élever au-dessus de Sego.

En approchant de la ville, j'eus le bonheur de rejoindre les kaartans fugitifs, dont

la complaisance m'avoit été si utile depuis que je traversois le Bambara. Ils convinrent volontiers de me présenter au roi, et nous marchâmes ensemble par un terrein marécageux, où tandis que je tâchois de découvrir le fleuve, l'un d'eux s'écria : *geo affilli* (voyez l'eau). Regardant devant moi, je vis avec un extrême plaisir le grand objet de ma mission, le majestueux Niger que je cherchois depuis si longtemps. Large comme la Tamise l'est à Westminster, il étinceloit des feux du soleil, et couloit lentement *vers l'orient*. Je courus au rivage ; et après avoir bu de ses eaux, j'élevai mes mains au ciel, en remerciant avec ferveur l'ordonnateur de toutes choses, de ce qu'il avoit couronné mes efforts d'un succès si complet.

Cependant, la pente du Niger vers l'est, et les points collatéraux de cette direction, ne me causèrent aucune surprise ; car, quoiqu'à mon départ d'Europe, j'eusse de grands doutes à ce sujet, j'avois fait, dans le cours de mon voyage, tant de questions sur ce fleuve, et des nègres de diverses nations m'avoient assuré si souvent et si positivement que son cours principal alloit vers le *soleil levant*, qu'il ne me restoit sur ce point

presque plus d'incertitude, d'autant que je savois que le major Houghton avoit recueilli de la même manière des informations pareilles.

La capitale du Bambara, Sego, où j'arrivois alors, consiste proprement en quatre villes distinctes : deux desquelles sont situées sur la rive septentrionale du fleuve, et s'appellent Sego Korro, et Sego Bou. Les deux autres sont sur la rive méridionale, et portent les noms de Sego Sou Korro, et Sego See Korro. Toutes sont entourées de grands murs de terre. Les maisons sont construites en argile ; elles sont carrées et leurs toîts sont plats : quelques-unes ont deux étages, plusieurs sont blanchies. Outre ces bâtimens, on voit dans tous les quartiers, des mosquées bâties par les maures. Les rues, quoique étroites, sont assez larges pour tous les usages nécessaires dans un pays où les voitures à roues sont absolument inconnues. D'après toutes les notions que j'ai pu recueillir, j'ai lieu de croire que Sego contient dans sa totalité environ trente mille habitans. Le roi de Bambara réside constamment à Sego See Korro ; il emploie un grand nombre d'esclaves à transporter les habitans d'un côté à

l'autre de la rivière. Le salaire qu'ils reçoivent de ce travail, quoiqu'il ne soit que de dix kauris par personne, fournit au roi, dans le cours d'une année, un revenu considérable. Les canots dont on fait usage ici, sont d'une construction singulière ; chacun est fait avec les troncs de deux arbres joints, non pas côte à côte, mais bout à bout : la jointure se trouve précisément au milieu du canot. Ils sont, par conséquent, beaucoup trop étroits pour leur longueur, et n'ont ni ponts ni mâts. Ils ne laissent pas cependant que d'avoir beaucoup de capacité. J'en ai vu traverser la rivière, chargés de quatre chevaux et de plusieurs personnes.

En arrivant à ce passage, nous trouvâmes beaucoup de gens qui attendoient le moment de passer. Tous me regardoient en silence ; et je vis avec inquiétude, dans le nombre, plusieurs maures. On s'embarquoit en trois endroits différents, et les passeurs étoient actifs et prompts ; mais la foule étoit telle que je ne pus obtenir sur-le-champ mon passage : je m'assis sur le rivage pour attendre un moment plus favorable. L'aspect de cette grande ville, ces nombreux canots qui couvroient la rivière, cette population ac-

tive, les terres cultivées qui s'étendoient au loin à l'entour, me présentoient un tableau d'opulence et de civilisation que je ne m'étois pas attendu à rencontrer dans le centre de l'Afrique.

J'attendis plus de deux heures, sans pouvoir trouver le moyen de traverser la rivière. Pendant ce tems, les personnes qui étoient passées, avertirent le roi Mansong, qu'un blanc attendoit au passage, et venoit pour le voir. Il m'envoya sur-le-champ, un de ses premiers domestiques, qui me dit que le roi ne pourroit me voir, jusqu'à ce qu'il sût ce qui m'amenoit dans le pays. Je ne devois pas, ajouta-t-il, passer la rivière sans la permission du roi. Il me conseilla donc d'aller chercher, dans un village éloigné, qu'il me montra, un logement pour la nuit; et me dit que le lendemain matin il m'apporteroit de nouvelles instructions sur ce que j'aurois à faire. Ce contre-tems étoit désagréable; mais n'y voyant point de remède, je partis pour le village, où à ma grande humiliation, personne ne voulut me recevoir dans sa maison. Chacun me regardoit d'un air de crainte et de surprise; et je fus obligé de rester toute la journée sans man-

ger, assis sous un arbre. La nuit paroissoit devoir être encore plus fâcheuse : car le vent s'étoit élevé, et tout sembloit annoncer une forte pluie. Les bêtes féroces sont d'ailleurs si communes dans ce canton, que j'aurois été obligé de grimper sur l'arbre, et de dormir sur quelqu'une de ses branches. Cependant, vers le coucher du soleil, lorsque je me préparois à passer la nuit de cette manière, et que j'avois lâché mon cheval afin qu'il pût paître en liberté, une femme qui revenoit de travailler aux champs, s'arrêta pour me regarder. Remarquant que j'étois abattu et fatigué, elle s'informa de ma position, que je lui exposai en peu de mots : sur quoi, avec un air de grande compassion, elle prit ma selle et ma bride, et me dit de la suivre. M'ayant conduit dans sa hutte, elle alluma une lampe, étendit une natte sur le sol, et me dit que je pouvois rester là pour la nuit. S'apercevant ensuite que j'avois faim, elle dit qu'elle alloit me procurer quelque chose à manger. Elle sortit en conséquence, et revint bientôt avec un fort beau poisson qu'elle fit griller à moitié sur quelques charbons, et me le donna pour souper. Ayant ainsi rempli les devoirs de

l'hospitalité envers un étranger malheureux, ma digne bienfaitrice me montra ma natte, et me dit que je pouvois m'y reposer sans crainte : puis elle dit aux femmes de sa maison, qui, pendant tout ce tems n'avoient cessé de me contempler, qu'elles pouvoient reprendre leur travail, qui consistoit à filer du coton. Elles continuèrent à s'en occuper pendant une grande partie de la nuit. Pour en charmer l'ennui, elles avoient recours à des chansons, dont une fut improvisée sur-le-champ; car j'en étois le sujet. Elle étoit chantée par une femme seule; les autres se joignoient à elle par intervalles en forme de chœur. L'air en étoit doux et plaintif, et les paroles, traduites littéralement, répondoient à celles-ci. — « Les vents rugis-
« soient, et la pluie tomboit. — Le pauvre
« homme blanc, foible et fatigué, vint et
« s'assit sous notre arbre. — Il n'a point de
« mère pour lui apporter du lait, point
« de femme pour moudre son grain. —
« Chœur : — Ayons pitié de l'homme blanc.
« Il n'a point de mère, etc. » Ces détails peuvent paroître de peu de conséquence au lecteur; mais dans la position où je me trouvois, j'en fus extrêmement touché. Emu jus-

qu'aux larmes d'une bonté si peu espérée, le sommeil fuit de mes yeux. Le matin, je donnai à ma généreuse hôtesse, deux des quatre boutons de cuivre qui restoient à ma veste. C'étoit le seul don que j'eusse à lui offrir en témoignage de ma reconnoissance.

Le 21 juillet, je restai dans ce village toute la journée, causant avec les habitans qui venoient en foule pour me voir. Le soir je commençai à concevoir quelque inquiétude de ce qu'il ne m'étoit venu aucun message de la part du roi, d'autant que les gens autour de moi disoient tout bas que Mansong avoit appris des particularités très-défavorables sur mon compte, par les maures et les slatées qui demeuroient à Sego, et qui étoient extrêmement inquiets des motifs de mon voyage. Je sus qu'ils avoient eu avec le roi plusieurs conférences, sur l'accueil qu'il convenoit de me faire. Quelques gens du village me dirent nettement que j'avois beaucoup d'ennemis, et que je ne devois point espérer de faveur.

Le 22 juillet, vers onze heures, un messager vint de la part du roi; mais il me donna peu de satisfaction. Il me demanda particulièrement si j'avois apporté quelque

présent, et parut fort déconcerté, lorsque je lui dis que les maures m'avoient tout volé. Quand je lui proposai d'aller avec lui, il me dit de rester jusques dans l'après-midi, que le roi m'enverroit chercher.

Le 23 juillet, un autre messager vint de la part de Mansong, portant un sac. Il me dit que l'intention du roi étoit que je partisse pour m'éloigner de Sego ; mais que ce prince voulant soulager un homme blanc dans le malheur, m'avoit envoyé cinq mille kauris * pour me mettre en état d'acheter des vivres, afin de continuer ma route. Le messager ajouta, que si mon intention étoit réellement d'aller à Jenné, il avoit ordre de m'accompagner en qualité de guide jusqu'à Sansanding. Je ne sus d'abord que penser de cette conduite du roi : mais d'a-

* On a déja fait mention de ces petites coquilles qui passent comme monnaie courante dans plusieurs parties des Indes orientales, ainsi que de l'Afrique. Dans le Bambara, et les contrées adjacentes où les choses nécessaires à la vie sont à très-bon marché, il n'en falloit pas ordinairement plus d'un cent pour acheter des vivres pour moi pour un jour, et du grain pour mon cheval. J'estimai 250 kauris, comme équivalent a un schelling. (1 *franc* 20 *centimes*).

près la conversation que j'eus ensuite avec le guide, j'eus lieu de penser que Mansong m'auroit volontiers admis en sa présence à Sego, mais qu'il craignoit de ne pouvoir me protéger contre la méchanceté et la haine des habitans maures. Sa conduite fut donc en même-tems prudente et généreuse. Les circonstances qui accompagnèrent mon arrivée à Sego, étoient sans contredit de nature à faire soupçonner au roi que je desirois de cacher le véritable objet de mon voyage.

Il raisonnoit probablement comme mon guide qui, lorsque je lui dis que j'étois venu de bien loin, au travers de mille dangers, pour voir la rivière Joliba, demanda s'il n'y avoit donc point de rivières dans mon pays, et si une rivière ne ressembloit pas à une autre. Malgré ses doutes et la basse jalousie des maures, ce prince généreux crut que c'étoit assez qu'un blanc se trouvât dans son royaume, réduit à la plus extrême misère, pour qu'il eût droit à ses bontés; et il ne pensa pas qu'il fallût d'autre titre que le malheur même pour mériter sa bienveillance.

CHAPITRE XVI.

Départ de M. Mungo Park pour Sego, et son arrivée à Kabba.—Description du Shea, arbre qui produit le beurre végétal.—M. Mungo Park et son guide arrivent à Sansanding.—Conduite des maures en ce lieu.—M. Mungo Park continue sa marche vers l'est.—Incidens qu'il éprouve en route.—Il arrive à Modibou, et part pour Kea; mais il est obligé de laisser son cheval en chemin.—Il s'embarque à Kea dans un canot de pêcheur pour aller à Mourzan.—De là traversant le Niger, il va à Silla.—Il se détermine à ne pas aller plus avant dans l'est.—Quelques détails sur le cours intérieur du fleuve, et les villes qui en sont voisines du côté de l'est.

AINSI forcé de quitter Sego, je fus conduit, le même soir, à environ sept milles du côté de l'est, dans un village dont mon guide connoissoit quelques habitans, qui

nous reçurent bien. Cet homme étoit amical et communicatif. Il parloit avec un grand éloge de l'hospitalité de ses compatriotes. Mais il me dit que si réellement Jenné étoit le lieu de ma destination (ce dont jusqu'alors il avoit paru douter), j'avois formé une entreprise plus dangereuse que peut-être je ne le croyois : car, ajoutoit-il, quoique la ville de Jenné fît, de nom, partie des domaines du roi de Bambara, c'étoit dans le fait une ville maure ; la majeure partie des habitans étant buschréens *, et le gouverneur même, quoique nommé par Mansong, étant de cette secte. Je me voyois ainsi en danger de tomber une seconde fois entre les mains de gens qui regardoient non-seulement comme excusable, mais comme méritoire, de me mettre à mort. Ce qui rendoit cette réflexion encore plus triste, c'est que le péril ne feroit qu'augmenter à mesure que j'irois plus avant ; car j'appris que les villes que je trouverois au-delà de

* J'aurois dû dire plus haut que je trouvai la langue du Bambara une espèce de mandingue corrompu. Avec un peu d'usage, je le compris et le parlai sans difficulté.

Jenné étoient encore plus dépendantes que celle-ci de l'influence des maures, et que Tombuctou, objet principal de mes recherches, étoit en entier en possession de ce peuple barbare, qui ne permet à aucun chrétien d'y demeurer. Mais je m'étois avancé trop loin, pour retourner vers l'ouest sur des informations aussi vagues, et je résolus de poursuivre ma route. Toujours accompagné de mon guide, je partis du village, le matin du 24. Vers huit heures, nous passâmes par une grande ville appelée *Kabba*, située au milieu d'un beau pays très-bien cultivé, qui ressembloit plutôt à l'intérieur de l'Angleterre, qu'à ce que je croyois devoir trouver au milieu de l'Afrique. Les habitans étoient par-tout occupés à recueillir les fruits de l'arbre shea, avec lesquels ils font le beurre végétal dont j'ai parlé dans le commencement de cet ouvrage. Cet arbre croît abondamment dans toute cette partie du Bambara. Il n'est pas planté par les habitans; mais on le trouve croissant naturellement dans les bois. Lorsqu'on défriche les forêts pour cultiver la terre, on coupe tous les arbres, excepté les sheas. Cet arbre ressemble beaucoup au chêne américain; et

le fruit, avec le noyau duquel, séché au soleil et bouilli dans l'eau, on prépare le beurre végétal, ressemble un peu à l'olive d'Espagne. Le noyau est enveloppé d'une pulpe douce, que recouvre une mince écorce verte. Le beurre qui en provient, outre l'avantage qu'il a de se conserver toute l'année sans sel, est plus blanc, plus ferme, et à mon goût plus agréable qu'aucun beurre de lait de vache que j'aie jamais mangé. La récolte et la préparation de cette précieuse denrée semblent faire un des premiers objets de l'industrie africaine, tant dans le royaume de Bambara que dans les pays environnans. C'est un des principaux articles du commerce intérieur de ces contrées.

Nous traversâmes, dans le cours de la journée, plusieurs grands villages habités principalement par des pêcheurs. Vers les cinq heures du soir, nous arrivâmes à Sansanding, très-grande ville qui contient, me dit-on, de huit à dix mille habitans. Ce lieu est très-fréquenté par les maures, qui y apportent de Beerou du sel, et de la Méditerranée de la verroterie et du corail, pour les y échanger contre de la poudre d'or et de la toile de coton. Ils vendent cette toile

avec un grand bénéfice, à Beerou et dans les autres pays maures; où, à raison du défaut de pluie, on ne cultive point de coton.

Je priai mon guide de me conduire, le moins publiquement possible, à la maison où nous devions loger. Nous passâmes, en conséquence, entre la ville et la rivière, le long d'une anse ou port, dans lequel je remarquai vingt grands canots, pour la plupart entièrement chargés et couverts de nattes, à l'effet d'empêcher la pluie de gâter les marchandises. Pendant que nous passions, il arriva trois autres canots, dont deux portoient des passagers, et l'autre des marchandises. Je vis avec satisfaction que tous les habitans nègres me prenoient pour un maure. J'aurois probablement passé sous ce titre sans aucun obstacle, si un maure qui étoit assis près du rivage, n'eût découvert l'erreur, et jetant un cri, n'eût rassemblé un grand nombre de ses compatriotes.

Lorsque j'arrivai à la demeure de Counti Mamadi, le douty de la ville, je me vis environné de quelques centaines de personnes qui parloient différens dialectes tous aussi peu intelligibles pour moi les uns que

les autres. Enfin, par le secours de mon guide qui me servoit d'interprète, je compris que quelques-uns des spectateurs prétendoient m'avoir vu dans un lieu, et d'autres dans un autre. Une femme maure juroit positivement qu'elle avoit tenu ma maison pendant trois ans à Gallam, sur la rivière du Sénégal. Il étoit clair que ces gens me prenoient pour quelque autre personne; et je priai deux des plus confians, de dire de quel côté étoit le lieu où ils m'avoient vu. Ils montrèrent le sud; je présumai de là qu'ils venoient probablement du cap Cote, où il étoit possible qu'ils eussent vu quelques blancs. Leur langage ne ressembloit à aucun de ceux que j'avois déja entendus. Les maures s'étant alors assemblés en grand nombre, forcèrent, avec leur arrogance ordinaire, les nègres à se tenir à l'écart. Ils commencèrent par me questionner sur ma religion: mais trouvant que je ne savois pas bien l'arabe, ils envoyèrent chercher deux hommes, qu'ils appeloient *ilhuidi* (juifs), dans l'espoir que ceux-ci pourroient causer avec moi. Ces juifs, pour le vêtement et l'extérieur, ressemblent beaucoup à des arabes. Mais quoiqu'ils se conforment

à la religion de Mahomet, au point de réciter en public les prières du koran, ils sont peu respectés par les nègres. Les maures eux-mêmes avouèrent que, tout chrétien que je fusse, j'étois un meilleur homme qu'un juif. Ils prétendirent cependant que je devois, comme les juifs, me conformer à leur religion, et répéter les prières mahométanes ; et lorsque je tentai d'éluder ce point en disant que je ne savois pas l'arabe, l'un d'eux, schérif de Tuat dans le grand désert, se leva et jura par le prophète, que si je refusois d'aller à la mosquée, il aideroit ceux qui voudroient m'y traîner. Il n'y a nul doute que cette menace n'eût été mise sur-le-champ à exécution, si mon hôte ne fût intervenu en ma faveur. Il leur dit que j'étois l'étranger du roi, et qu'il ne pouvoit consentir à me voir maltraiter pendant que j'étois sous sa protection. Il leur conseilloit donc de me laisser tranquille pour le soir, les assurant que le lendemain on me feroit partir ; cela appaisa un peu leurs clameurs : mais ils me forcèrent de monter sur un siége élevé, près de la porte de la mosquée, pour que chacun pût me voir ; car la foule étoit

devenue si nombreuse, qu'on ne pouvoit plus la contenir. Des gens montoient sur les maisons, et grimpoient les uns sur les autres, comme font parmi nous les spectateurs d'une exécution judiciaire. Je restai sur ce siége jusqu'au coucher du soleil. On me conduisit alors dans une cabane assez propre, au-devant de laquelle étoit une petite cour, dont Counti Mamadi ferma la porte pour empêcher que personne m'importunât : mais cette précaution ne put écarter les maures. Ils gravirent par-dessus le mur de terre, et vinrent en foule dans la cour pour me voir, disoient-ils, faire mes dévotions du soir, et manger des œufs. Je ne jugeai pas à propos de les satisfaire sur le premier article ; mais je leur dis que je n'avois point de répugnance à manger des œufs, s'ils vouloient m'en donner. Mon hôte m'apporta sur-le-champ sept œufs de poule, et fut fort étonné de voir que je ne pouvois les manger cruds ; car c'est, ce semble, une opinion généralement reçue parmi les habitans de l'intérieur, que les européens vivent presque uniquement de cette nourriture. Lorsque je fus venu à bout de persuader à mon hôte que cette opinion

étoit mal fondée, et que je prendrois volontiers ma part de tous les mets qu'il voudroit bien m'envoyer, il ordonna qu'on tuât un mouton, et qu'on en préparât une partie pour mon souper. Vers minuit, lorsque les maures m'eurent quitté, il me fit une visite, et me pria avec beaucoup d'instances de lui écrire un saphi. Si le saphi d'un maure est bon (disoit cet hospitalier vieillard), celui d'un blanc doit nécessairement être meilleur. Je lui en donnai volontiers un pourvu de toutes les vertus que je pouvois y mettre, car il contenoit l'oraison dominicale. La plume avec laquelle je l'écrivis, étoit un morceau de roseau : un peu de charbon et d'eau gommée me firent une encre passable, et une planche mince me servit de papier.

Le 25 juillet, le matin de bonne-heure, avant que les maures fussent assemblés, je partis de Sansanding. Je couchai le soir à une petite ville appelée *Sibili*, d'où le jour suivant je gagnai Nyara, grande ville à quelque distance de la rivière. J'y passai la journée du 27, pour faire reposer mon cheval et laver mes vêtemens. Le douty y a une maison fort commode, à deux étages, et couverte d'un toît plat. Il me montra un

peu de poudre à tirer de sa composition, et me fit voir, comme une grande curiosité, un petit linge brun attaché à un poteau près de la porte, et qui étoit venu, me dit-il, d'un pays très-éloigné, appelé Kong.

Le 28 juillet, je partis de Nyara, et arrivai vers midi à Nyamée. Cette ville est habitée principalement par des foulahs du royaume de Massina. Le douty refusa, je ne sais pourquoi, de me recevoir; mais il m'envoya civilement son fils à cheval, pour me conduire à Modibou, que l'on me dit n'être pas fort éloigné.

Nous marchâmes en ligne droite, au travers des bois : mais en général, nous avancions avec beaucoup de circonspection. Je remarquai que mon guide s'arrêtoit souvent, et qu'il regardoit tous les buissons. Lorsque je lui en demandai la raison, il me dit que les lions étoient fort communs dans cette partie du pays, et qu'ils attaquoient souvent les gens qui voyageoient au travers des bois. Tandis qu'il parloit, mon cheval tressaillit : regardant autour de moi, j'aperçus, à peu de distance, un grand animal de l'espèce des caméléopards * : son cou et ses jambes de-

* Le caméléopard s'appelle aussi giraffe.

vant étoient très-longs; sa tête étoit garnie de deux cornes courtes et noires, tournées en arrière; sa queue qui descendoit jusqu'au jarret, avoit, à son extrémité, une touffe de crins. L'animal étoit d'un gris de souris. Il s'éloigna de nous en trottant pesamment, et remuant sa tête de côté et d'autre, pour voir si nous le poursuivions. Peu de momens après, comme nous traversions une grande plaine découverte, où étoient quelques buissons épars, mon guide qui étoit à quelques pas devant moi, me dit en langage foulah, quelques mots que je ne compris pas. Je lui demandai en mandingue ce qu'il vouloit dire: *Wara billi billi* (un très-grand lion), me répondit-il; et il me faisoit signe de m'enfuir. Mais mon cheval étoit trop fatigué; ainsi nous marchâmes lentement pour dépasser le buisson où étoit caché l'animal. Cependant, n'apercevant rien moi-même, je croyois que mon guide s'étoit trompé, lorsque tout-à-coup le foulah mit la main à sa bouche, en s'écriant: *soubah an allahi* (dieu nous préserve). Et à ma grande surprise, j'aperçus alors, à une petite distance du buisson, un grand lion rouge, qui avoit la tête couchée entre les

deux pattes de devant. Je m'attendois qu'il alloit sur-le-champ s'élancer sur moi, et j'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque, mon cheval devînt plutôt que moi sa victime. Mais l'animal, probablement n'étoit pas fort affamé; car il nous laissa passer tranquillement, quoique nous fussions bien à sa portée. Mes yeux étoient tellement fixés sur ce roi des animaux, qu'il me fut impossible de les en détourner, jusqu'à ce que nous fussions à une grande distance. Pour éviter quelque fâcheuse rencontre du même genre, nous prîmes un chemin détourné dans des marais. Au coucher du soleil, nous arrivâmes à Modibou, village délicieusement situé sur les bords du Niger, d'où l'on domine sur la rivière, dans un espace de plusieurs milles, tant à l'est qu'à l'ouest. De petites îles vertes, paisibles demeures de quelques industrieux foulahs, dont le bétail y vit en sûreté contre les ravages des bêtes féroces, parsèment le fleuve, et décorent son lit qui est ici beaucoup plus large et plus majestueux qu'à Sego; le tout forme une des situations les plus enchanteresses qu'il y ait au monde. On prend, en cet endroit, beaucoup de pois-

sons, avec de grands filets de coton que les naturels font eux-mêmes. Ils s'en servent à-peu-près de la même manière que nous faisons des filets que nous avons en Europe. J'observai sur une maison, la tête d'un crocodile, que l'on me dit avoir été tué par des bergers, dans un marais près du village. Ces animaux ne sont pas rares dans le Niger; mais je ne crois pas qu'ils soient très-dangereux; ils sont peu importuns pour le voyageur, en comparaison des prodigieux essaims de moustiques, qui s'élèvent des ruisseaux et des marais en assez grand nombre, pour désoler le plus engourdi des naturels mêmes. Mes habits tombant presque en lambeaux, j'étois mal préparé pour résister aux attaques de ces insectes. Je passois ordinairement la nuit, sans fermer les yeux, allant et venant, et m'éventant la figure avec mon chapeau. Mes bras, mes jambes étoient couverts d'ampoules, que leurs piquures avoient fait élever. La douleur et le défaut de sommeil me donnèrent la fièvre.

Le 29 juillet, le matin de bonne heure, mon hôte remarquant que j'étois malade, me pressa de partir, et envoya avec moi un de ses gens pour me servir de guide jus-

qu'à Kea. Quoique je fusse peu en état de marcher, mon cheval étoit encore moins capable de me porter. A environ sept mille de Modibou, en traversant un terrein argilleux et inégal, il tomba. Tous mes efforts, joints à ceux de mon guide, ne purent réussir à le remettre sur ses jambes. Je m'assis pendant quelque tems près de ce malheureux compagnon de mes aventures; mais voyant qu'il lui étoit impossible de se relever, je lui ôtai sa selle et sa bride, et plaçai devant lui une certaine quantité d'herbe que je ramassai. Je contemplai avec une émotion mêlée de quelque sympathie, le pauvre animal haletant sur la terre; car je ne pouvois me défendre de la triste persuasion que moi-même, avant peu, je succomberois ainsi, mourant de fatigue et de besoin. Frappé de ce cruel pressentiment, je quittai à regret mon vieux serviteur, et je suivis à pied mon guide, le long des bords de la rivière, jusques vers midi. Nous arrivâmes alors à Kea. Ce n'étoit guère qu'un petit village, habité par des pêcheurs. Le douty, vieillard morose, qui étoit assis près de la porte, me reçut fort froidement. Lorsque je l'eus informé de ma situation, et que

je lui demandai sa protection, il me dit d'un air fort indifférent, qu'il faisoit peu de cas des beaux discours, et que je n'entrerois pas dans sa maison. En vain mon guide fit quelques instances en ma faveur, le douty fut inflexible. Je ne savois où reposer mes membres fatigués. Heureusement, un canot de pêcheur, qui appartenoit à des gens de Silla, vint à passer descendant la rivière. Le douty fit signe au pêcheur de s'approcher, et le pria de se charger de moi jusqu'à Mourzan. Le pêcheur, après avoir un peu hésité, consentit à me conduire, et je m'embarquai dans le canot avec lui, sa femme, et un petit garçon. Le nègre qui m'avoit accompagné depuis Modibou, me quitta alors. Je le priai de donner un coup d'œil à mon cheval en s'en retournant, et d'en prendre soin s'il vivoit encore : ce qu'il me promit de faire.

Etant parti de Kea, nous descendîmes la rivière pendant environ un mille, au bout duquel le pêcheur conduisit le canot au bord du rivage, et me pria d'en sortir. Ayant ensuite attaché le canot à un pieu, il se déshabilla, puis il se jeta dans l'eau, et y plongea pendant si long-tems, que je crus

réellement qu'il s'étoit noyé. J'étois même surpris de voir la femme si tranquille ; mais il dissipa mes craintes en montrant sa tête à la pouppe du canot. Il demanda alors une corde, avec laquelle il plongea une seconde fois: puis il rentra dans le canot, et dit à l'enfant de l'aider à tirer la corde. Enfin, ils amenèrent du fond de l'eau un grand panier d'environ dix pieds de diamètre. Il s'y trouvoit deux beaux poissons, que le pêcheur, après avoir remis le panier dans l'eau, porta sur-le-champ à la côte, et cacha dans l'herbe. Nous descendîmes alors un peu plus bas. Ils tirèrent un autre panier, dans lequel étoit un poisson. Le pêcheur nous quitta ensuite pour porter sa pêche à quelque marché du voisinage. La femme et l'enfant continuèrent avec moi de descendre la rivière.

Vers quatre heures, nous arrivâmes à Mourzan, ville de pêcheurs, située sur la rive septentrionale. De là, traversant le fleuve, on me conduisit à Silla, grande ville où je restai jusques à l'entrée de la nuit sous un arbre, entouré d'une foule nombreuse : mais le langage de ces gens différoit beaucoup de celui des autres parties du Bambara. On m'apprit que plus j'irois vers

l'est, moins je trouverois que l'on entendît le Bambara, et que lorsque je serois parvenu à Jenné, j'entendrois la majorité des habitans, parlant un langage différent, appelé par les nègres *Jenné Kummo*, et par les maures, *Kalam Soudan*.

Le douty, après beaucoup d'instances de ma part, me permit d'entrer dans son ballon pour éviter la pluie; mais cet endroit étoit fort humide, et j'eus pendant la nuit un petit accès de fièvre. Abattu par la maladie, épuisé de fatigue et de faim, à moitié nud et ne possédant pas un seul objet de quelque valeur, que je pusse échanger pour me procurer des alimens, des habits ou un asile, je commençois à réfléchir sérieusement sur ma position. Une cruelle expérience m'avoit désormais convaincu que je trouverois, pour aller plus loin, des obstacles insurmontables. Les pluies du tropique étoient déja commencées avec toute leur violence; les rivières et les marais étoient par-tout inondés. Quelques jours plus tard, toute manière de voyager, autre que d'aller par eau, devenoit impossible. Ce qui me restoit des kauris que m'avoit donnés le roi de Bambara, ne suffisoit pas pour louer un

canot qui pût me mener à une grande distance, et j'avois peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui, dans un pays où les maures avoient la principale influence. Par-dessus tout, je voyois que je me mettois de plus en plus au pouvoir de ces impitoyables fanatiques. D'après la manière dont j'avois été reçu, tant à Sego qu'à Sansanding, je craignois d'exposer inutilement ma vie, en essayant d'aller, ne fût-ce qu'à Jenné, à moins que je n'eusse la protection de quelque homme considéré parmi eux, ce que je n'avois aucun moyen de me procurer. Si je périssois dans cette entreprise, mes découvertes étoient ensevelies avec moi : quelque parti que je prisse, je ne voyois qu'une perspective affligeante. Pour retourner à Gambie, j'avois un voyage de plusieurs centaines de milles à faire à pied, dans des pays qui m'étoient absolument inconnus. C'étoit là cependant le seul parti qu'il me restoit à prendre; car une perte inévitable sembloit m'attendre, si je voulois aller plus loin vers l'est. Dans cette conviction, l'on conviendra que je fis bien de m'arrêter. J'avois fait, pour remplir ma mission dans toute son étendue,

tous les efforts que pouvoit justifier la prudence. S'il y eût eu la possibilité la plus éloignée d'une heureuse réussite, ni les embarras nécessairement attachés au voyage, ni le danger d'une seconde captivité ne m'auroient empêché de continuer. La nécessité me fit la loi, et quelle que puisse être à cet égard l'opinion de mes lecteurs, j'ai une extrême satisfaction à dire que mes honorables commettans ont eu, depuis mon retour, la bonté de donner à ma conduite une entière approbation.

Après beaucoup d'hésitation et d'incertitude, ayant enfin pris une résolution fixe de retourner à l'ouest, je crus convenable, avant de quitter Silla, de prendre des marchands maures et nègres, toutes les informations que je pourrois me procurer, soit sur le cours ultérieur du Niger vers l'est, soit sur la situation et l'étendue des royaumes qui l'avoisinent. Les détails suivans m'ont été fournis par tant de personnes différentes, que j'ai lieu de les croire authentiques.

A deux petites journées de marche à l'est de Silla, est la ville de Jenné, qui est située sur une petite île du fleuve, et qui contient, dit-on, plus d'habitans que Sego et même

qu'aucune autre ville du Bambara. A deux autres jours de distance, la rivière s'étend et forme un lac considérable appelé *dibbie* (ou le lac obscur) : tout ce que j'ai pu savoir sur l'étendue de ce lac, c'est qu'en le traversant de l'ouest à l'est, les canots perdent la terre de vue pendant un jour entier. L'eau sort de ce lac en plusieurs courans, qui finissent par former deux grands bras de rivière, dont l'un coule vers le nord-est, et l'autre vers l'est. Mais ces bras se réunissent à Kabra qui est à une journée de marche au sud de Tombuctou, et qui forme le port ou le lieu de l'embarquement de cette ville. L'espace qu'enferment les deux courans s'appele *Jinbala*, il est habité par des nègres. La distance entière par terre de Jenné à Tombuctou est de douze jours de marche.

A onze journées au-dessus de Kabra, le fleuve passe au sud de Houssa, qui en est à deux journées. Quant à la marche du fleuve au-delà de ce point, et à son embouchure définitive, tous les naturels avec qui j'ai conféré n'en ont aucune connoissance. Les affaires de leur commerce les conduisent rarement plus loin que les villes de Tom-

buctou, et de Houssa; et comme l'envie de gagner est le seul objet de leurs voyages, ils font peu d'attention au cours des rivières et à la géographie des pays qu'ils traversent. Il est cependant très-probable que le Niger fournit une communication sûre et facile à des nations très-éloignées les unes des autres. Tous les gens que j'ai consultés se sont accordés à dire que plusieurs des marchands nègres qui viennent de l'est à Tombuctou et à Houssa, parlent une langue différente de celle du Bambara, ainsi que de celle de tous les pays connus à mes interlocuteurs. Mais ces marchands eux-mêmes ignorent, ce me semble, où se termine le Niger; car ceux d'entre eux qui parlent l'arabe, expriment en termes fort vagues la prodigieuse longueur de son cours, disant seulement qu'ils croient qu'il va au bout du monde.

Les noms de plusieurs royaumes, à l'est de Houssa, sont familiers aux habitans du Bambara. On me montra des carquois et des flèches d'un travail très-curieux, qui, me dit-on, venoient du royaume de Kassina.

Sur la rive septentrionale du Niger, à

une petite distance de Silla, est le royaume de Masina, qui est habité par des foulahs. Ils y sont, ainsi qu'ailleurs, principalement pasteurs, et payent au roi de Bambara un tribut annuel pour les terres qu'ils occupent.

Au nord-est de Masina est le royaume de Tombuctou, le grand objet des recherches des européens. La capitale de ce royaume est un des principaux marchés du grand commerce que les maures font avec les nègres. L'espoir d'acquérir des richesses dans ce négoce, et le zèle de ces peuples pour leur religion, ont peuplé cette grande ville de maures et de convertis mahométans. Le roi lui-même et les principaux officiers de l'état, sont maures. Ils sont, dit-on, plus sévères, plus intolérans dans leurs principes, qu'aucune des autres tribus maures de cette partie de l'Afrique. Un vénérable vieillard nègre m'a raconté que, lorsqu'il alla pour la première fois à Tombuctou, il prit son logement dans une espèce d'auberge publique, dont l'hôte, l'ayant conduit dans sa cabane, étendit par terre une natte; il posa dessus une corde, et dit au voyageur: « Si « vous êtes musulman, vous êtes mon

« ami, asseyez-vous; mais si vous êtes un « kafir, vous êtes mon esclave, et avec « cette corde, je vous conduirai au marché ». Le roi actuel de Tombuctou s'appelle *Abou Abrahima* *. Il passe pour posséder d'immenses richesses. Ses femmes, ses concubines sont, dit-on, vêtues de soie; et les premiers officiers de l'état vivent avec beaucoup de splendeur. Toutes les dépenses du gouvernement sont défrayées, m'a-t-on dit, par une taxe sur les marchandises que l'on perçoit aux portes de la ville.

Houssa, capitale d'un vaste royaume de ce nom, et située à l'est de Tombuctou, est un autre grand marché du commerce maure. J'ai conversé avec plusieurs marchands qui avoient fréquenté cette ville. Tous m'ont dit qu'elle est plus grande et plus peuplée que Tombuctou. Le commerce, la police et le gouvernement sont à-peu-près les mêmes dans l'une et dans l'autre: mais à Houssa, les nègres sont plus nombreux que les maures, et ont quelque part au gouvernement.

* Dans plusieurs idiomes d'Afrique, le mot *Abou* signifie père. (*Note du traducteur.*)

Je n'ai pu me procurer beaucoup de lumières sur le petit royaume de Jinbala. Le sol en est d'une fertilité remarquable ; et le pays est tellement entrecoupé de ruisseaux et de marais, que les maures ont jusqu'ici échoué dans toutes les entreprises qu'ils ont faites pour le soumettre. Les habitans sont nègres : quelques-uns y vivent, dit-on, dans une grande opulence, sur-tout ceux qui demeurent près de la capitale ; cette ville est un lieu de repos pour les marchands qui vont de Tombuctou vers les parties occidentales de l'Afrique.

Au sud de Jinbala, est le royaume nègre de Gotto, que l'on dit être d'une grande étendue. Il étoit jadis divisé en un certain nombre de petits états qui se gouvernoient par leurs propres chefs : mais leurs querelles intestines invitèrent les rois voisins à envahir leur territoire. Enfin un chef habile, nommé Moussée, eut assez d'adresse pour les engager à se réunir en armes contre le Bambara ; et à cette occasion, il fut unanimement choisi pour capitaine-général, les différens chefs ayant consenti, pour cette fois, à agir sous ses ordres. Moussée expédia sur-le-champ une flotte de canots

chargés de vivres qui, partant des bords du lac Dibbie, remonta le Niger vers Jenné : puis, avec la totalité de son armée, il entra dans le Bambara. Il arriva sur les bords du Niger, en face de Jenné, avant que les gens de la ville eussent la moindre nouvelle de son approche. Sa flotte de canots le joignit le même jour. Il débarqua ses vivres ; et ayant mis sur la flotte une partie de son armée, il prit dans la nuit Jenné d'assaut. Cet évènement épouvanta tellement le roi de Bambara, qu'il envoya des ambassadeurs demander la paix : pour l'obtenir, il consentit à donner tous les ans à Moussée un certain nombre d'esclaves, et à rendre tout ce qui avoit été pris aux habitans du Gotto. Moussée retourna triomphant dans le Gotto, où il fut déclaré roi. La capitale du pays a pris son nom.

A l'ouest du Gotto, est le royaume de Baedou, qui fut conquis par le roi de Bambara, il y a environ sept ans, et qui depuis a continué d'être tributaire de ce prince.

A l'ouest de Baedou, est Maniana, dont les habitans, suivant les notions les plus positives que j'aie pu recueillir, sont féroces et cruels. Ils portent leur ressentiment

contre leurs ennemis, au point de ne jamais faire de quartier. On assure même qu'ils se plaisent à faire de barbares et dégoûtans festins de chair humaine.

Je n'ignore pas qu'il faut écouter avec défiance les récits que les nègres font de leurs ennemis : mais j'ai entendu raconter ces détails dans tant de royaumes différens, et par tant de diverses personnes, dont la véracité ne pouvoit m'être suspecte, que je suis disposé à y ajouter quelque foi. Les habitans du Bambara doivent avoir eu, dans le cours d'une longue et sanglante guerre, bien des occasions de s'assurer du fait ; et si ce bruit étoit absolument sans fondement, il me paroîtroit difficile à comprendre pourquoi l'épithète de *ma doummoulo* (mangeurs d'hommes), auroit été donnée exclusivement aux habitans du Maniana.

CHAPITRE XVII.

M. Mungo Park retourne vers l'ouest. — Il arrive à Modibou et recouvre son cheval. — Il éprouve de grandes difficultés dans sa marche, à cause des pluies et du débordement du fleuve. — Il apprend que le roi de Bambara a envoyé des gens pour le prendre. — Il évite Sego et continue sa route le long des bords du Niger. — Incidens qui lui arrivent en chemin. — Cruautés qui ont lieu dans les guerres africaines. — M. Mungo Park traverse la rivière Frina, et arrive à Taffara.

Les raisons exposées dans le précédent chapitre m'ayant déterminé à ne pas aller plus loin à l'est que Silla, j'informai le douty de l'intention où j'étois de retourner à Sego, me proposant de suivre la rive méridionale du fleuve. Mais il m'apprit que, vu les ruisseaux et les marais sans nombre qui étoient de ce côté, il étoit impossible de prendre un autre chemin

que celui de la rive septentrionale; cette route même, ajouta-t-il, alloit bientôt devenir impraticable par le débordement du fleuve. Cependant, comme il approuvoit la résolution où j'étois de retourner à l'ouest, il convint d'engager quelques pêcheurs à me transporter à Mourzan. Je partis en conséquence le 30 juillet, vers huit heures du matin, dans un canot; et environ une heure après, je pris terre à Mourzan. Là, je louai moyennant 60 kauris un canot avec lequel j'arrivai dans l'après-midi à Kea. Pour 40 kauris, le douty me permit d'y coucher dans la même hutte qu'un de ses esclaves. Ce pauvre nègre voyant que j'étois malade et que mes vêtemens étoient fort déchirés, me prêta avec humanité une grande toile pour me couvrir pendant la nuit.

Le 31 juillet, le frère du douty allant à Modibou, je profitai d'autant plus volontiers de cette occasion pour l'y accompagner, qu'il n'y avoit aucune route battue. Il me promit de porter ma selle que j'avois laissée à Kea quand j'avois été forcé d'abandonner mon cheval dans les bois, et dont je me proposois de faire présent au roi de Bambara.

Nous partîmes de Kea, vers huit heures, et à environ un mille à l'ouest, nous aperçûmes sur le bord de l'eau, un grand nombre de jarres de terre disposées en pile les unes au-dessus des autres. Elles étoient faites très-proprement, mais n'avoient point de vernis. C'étoit évidemment de cette espèce de potterie que l'on fait à Downie, ville à l'ouest de Tombuctou, et qui se vend avec grand bénéfice en différentes parties du Bambara. Comme nous approchions de ces jarres, mon compagnon de voyage arracha une grande poignée d'herbes qu'il jeta dessus, me faisant signe de l'imiter, ce que je fis. Il me dit alors avec un grand sérieux, que ces vases appartenoient à quelque puissance surnaturelle ; qu'on les avoit trouvés, il y avoit environ deux ans, dans la position où je les voyois ; et comme personne ne les avoit réclamés, chaque voyageur en passant, par respect pour l'invisible propriétaire, jetoit sur la pile quelques herbes ou une branche d'arbre, pour défendre les jarres de la pluie.

Nous marchions ainsi causant amicalement, lorsque par malheur nous apercûmes sur la rade près de la rivière, les traces

encore fraîches d'un lion. Mon compagnon n'avança plus qu'avec précaution. Enfin arrivé près de quelques épaisses broussailles, il insista pour que je passasse devant lui. Je tâchai de m'en excuser, en alléguant que je ne savois pas le chemin. Mais il s'obstina; et après quelques mots de menace et d'injure, il jeta ma selle par terre et s'en alla. Ceci m'embarrassa beaucoup : mais comme j'avois perdu tout espoir de me procurer un cheval, je ne pouvois penser à me charger de la selle. Ayant donc ôté les sangles et les étriers, je jetai la selle dans la rivière. Le nègre ne la vit pas plutôt dans l'eau, qu'il sortit en courant de quelques buissons où il s'étoit caché, sauta dans la rivière, en retira la selle à l'aide de sa lance, et s'enfuit avec. Je continuai à marcher le long du bord ; mais, comme le bois étoit fort épais, et que j'avois lieu de présumer qu'il y avoit près de là un lion, la frayeur me saisit. Je fis un grand détour pour éviter l'animal.

Vers quatre heures de l'après-midi, je gagnai Modibou, où je trouvai ma selle. Le guide qui y étoit arrivé avant moi, ayant craint que je n'informasse le roi de

sa conduite, avoit porté la selle dans un canot.

Tandis que je causois avec le douty, et que je me plaignois du nègre qui m'avoit laissé dans cette position, j'entendis dans une hutte hennir un cheval. Le douty en souriant, me demanda si je savois qui me parloit là. Il s'expliqua, en me disant que mon cheval vivoit encore, et qu'il étoit un peu reposé de ses fatigues : mais il exigea que je l'emmenasse avec moi, ajoutant qu'une fois il avoit gardé pendant quatre mois le cheval d'un maure, et que lorsque l'animal avoit été rétabli, le maure étoit venu, l'avoit réclamé, et n'avoit rien voulu lui donner pour sa peine.

Le 1.er août, je partis de Modibou, conduisant mon cheval devant moi. Dans l'après-midi, j'arrivai à Nyamée où je restai trois jours, pendant lesquels il plut sans interruption, et avec une telle violence que personne ne put sortir.

Le 5 août, je me remis en route : mais le pays étoit si inondé, que je fus souvent en danger de perdre le chemin. Il me fallut traverser des savannes larges de plusieurs

milles, ayant de l'eau jusqu'au genou. Les terres à bled elles-mêmes, qui sont les plus sèches du pays, étoient si mouillées que deux fois mon cheval s'enfonça dans la boue, et j'eus la plus grande peine à le retirer.

Le soir du même jour, j'arrivai à Nyara où je fus bien reçu par le douty. Comme le 6 il tomba de la pluie, je ne partis que le 7 au matin. L'eau étoit si haute, que dans plusieurs endroits la route étoit à peine visible; et quoique je traversasse plusieurs marais ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, je ne pus aller plus loin qu'un petit village appelé *Nemabou*, où moyennant cent kauris, je me procurai du lait pour moi et une bonne quantité de grain pour mon cheval.

Le 8 août, les embarras que j'avois éprouvés le jour précédent, m'engagèrent à chercher un compagnon de voyage. On m'avoit prévenu d'ailleurs que le pays dans peu de jours seroit si complètement inondé, que les chemins seroient absolument impraticables. Quoique j'offrisse deux cents kauris pour avoir un guide, personne ne voulut m'accompagner. Cependant le matin

du jour suivant 9 août, un maure et sa femme qui alloient, montés sur deux bœufs, porter du sel à Sego, traversèrent le village et promirent de me conduire avec eux. Mais ils me furent peu utiles : car ne connoissant nullement la route, et accoutumés à marcher sur du sable, c'étoient de fort mauvais voyageurs. Au lieu d'aller à pied dans l'eau au-devant des bœufs pour voir si le terrein étoit solide, la femme assise sur les sacs de sel, entra hardiment dans le premier marais. Lorsqu'elle eut fait environ trois cents pas, le bœuf tomba dans un trou, et jeta le sel et la femme dans les roseaux. Le mari épouvanté resta, pendant quelques momens, comme pétrifié d'horreur, et laissa presque sa femme se noyer avant d'aller à son secours.

Vers le coucher du soleil, nous gagnâmes Sibity. Là le douty me reçut très-froidement; et lorsque je lui demandai un guide pour aller à Sansanding, il me dit que ses gens étoient occupés ailleurs. On me montra une vieille hutte humide, où je passai une fort mauvaise nuit. Lorsque les murs de ces huttes sont amollis par la pluie, ils deviennent souvent trop foibles pour

soutenir le poids du toît. J'entendis trois huttes s'écrouler durant cette nuit ; et je craignis fort que celle où je logeois ne fît la quatrième. Dans la matinée, étant allé ramasser de l'herbe pour mon cheval, je comptai quatorze huttes qui étoient tombées ainsi depuis le commencement de la saison pluvieuse.

Il continua à pleuvoir pendant toute la journée du 10 avec une extrême violence. Le douty ayant refusé de me fournir aucun aliment, j'achetai du grain que je partageai avec mon cheval.

Le 11 août, le douty me força de quitter la ville, et je partis pour Sansanding, n'ayant guère d'espoir de m'y mieux trouver que je n'avois fait à Sibity : car j'appris par des gens qui étoient venus me voir, qu'il se répandoit un bruit généralement cru, que j'étois venu dans le Bambara en qualité d'espion ; et comme Mansong ne m'avoit pas admis en sa présence, les doutys des différentes villes étoient maîtres de me traiter comme il leur plaisoit. On m'avoit si souvent répété la même chose que je n'en doutois point : mais, n'ayant pas le choix d'un autre parti, je résolus d'avancer. J'arrivai à San-

sanding un peu avant le coucher du soleil. J'y fus reçu comme je m'y attendois. Counti Mamadi qui m'avoit si bien traité à mon passage, me salua à peine. Chacun cherchoit à m'éviter : mon hôte envoya quelqu'un pour me dire qu'on avoit reçu de Sego des rapports fort défavorables sur mon compte, et qu'il desiroit que je partisse le matin de bonne heure. Vers dix heures du soir, Counti Mamadi vint lui-même me trouver en secret pour me dire que Mansong avoit dépêché à Jenné un canot à l'effet de me ramener. Il craignoit que je ne trouvasse beaucoup de difficultés à aller dans l'ouest. Il m'engagea donc à partir de Sansanding avant la pointe du jour, et me conseilla d'éviter Diggani et toute autre ville voisine de Sego.

Le 12 août, je partis de Sansanding, et je gagnai Kabba dans l'après-midi. En approchant de la ville, je fus surpris de voir à la porte plusieurs gens assemblés. Comme j'avançois, l'un d'eux accourut au-devant de moi, prit mon cheval par la bride, me conduisit autour des murs de la ville; puis, me montrant l'occident, me dit de m'éloigner où qu'il m'arriveroit pis. Vai-

nement je lui représentai le danger qu'il y avoit à passer la nuit dans les bois, exposé au mauvais tems, et à la fureur des bêtes sauvages. « Eloignez-vous » fut toute la réponse que j'obtins. Plusieurs personnes survinrent, qui me pressèrent de la même manière. Je soupçonnai, d'après leur empressement à me faire partir, que quelques émissaires envoyés par le roi pour me chercher étoient dans la ville, et que ces nègres obligeans me conduisoient par bonté au-delà de leur ville, pour que je pusse leur échapper. Je pris donc la route de Sego avec la triste perspective de passer la nuit sur les branches de quelque arbre. Après avoir fait environ trois milles, je vins à un petit village près du chemin. Le douty étoit occupé à fendre du bois devant sa porte. Il ne voulut point me recevoir. Lorsque j'essayai d'entrer, il fit un saut; et du morceau de bois qu'il tenoit à la main, il menaça de me jeter en bas de mon cheval, si j'osois faire encore un pas.

A peu de distance de ce village, et plus loin du chemin, il y en a un autre tout aussi petit. Je présumai qu'étant hors de la route ordinaire, les habitans feroient moins de diffi-

cultés pour me donner asile pendant la nuit. Ayant donc traversé quelques champs de bled, je m'assis sous un arbre auprès d'un puits. Il vint deux ou trois femmes pour tirer de l'eau : l'une d'elles voyant que j'étois étranger, me demanda où j'allois. Je lui dis que je me rendois à Sego ; mais que me trouvant surpris par la nuit, je desirois rester au village jusqu'au matin, et la priai d'informer le douty de ma demande. Peu de tems après, le douty m'envoya chercher, et me permit de coucher dans un grand ballon, en un coin duquel étoit un four destiné à faire sécher des fruits de Shea. Il contenoit environ une demi-charretée de ce fruit, sous lequel étoit un feu de bois clair. On me dit qu'au bout de trois jours, le fruit seroit en état d'être pilé et bouilli, et que le beurre préparé de cette manière, étoit préférable à celui qu'on faisoit avec le fruit séché au soleil, sur-tout dans la saison pluvieuse, pendant laquelle cette dernière méthode est toujours très-longue et souvent inefficace.

Le 13 août, vers dix heures, j'arrivai à un petit village, à un demi-mille de Sego, où je tâchai, sans succès, de me procurer des vivres. Chacun sembloit chercher à m'é-

viter, et je vis clairement, par la manière dont on me regardoit, qu'on avoit fait courir sur mon compte des bruits fort défavorables. On me répéta que Mansong avoit envoyé des gens pour me prendre ; et le fils du douty me dit que je n'avois point de tems à perdre si je voulois sortir en sûreté du Bambara. Je connus alors tout le danger de ma position, et je me déterminai à m'écarter de Sego. Je montai donc à cheval, et prenant la route de Diggani, je marchai, aussi vîte que je pus, jusqu'à ce que je fus hors de la vue des villageois. Alors je tournai droit à l'ouest, à travers de grandes herbes et des terres marécageuses. Vers midi, je m'arrêtai sous un arbre, pour délibérer sur la route que j'avois à prendre ; car je ne doutois point que les maures et les slatées n'eussent trompé le roi sur l'objet de ma mission, et que tout le monde ne me cherchât pour me mener prisonnier à Sego. Quelquefois j'étois tenté de passer le Niger à la nage avec mon cheval, et de prendre la route du sud pour gagner le cap de la Côte ; mais réfléchissant que j'avois à faire dix jours de marche, avant de gagner Kong, qu'ensuite il me falloit traverser un im-

mense pays, habité par diverses nations, dont les mœurs et le langage m'étoient absolument inconnus, je renonçai à ce plan. Je pensai que je remplirois mieux l'objet de ma mission, en allant à l'ouest le long du Niger, et en tâchant de constater jusqu'où ce fleuve étoit navigable dans cette direction. M'étant arrêté à ce parti, je commençai à marcher en conséquence; et un peu avant le coucher du soleil, j'arrivai à un village appelé Soubou, où, moyennant 200 kauris, je me procurai un logement pour la nuit.

Le 14 août, je continuai à marcher le long de la rivière, dans un pays populeux et bien cultivé. Je passai par une ville murée, appelée Kamalia*, sans m'y arrêter. A midi, je traversai une autre grande ville appelée Samée, où l'on tenoit un marché. Nombre de gens étoient assemblés sur une grande place ouverte au milieu de la ville, vendant du bétail, de la toile, du grain, etc. Je passai au milieu d'eux, sans être fort remarqué, chacun me prenant pour un maure. Dans l'après-midi, j'arrivai à un

* Il y a une autre ville de ce nom dont je parlerai plus bas.

petit village appelé Binni, où le fils du douty, moyennant 100 kauris, consentit à me laisser passer la nuit : mais lorsque le douty revint, il m'ordonna de quitter sur-le-champ la ville ; et si sa femme et son fils n'eussent pas intercédé pour moi, j'aurois été obligé d'obéir.

Le 15 août, vers neuf heures, je traversai une grande ville appelée Sai, qui excita beaucoup ma curiosité. Elle est en entier entourée de deux fossés très-profonds, éloignés d'environ cent toises de ses murs. Sur le haut des tranchées, sont plusieurs tours carrées : le tout offre l'aspect d'une fortification régulière. Ayant fait quelques questions sur ces extraordinaires retranchemens, j'appris de deux personnes de la ville, les détails suivans, qui, s'ils sont vrais, fournissent un triste exemple des horreurs qui se commettent dans les guerres africaines.

Il y a environ quinze ans, lorsque le père du roi actuel de Bambara désoloit Maniana, le douty de Sai eut deux fils tués les armes à la main, en combattant pour le parti du roi. Il avoit un troisième fils vivant. Le roi ayant demandé un nouveau renfort d'hommes, et entr'autres ce fils, le douty refusa

de l'envoyer. Ce refus irrita tellement le roi, qu'en revenant de Maniana, au commencement de la saison pluvieuse, il mit le siége devant Sai, dont le douty étoit défendu par les habitans, et il entoura cette ville des tranchées que j'ai vues. Au bout de deux mois de siége, les gens de Sai se virent réduits à toutes les horreurs de la famine. Pendant que les assiégés jouissoient de l'abondance dans leurs tranchées, ils voyoient avec plaisir les malheureux habitans de Sai dévorer les feuilles et l'écorce de l'arbre qui ombrageoit le bentang au milieu de leur ville. Cependant le roi s'apercevant que ces infortunés aimoient mieux périr que de se rendre, eut recours à la trahison. Il promit que s'ils vouloient ouvrir leurs portes, personne ne seroit tué, ni ne souffriroit aucune injure, à l'exception du douty. Le pauvre vieillard se décida à se sacrifier pour sauver ses concitoyens, et se rendit sur-le-champ à l'armée du roi, où il fut mis à mort. Son fils, en essayant de s'échapper, fut pris et massacré dans les tranchées. Les autres habitans furent faits prisonniers, et vendus comme esclaves à divers marchands de noirs.

Vers midi, je vins au village de Kaimou, situé sur le bord de la rivière ; et comme le grain que j'avois acheté à Sibili étoit épuisé, je tâchai de m'en procurer d'autre. Mais j'appris que le grain étoit devenu rare dans tout le pays ; et quoique j'offrisse cinquante kauris d'une petite quantité, personne ne voulut m'en vendre. Cependant, comme j'étois prêt à partir, un des habitans, qui me prit sans doute pour un schérif maure, m'en apporta un peu en présent, me priant seulement, en retour, de lui donner ma bénédiction. Je la lui donnai en bon anglais, et il la reçut avec mille remercimens. Je fis mon dîner de ce présent. C'étoit le troisième jour que je vivois de bled crud.

Le soir, j'arrivai à un petit village nommé Song, dont les grossiers habitans refusèrent de me loger, et même de me laisser entrer dans le village. Comme les lions sont très-communs dans ce voisinage, et que souvent dans la journée j'avois remarqué l'impression de leurs pieds sur le chemin, je résolus de rester dans les environs du village. Ayant donc rassemblé un peu d'herbe pour mon cheval, je me couchai sous un

arbre près de la porte. Vers dix heures, j'entendis le rugissement sourd d'un lion, qui sembloit peu éloigné : je tentai alors d'ouvrir la porte ; mais les gens du lieu me dirent que personne ne pouvoit entrer sans la permission du douty. Je les priai de lui dire qu'un lion s'approchoit du village, et que j'espérois qu'on me permettroit de passer en-dedans de la porte. J'attendis avec grande inquiétude la réponse à ce message ; car le lion continuoit à roder autour du village : il passa une fois si près de moi, que, l'entendant marcher dans les herbes, je grimpai sur un arbre pour m'y mettre en sûreté. Vers minuit, le douty vint avec quelques personnes, et m'invita à entrer. Ils étoient convaincus, dirent-ils, que je n'étois pas un maure ; car jamais un maure n'attendoit à la porte d'un village sans en maudire les habitans.

Le 16 août, je passai par Jabbée, ville considérable, qui a une mosquée. Là, le pays commence à s'élever en collines, et j'apercevois dans l'est les sommets de hautes montagnes. Je marchai toute cette journée d'une manière désagréable, à cause de l'humidité des chemins. La rivière étoit si gon-

flée, qu'elle inondoit une grande partie des terres basses sur ses deux rives ; et la vase répandue dans l'eau, faisoit qu'on ne pouvoit en discerner la profondeur. En traversant un de ces marais, un peu à l'ouest d'une ville appelée Gangou, mon cheval qui étoit dans l'eau jusqu'au ventre, tomba tout-à-coup dans un trou profond, et pensa se noyer avant de pouvoir dégager son pied de l'argille tenace qui en garnissoit le fond. Le cheval et le cavalier furent l'un et l'autre si couverts de fange, que lorsque je passai ensuite par le village de Callimana, les habitans nous comparèrent à deux éléphans qui se seroient roulés dans la boue. Vers midi, je m'arrêtai à un petit village près de Yamina, où j'achetai un peu de grain, et où je séchai mes papiers et mes habits.

La ville de Yamina présente de loin un fort bel aspect. Elle couvre presque la même étendue de terrein que Sansanding : mais ayant été pillée, il y a environ quatre ans, par Daisy, roi de Kaarta, elle n'a pas encore repris sa première splendeur. Près de la moitié de la ville n'est plus qu'un monceau de ruines. Néanmoins, c'est encore un lieu considérable ; et il est tellement fré-

quenté par les maures, que je ne crus pas pouvoir y loger en sûreté. Mais pour m'instruire de son étendue et de sa population, je résolus de la traverser sans descendre de cheval. J'y vis, chemin faisant, grand nombre de maures assis sur les bentangs et dans les autres endroits publics. Chacun me regardoit avec surprise : mais comme j'allois bon train, on n'eut pas le tems de me faire des questions.

J'arrivai le soir à Farra, village muré, où je me procurai sans beaucoup de peine un logement pour la nuit.

Le 17 août, le matin de bonne-heure, je me remis en route ; et à huit heures je passai par une ville considérable appelée Balaba, après laquelle la route quitte la plaine, et va gagner la pente de la colline. Je passai, dans le cours de cette journée, près des ruines de trois villes dont les habitans avoient tous été pris et emmenés par Daisy, roi de Kaarta, le même jour qu'il avoit pris et pillé Yamina. Près d'une de ces ruines, je grimpai sur un tamarin ; mais j'en trouvai le fruit aigre et vert. L'aspect du pays n'avoit rien d'encourageant : les grandes herbes et les buissons sembloient absolument fer-

mer la route ; et les terres basses étoient tellement inondées par le Niger, que ce fleuve avoit l'air d'un grand lac. J'arrivai le soir à Kanika, où le douty, qui étoit assis à la porte sur une peau d'éléphant, me reçut avec bonté. Il me donna, pour souper, du lait et de la farine ; ce que je regardai comme un très-grand luxe, et c'en étoit véritablement un pour moi dans la position où je me trouvois.

Le 18 août, je pris par erreur la mauvaise route, et je ne m'aperçus de ma méprise que lorsqu'ayant fait près de quatre milles, je vis de dessus une hauteur, le Niger fort à ma gauche. Me dirigeant alors vers le fleuve, je traversai avec beaucoup de peine des broussailles et de grandes herbes, jusqu'à deux heures. J'arrivai près d'une rivière assez petite, mais très-rapide, que je pris d'abord pour un ruisseau ou pour un des bras du Niger. Cependant, en l'examinant avec plus d'attention, je reconnus que c'étoit une rivière différente. Un sentier que je voyois commencer sur l'autre bord, me prouvoit évidemment que la route devoit la traverser. Je m'assis sur le rivage, dans l'espoir qu'il pourroit

venir quelque voyageur qui m'indiqueroit le gué où l'on pouvoit passer : car les bords étoient si couverts de roseaux et de buissons, qu'il eût été presque impossible de débarquer de l'autre côté, ailleurs qu'au sentier, auquel la rapidité du courant ne sembloit guère permettre d'arriver juste. Cependant, personne ne survenant, et voyant une grande apparence de pluie, j'examinai en remontant un peu le long du bord, les herbes et les broussailles, et je me déterminai à entrer dans la rivière fort au-dessus du sentier, afin de pouvoir gagner l'autre bord avant que le courant m'eût fait dériver plus bas que ce point. Dans cette vue, j'attachai mes habits sur la selle, et je m'étois mis dans l'eau jusqu'au cou, tirant mon cheval par la bride pour l'y faire entrer après moi, lorsqu'un homme venant par hasard à cet endroit, m'aperçut et me cria de toute sa force de sortir de l'eau. Les crocodiles, ajouta-t-il, nous dévoreroient, moi et mon cheval, si nous passions à la nage. Quand je fus sorti, cet homme, qui jamais n'avoit vu d'européen, fut prodigieusement surpris. Deux fois il mit la main devant sa bouche, en se disant à voix basse :

« Dieu aye pitié de moi ! qui est-ce là ? » Mais lorsqu'il m'entendit parler la langue du Bambara, et qu'il eut su que j'allois du même côté que lui, il promit de m'aider à traverser la rivière dont le nom, me dit-il, étoit Frina. Il alla ensuite un peu le long du bord, appelant quelqu'un, qui lui répondit de l'autre côté : quelques momens après, un canot manœuvré par deux petits garçons, sortit d'entre les roseaux. Les enfans, moyennant cinquante kauris, convinrent de me transporter, moi et mon cheval, à l'autre rive, ce qu'ils firent sans beaucoup de peine. J'arrivai le soir à Taffara, ville murée. Bientôt j'y reconnus que le langage des habitans s'amélioroit, et qu'au lieu du dialecte corrompu du Bambara, il se rapprochoit du pur mandingue.

CHAPITRE XVIII.

Réception inhospitalière à Taffara. — Funérailles nègres à Souha. M. Mungo Park continuant sa route traverse plusieurs villages sur les bords du Niger, et arrive à Koulikorro. — Il gagne sa vie à écrire des saphis. — Il parvient à Marabou. — Perd son chemin, et après avoir éprouvé plusieurs difficultés arrive à Bammakou. — Prend le chemin de Sibidoulou. — Est bien accueilli à un village appelé Kouma. — Est ensuite volé, dépouillé et pillé par des bandits. — Ses ressources et ses consolations dans un malheur extrême. — Il arrive à Sibidoulou.

A mon arrivée à Taffara, je m'informai du douty ; mais j'appris qu'il étoit mort peu de jours auparavant, et que des contestations s'étant élevées relativement à sa succession, il se tenoit dans ce moment une assemblée des principaux habitans, pour en

élire un autre. Ce fut probablement à cette suspension d'autorité dans la ville, que je dus le peu d'hospitalité avec lequel on m'y reçut : car quoique je disse aux habitans que je devois passer une nuit chez eux, et que j'ajoutasse que Mansong m'avoit donné quelques kauris pour payer mon logement, aucun ne m'invita à entrer chez lui. Je fus obligé de m'asseoir seul sur le bentang, exposé à la pluie et à un vent orageux qui souffla avec grande violence jusqu'à minuit. A ce moment, l'étranger qui m'avoit aidé à traverser la rivière, vint me voir ; et remarquant que je n'avois point trouvé de logement, il m'engagea à partager son souper qu'il avoit apporté devant sa hutte ; car, étant lui-même logé chez quelqu'un, il ne pouvoit sans la permission de son hôte, m'inviter à entrer. Après ce repas, je dormis dans le coin d'une cour sur quelques herbes humides. Mon cheval soupa encore plus mal que moi. Le grain que j'avois acheté étoit consommé, et je ne pouvois m'en procurer d'autre.

Le 20 août, je passai par la ville de Jaba. Je m'arrêtai quelques minutes dans un village appelé Somino, où je demandai et obtins

quelque peu d'un grossier aliment que les naturels du pays préparent avec des cosses de maïs, et qu'ils appellent *bou*. Vers deux heures, j'arrivai au village de Souha, et je tâchai d'acheter un peu de grain du douty, qui étoit assis à l'entrée du village; je n'y réussis point. Je le priai alors de me donner par charité quelques alimens; mais il me répondit qu'il n'en avoit point dont il pût se passer. Tandis que j'examinois la figure de cet homme inhospitalier, et que je cherchois à démêler la cause d'un air d'humeur et de mécontentement qu'exprimoient ses traits, il appela un esclave qui travailloit dans un champ voisin, et lui ordonna d'apporter avec lui sa bêche : lui montrant ensuite un lieu peu éloigné, il lui dit de faire un trou dans la terre. L'esclave, avec son outil, commença à creuser la terre, et le douty qui paroissoit un homme impatient, marmotta et parla tout seul, jusqu'à ce que le trou fut presque fini. Il prononça alors deux fois de suite les mots *dankatou* (bon à rien), *jankra lemen* (une vraie peste), expressions que je crus ne pouvoir s'appliquer qu'à moi. Comme le trou avoit assez l'apparence d'une fosse, je trouvai prudent de

remonter à cheval, et j'allois décamper lorsque l'esclave, qui venoit d'aller au village, en revint, et apporta le corps d'un enfant mâle, d'environ neuf ou dix ans, absolument nud. Le nègre portoit le corps par un bras et une jambe, et le jeta dans la fosse avec une indifférence barbare dont je n'avois jamais vu d'exemple. Pendant qu'il le couvroit de terre, le douty répétoit souvent : *naphula attiniata* (argent perdu); d'où je conclus que l'enfant avoit été un de ses esclaves.

M'éloignant de ce tableau hideux, je côtoyai la rivière jusqu'au coucher du soleil, que j'arrivai à Koulikorro, ville considérable, et grand marché de sel. Là, je logeai chez un bambara, qui jadis avoit été l'esclave d'un maure, et en cette qualité, avoit été à Aroan, à Towdini, et dans plusieurs autres endroits du désert. Mais s'étant fait musulman, et son maître étant mort à Jenné, il avoit obtenu sa liberté, et s'étoit établi dans cette ville où il fesoit un commerce considérable de sel, d'étoffes de coton, etc. L'usage du monde et des affaires n'avoit point affoibli la confiance superstitieuse dont il avoit été imbu dans son en-

fance, pour les saphis et les sortilèges. Il n'eut pas plutôt su que j'étois chrétien, qu'il pensa à se procurer un saphi. A cet effet, il m'apporta son walha, ou tablette à écrire, me promettant qu'il alloit m'apprêter un souper de riz, si je voulois lui écrire un saphi pour le protéger contre les méchans. La proposition m'étoit trop avantageuse pour que je la refusasse. Je remplis donc d'écriture toute la tablette, du haut en bas et des deux côtés. Mon hôte, pour être sûr d'avoir à son usage toute la force du charme, lava l'écriture de dessus la tablette, avec un peu d'eau qu'il recueillit dans une calebasse; et ayant dit dessus quelques prières, il avala ce merveilleux breuvage : après quoi, de peur qu'il lui en échappât un seul mot, il lècha la tablette jusqu'à ce qu'elle fût absolument sèche. Un écrivain de saphis, étoit un personnage de trop grande conséquence, pour rester longtems caché. Cette grande nouvelle fut portée au douty, qui m'envoya son fils, avec une demi-feuille de papier, me priant de lui écrire un *naphula saphi*, c'est-à-dire, un charme pour se procurer des richesses. Lui-même m'apporta en présent, un peu de farine et de lait. Lorsque j'eus fini le saphi, et que

je le lui eus lu à intelligible voix, il parut fort content de son marché, et promit de m'apporter le matin du lait pour mon déjeûner. Quand j'eus fini mon souper de riz et de sel, je me couchai sur une peau de bœuf, et je dormis fort tranquillement jusqu'au matin. C'étoit le premier bon repas que j'eusse fait, et la première bonne nuit que j'eusse passée depuis long-tems.

Le 21 août, au point du jour, je partis de Koulikorro, et vers midi, je traversai les villages de Kayou et de Toulumbo. Dans la soirée, j'arrivai à Marrabou, grande ville, célèbre, ainsi que Koulikorro, pour son commerce de sel. Je fus conduit à la maison d'un kaartan, de la tribu de Jower, par qui je fus fort bien reçu. Cet homme avoit fait une fortune considérable dans le commerce des esclaves. Son hospitalité pour les étrangers, lui avoit fait donner par excellence le nom de *jattée* (l'hôte); et sa maison étoit une espèce d'auberge publique pour tous les voyageurs. Ceux qui avoient de l'argent, étoient bien logés, parce qu'ils lui faisoient toujours quelque présent pour reconnoître sa bienveillance; mais ceux qui n'avoient rien à donner, se contentoient de ce

qu'il jugeoit à propos de leur offrir ; et comme je ne pouvois me ranger parmi les premiers, je me trouvai heureux d'être logé dans la même hutte que sept pauvres gens qui étoient venus de Kancaba, dans un canot. Notre hôte nous envoya quelques vivres.

Le 22 août, un des serviteurs de mon hôte vint avec moi, à quelque distance de la ville, pour me montrer la route que je devois prendre ; mais soit par malice, soit par ignorance, il me l'enseigna mal, et je ne m'aperçus de ma méprise, que lorsque le jour fut très-avancé. J'étois alors arrivé à un ruisseau profond, et je fus tenté de retourner sur mes pas ; mais, comme en prenant ce parti, je ne pouvois me flatter de regagner Bammakou avant la nuit, je résolus de passer outre. Conduisant donc mon cheval près du bord, je passai derrière lui et je le poussai dans l'eau. Prenant alors la bride entre mes dents, je passai à la nage et gagnai l'autre côté. C'étoit le troisième ruisseau que je traversois de cette manière, depuis que j'avois quitté Sego : mais ayant mis mes notes et mes papiers en sûreté dans la coëffe de mon chapeau, je n'éprouvois que peu ou

point d'inconvéniens de ces aventures. La pluie et une forte rosée tenoient mes vêtemens constamment humides, et comme les chemins étoient creux et pleins de boue, ces bains étoient quelquefois agréables, souvent même nécessaires. Je continuai de marcher à travers de grandes herbes, sans suivre aucune route battue; et vers midi, je me trouvai près de la rivière. Elle étoit bordée de rochers. Le courant étoit fort, et l'eau très-bruyante. Les canots du roi de Bambara passent cependant fréquemment ces cataractes, en se tenant près du rivage. Des personnes placées sur le bord, tiennent des cordes attachées aux canots, tandis que d'autres les poussent avec de longues perches. Je crois néanmoins qu'à cette époque, il eût été fort difficile à un bateau européen de traverser le courant. Vers quatre heures de l'après-midi, ayant quitté la rivière et pris ma direction vers les montagnes, je tombai dans un petit sentier qui me conduisit à un village appelé Froukabou, où je couchai.

Le 23 août, je partis le matin de bonne heure, pour Bammakou, où j'arrivai vers les cinq heures de l'après-midi. J'avois beau-

coup entendu parler de Bammakou comme d'un grand marché de sel, et je fus un peu surpris de trouver que ce n'étoit qu'une ville d'un moyen ordre, un peu moins grande que Marrabou. Cependant son peu d'étendue est plus que compensé par la richesse de ses habitans; car lorsque les maures apportent leur sel par le Kaarta ou par le Bambara, ils s'arrêtent habituellement quelques jours en cet endroit, et les négocians nègres du pays qui savent quelle est la valeur du sel dans différens royaumes, l'achètent souvent en gros, pour le revendre en détail avec benéfice. Je logeai là, chez un nègre Serawoulli. Plusieurs maures vinrent m'y voir. Ils parloient fort bon mandingue, et furent plus polis pour moi, que ne l'avoient été leurs compatriotes. L'un d'eux avoit été à Rio Grandé, et parloit avec grand éloge des chrétiens. Il m'envoya le soir du riz bouilli et du lait. Je tâchai alors de me procurer, par un marchand d'esclaves qui avoit résidé quelques années sur la Gambie, des renseignemens sur la route que je voulois faire à l'ouest. Il me donna quelques détails imparfaits sur les distances, et me dit les noms d'un grand nombre d'endroits qui étoient sur le chemin.

Mais il ajouta que la route étoit impraticable dans cette saison : il craignoit, dit-il, que je ne rencontrasse de grandes difficultés pour aller plus loin, parce que le chemin traversoit le Joliba près d'une ville qui étoit à environ une demi-journée à l'ouest de Bamakou ; et comme il n'y avoit point dans cet endroit, de canots assez grands pour recevoir mon cheval, je ne pourrois probablement passer cette rivière de quelques mois. Cet obstacle étoit grave ; mais comme je n'avois pas assez d'argent pour me soutenir même quelques jours, je résolus de poursuivre ma route ; déterminé, si je ne pouvois faire passer mon cheval, à l'abandonner, et à passer moi-même le fleuve à la nage. Je m'occupai de ces idées pendant toute la nuit, et le matin je consultai mon hôte sur les moyens de vaincre cette difficulté. Il m'apprit qu'il y avoit un autre chemin, rocailleux à la vérité, et difficile pour des chevaux ; mais que si j'avois un bon guide pour me conduire par les montagnes, à une ville appelé Sibidoulou, il ne doutoit pas qu'avec de la patience et des précautions, je ne pusse traverser le pays de Manding. Je m'adressai sur-le-champ au douty, et j'appris qu'un *tilli kea*, c'est-à-

dire, un chanteur, devoit partir pour Sibidoulou, et qu'il me montreroit la route par les montagnes. Avec cet homme qui se chargea d'être mon guide, je traversai une plaine rocailleuse d'environ deux milles, après lesquels nous arrivâmes à un petit village. Là, mon compagnon le musicien reconnut qu'il m'avoit amené par le mauvais chemin; la route pour les chevaux étoit, me dit-il, de l'autre côté de la montagne. Jetant alors son tambour sur son dos, il gravit sur des rochers, où il étoit assurément impossible à un cheval de le suivre, me laissant admirer son agilité, et chercher mon chemin comme je pourrois. Il me parut impossible de continuer. Je revins donc au pays plat; et dirigeant ma course à l'est, j'arrivai vers midi à une autre plaine, où je découvris un sentier sur lequel je remarquai des traces de pieds de chevaux. Suivant ce sentier, j'arrivai en peu de tems aux huttes de quelques bergers, où j'appris que j'étois dans le bon chemin, mais que je ne pourrois probablement gagner Sibidoulou avant la nuit. Peu de tems après, je parvins au sommet d'une hauteur, d'où je découvris au loin tout le pays. Vers le sud-est, paroissoient quelques montagnes très-éloignées

que j'avois déja vues de dessus une éminence près de Marrabou. On m'avoit appris que ces montagnes étoient situées dans un grand et puissant royaume, appelé Kong, dont le souverain pouvoit mettre sur pied une armée beaucoup plus nombreuse que celle du roi de Bambara. Sur cette hauteur, le sol est peu profond; les rochers sont des pierres ferrugineuses et des schistes, avec des morceaux détachés de quartz blanc.

Un peu avant le coucher du soleil, je descendis le côté nord-ouest de cette chaîne de collines. Je cherchois un arbre sous lequel je pusse passer la nuit (car je n'avois aucune espérance d'arriver à une ville). Je parvins ainsi dans une délicieuse vallée, et j'arrivai bientôt à un petit village appelé Kouma. Ce hameau est entouré d'un grand mur, et appartient tout entier à un marchand mandingue, qui s'y est retiré avec sa famille pendant une des précédentes guerres. Les champs voisins lui rendent beaucoup de grain : son bétail paît en liberté dans la vallée; et les hauteurs hérissées de rochers le mettent à l'abri des fureurs de la guerre. Dans cette retraite écartée, il a rarement occasion de voir des étrangers; mais quand

cela arrive, il reçoit obligeamment le voyageur fatigué. Je me trouvai bientôt environné par un cercle d'honnêtes villageois. Ils me firent mille questions sur mon pays. Pour me remercier de mes réponses, ils m'apportèrent du grain et du lait pour moi, et de l'herbe pour mon cheval : ils allumèrent du feu dans une hutte où je devois coucher, et parurent fort empressés à me bien traiter.

Le 25 août, je partis de Kouma, accompagné par deux bergers qui alloient du côté de Sibidoulou. La route étoit escarpée, parsemée de roches ; et comme mon cheval s'étoit blessé le pied en venant de Bammakou, il marchoit doucement et avec beaucoup de peine. Dans plusieurs endroits, la montée étoit si roide, ou la pente si rapide, que s'il eût fait un faux pas, il se seroit infailliblement précipité et mis en pièces. Les bergers occupés de faire route, ne s'occupoient pas beaucoup de moi ni de mon cheval, et marchoient en avant à une distance considérable. Vers onze heures, mes compagnons de voyage étant environ à un quart de mille de moi, je m'arrêtai près d'un petit ruisseau, pour boire un peu d'eau. J'entendis quelques personnes qui s'appeloient l'une

l'autre, et tout-à-coup partit un grand cri qui sembloit provenir d'une personne à qui il étoit arrivé un grand malheur. J'imaginai qu'un lion s'étoit jeté sur un des bergers, et je remontai à cheval pour mieux voir ce qui se passoit. Cependant le bruit cessa. Marchant lentement vers le lieu d'où il étoit parti, j'appelai à haute voix ; je ne reçus aucune réponse : mais au bout de quelques momens, j'aperçus un des bergers couché sur les grandes herbes, près du chemin. Quoique je ne visse sur lui aucune trace de sang, je conclus qu'il étoit mort : mais lorsque je m'en approchai, il me dit tout bas de m'arrêter, ajoutant qu'une troupe d'hommes armés avoit enlevé son compagnon, et lui avoit tiré à lui-même deux flèches dans sa fuite. Je m'arrêtai pour réfléchir sur le parti que j'avois à prendre ; et regardant autour de moi, je vis à peu de distance, un homme assis sur une souche d'arbre. Je distinguai aussi les têtes de six ou sept autres qui étoient assis dans l'herbe, et qui tenoient dans leurs mains des mousquets. Je vis qu'il n'y avoit aucun espoir de leur échapper, et je me décidai à marcher vers eux ; en avançant, je me flattois

que c'étoient des chasseurs d'éléphans ; et pour entamer la conversation, je leur demandai s'ils avoient tué quelque chose. Sans me faire réponse, l'un d'eux m'ordonna de descendre ; puis paroissant se souvenir de quelque chose, il me fit signe avec la main de continuer mon chemin. Je passai donc, et j'avois déja traversé avec quelque peine un petit ruisseau, lorsque j'entendis quelqu'un appeler. Regardant en arrière, je vis ceux que j'avois pris pour des chasseurs d'éléphans qui couroient après moi, et qui me crioient de revenir. Je m'arrêtai jusqu'à ce qu'ils fussent tout près de moi. Ils me dirent alors que le roi des foulahs les avoit envoyés pour me mener, moi, mon cheval et tout ce qui m'appartenoit à Fouladou ; et que par conséquent il falloit que je retournasse avec eux. Je les suivis sans hésiter ; et nous fîmes ensemble près d'un quart de mille sans dire une parole. Etant arrivés dans un endroit obscur du bois, l'un d'eux dit en langage mandingue : Ce lieu-ci sera bon ; et dans le même moment, il m'arracha mon chapeau de dessus la tête. Je n'étois pas exempt de craintes : cependant je résolus de montrer aussi peu de frayeur qu'il

seroit possible. C'est pourquoi je leur dis que si l'on ne me rendoit pas mon chapeau, je n'irois pas plus loin. Mais avant qu'on eût eu le tems de me répondre, l'un d'eux tira son couteau, et coupant un bouton de métal qui restoit à ma veste, il le mit dans sa poche. Leurs intentions n'étoient pas douteuses : je pensois que plus il leur seroit facile de me voler, moins j'aurois à craindre. Je les laissai donc sans résistance fouiller dans mes poches, et examiner toutes les parties de mon vêtement, ce qu'ils firent avec la plus scrupuleuse exactitude. Mais en observant que j'avois un gillet sous ma veste, ils exigèrent que je les ôtasse l'un et l'autre ; et enfin pour ne rien négliger, ils me dépouillèrent tout nud : mes demi-bottes même, quoique la semelle de l'une fût attachée à mon pied avec une longe de bride, furent examinées avec soin. Tandis qu'ils considéroient le fruit de leur pillage, je les suppliai avec instances de me rendre ma boussole de poche. Elle étoit par terre, et je m'en approchois pour la leur indiquer ; l'un des bandits, croyant que je voulois la prendre, arma son mousquet, et jura qu'il alloit m'étendre sur la place si j'osois mettre

la main dessus. Quelques-uns s'en allèrent ensuite avec mon cheval ; les autres restèrent, délibérant s'ils me laisseroient entièrement nud, ou s'ils me permettroient de prendre quelque chose pour me mettre à l'abri du soleil. Enfin l'humanité l'emporta : ils me rendirent la plus mauvaise des deux chemises, et une grande culotte ; et pendant qu'ils s'éloignoient, l'un d'eux me rejeta mon chapeau, dans la coëffe duquel j'avois mis mes notes. Ce fut probablement pour cela qu'ils ne se soucièrent pas de le garder.

Lorsqu'ils furent partis, je m'assis, regardant quelque tems autour de moi avec terreur et confusion : de quelque côté que je tournasse, je n'apercevois que dangers et difficultés. Je me voyois dans un immense désert, au milieu de la saison pluvieuse, entouré de bêtes féroces et d'hommes non moins barbares ; j'étois à cinq cents milles de l'établissement européen le plus voisin. Toutes ces circonstances affligeantes se pressoient à-la-fois dans mon imagination ; et j'avoue que le courage commença à me manquer. Mon sort me paroissoit décidé, et j'étois convaincu que je n'avois plus qu'à m'étendre par terre et me laisser périr. Cepen-

dant la religion vint à mon secours. Sa divine influence me soutint. Je réfléchis qu'aucune prudence, aucune prévoyance humaine n'auroit pu détourner le malheur qui venoit de fondre sur moi. Etranger, errant dans une contrée inconnue, j'étois sous l'œil vigilant de l'être puissant qui a bien voulu se dire l'ami de l'étranger. Dans ce moment, quelque pénible que fût ma position, la beauté singulière d'une petite mousse en fructification attira malgré moi mes regards. Je cite ce fait pour faire voir de combien de petites circonstances notre esprit peut quelquefois tirer de la consolation. La plante entière n'étoit guère plus grande que le bout de mon doigt; et cependant je ne pus m'empêcher d'admirer ses racines, ses feuilles, son urne. Comment, me dis-je à moi-même, ce dieu qui dans un coin écarté du monde, a planté, arrosé et fait fructifier une chose de si petite importance, pourroit-il voir sans intérêt la situation et les souffrances d'un être qu'il a formé à son image? Je ne peux, je ne dois pas le penser: ces idées éloignèrent de moi le désespoir. Je me levai; et méprisant la fatigue et la faim, je marchai en avant, persuadé que

quelque secours n'étoit pas éloigné. Je ne me trompois pas. Peu de tems après, j'arrivai à un petit village, à l'entrée duquel je rejoignis les deux bergers qui étoient partis avec moi de Kouma. Ils furent très-surpris de me voir, n'ayant pas douté, dirent-ils, que les foulahs, après m'avoir volé, ne m'eussent tué. En partant de ce village, nous passâmes sur plusieurs collines de roches; et au coucher du soleil, nous arrivâmes à Sibidoulou, ville frontière du royaume de Manding.

CHAPITRE XIX.

Gouvernement du Manding. — Réception de M. Mungo Park par le mansa ou chef de Sibidoulou, qui prend des mesures pour lui faire recouvrer son cheval et ses effets. — Il se rend à Wonda. — Grande disette et ses tristes résultats. — M. Mungo Park recouvre son cheval et ses habits. — Il fait présent de son cheval au mansa, et poursuit son voyage jusqu'à Kamalia. — Quelques détails sur cette ville. — Bon accueil que M. Mungo Park reçoit de Karfa Taura, slâtée, qui lui propose d'aller après les pluies à la Gambie avec une caravane d'esclaves. — Maladie de M. Mungo Park. — Il se décide à rester et à accompagner Karfa.

LA ville de Sibidoulou est située dans une fertile vallée qu'entourent de hautes collines de roches. Elle est d'un accès difficile pour les chevaux ; et dans les fréquentes guerres

qui ont lieu entre les bambaras, les foulahs et les mandingues, elle n'a pas été une seule fois pillée par l'ennemi. Lorsque j'entrai dans la ville, le peuple se rassembla autour de moi, et me suivit dans le baloun où je fus présenté au douty : on l'appelle ici mansa, mot qui signifie roi. Cependant il me parut que le gouvernement de Manding étoit une espèce de république ou plutôt une oligarchie; chaque ville ayant son mansa particulier, et le principal pouvoir de l'état étant en dernier ressort placé dans l'assemblée de tous ces chefs. Je racontai au mansa le vol qu'on m'avoit fait de mon cheval et de mes habits, et mon récit fut confirmé par les deux bergers. Pendant tout le tems que je parlai, il continua à fumer sa pipe; mais je n'eus pas plutôt fini, que l'ôtant de sa bouche, et agitant avec un air d'indignation la manche de son vêtement, il me dit : « asseyez-vous, « tout vous sera rendu; je l'ai juré ». Puis se tournant vers un serviteur : « Donnez, dit-il, « à l'homme blanc de l'eau à boire : au point « du jour, vous irez sur les montagnes, et « vous informerez le douty de Bammakou « qu'un pauvre blanc, l'étranger du roi de

« Bambara, a été volé par les gens du roi « de Fouladou. »

Je m'attendois peu, dans ma misérable position, à trouver un homme qui prît tant de part à mes malheurs. Je remerciai de grand cœur le mansa de sa bonté, et j'acceptai l'invitation qu'il me fit de rester avec lui jusqu'au retour du messager. On me conduisit dans une hutte, où l'on m'envoya quelques alimens. Mais la foule de gens qui se réunirent pour me voir, et qui tous prenoient pitié de mon sort en faisant des imprécations contre les foulahs, m'empêcha de dormir jusqu'après minuit. Deux jours s'écoulèrent sans que je reçusse aucune nouvelle de mon cheval, ni de mes vêtemens. Comme il y avoit alors, dans toute cette partie du pays, une disette de vivres assez semblable à une famine, je ne voulois pas abuser de la générosité du mansa, et je lui demandai la permission de me rendre à un village voisin. Me voyant empressé de partir, il me dit que je pouvois aller jusqu'à une ville appelée *Wonda*, où il espéroit que je passerois quelques jours, jusqu'à ce que j'entendisse parler de mon cheval et de mes hardes.

Je partis en conséquence le matin du 28, et je m'arrêtai dans quelques petits villages pour y prendre des rafraîchissemens. Dans l'un de ces endroits, on me présenta un plat que je n'avois jamais vu. Il étoit composé de fleurs ou plutôt d'anthères de maïs bouillies avec de l'eau et du lait. On ne le mange que dans les tems de grande disette. Le 30, vers midi, j'arrivai à Wonda, petite ville où est une mosquée et qu'entoure une haute muraille. Le mansa qui étoit un mahométan, remplissoit les deux fonctions de premier magistrat de la ville, et de maître d'école pour les enfans. Il tenoit son école dans un hangar ouvert, où l'on m'invita à prendre ma demeure jusqu'à ce que j'apprisse quelque chose de Sibidoulou, relativement à mon cheval et à mes effets. Le cheval ne m'étoit pas d'une grande utilité; mais le peu de vêtemens qu'on m'avoit pris m'étoit essentiel. Ce qu'on m'avoit laissé ne pouvoit ni me défendre du soleil pendant le jour, ni me protéger la nuit contre la rosée et les moustiques. Ma chemise étoit usée au point de ressembler à de la mousseline. De plus, elle étoit si sale, que je saisis avec plaisir l'occasion

de la laver; après quoi, je l'étendis sur un buisson et je m'assis nud à l'ombre, en attendant qu'elle fût sèche.

Depuis le commencement de la saison pluvieuse, ma santé avoit toujours été en déclinant. J'avois senti souvent de légers accès de fièvre; et depuis que j'avois quitté Bammakou, ces symptômes avoient beaucoup augmenté. Lorsque je fus assis, comme je viens de le dire, la fièvre revint avec violence; j'en fus d'autant plus effrayé, que je n'avois à ma portée aucun remède pour en arrêter les progrès, et que je ne pouvois me flatter d'obtenir les soins, ni les secours qu'exigeoit ma position.

Je restai à Wonda neuf jours, pendant chacun desquels j'éprouvai régulièrement le retour de la fièvre. N'ignorant pas combien je devois être à charge à mon hôte, dans un moment de si grande disette, je faisois tout mon possible pour lui cacher mon état, et quelquefois je restois toute la journée couché hors de sa vue dans un champ de maïs. Cependant, je reconnus qu'il s'étoit aperçu de ma situation; et un matin, pendant que je faisois semblant de dormir au coin du feu, il observa à sa

femme que j'allois devenir pour eux un hôte fort incommode ; car ils seroient obligés, dans l'état de maladie où j'étois, de me garder jusqu'à ce que je me guérisse, ou que je mourusse.

La rareté des vivres se faisoit effectivement sentir cruellement à ce pauvre peuple, ainsi que me le prouvoit une circonstance que je vais rapporter. Tous les soirs, depuis mon arrivée, je voyois cinq à six femmes venir à la maison du mansa, et recevoir chacune une certaine quantité de grain. Sachant combien cet article étoit précieux dans les conjonctures, je demandai au mansa s'il nourrissoit ces femmes par pure bonté, ou s'il espéroit qu'elles le rembourseroient lorsque la moisson seroit faite. « Voyez cet « enfant, me dit-il, en me montrant un « beau petit garçon d'environ cinq ans. « Sa mère me l'a vendu à la charge de la « nourrir pendant quarante jours, elle et le « reste de sa famille. J'en ai acheté un « autre de la même manière ». Bon Dieu ! m'écriai-je, combien ne doit pas souffrir une mère, avant de se décider à vendre son fils ! Je ne pouvois éloigner de ma pensée cette triste anecdote ; et le soir, lorsque les

femmes revinrent pour chercher leur pitance accoutumée, je priai l'enfant de me montrer sa mère ; ce qu'il fit. Elle étoit fort maigre ; mais rien dans ses traits n'annonçoit la barbarie ou l'insensibilité. Lorsqu'elle eut reçu son bled, elle vint parler à son fils avec autant de gaieté que s'il eût encore été chez elle.

Le 6 septembre, il arriva de Sibidoulou deux personnes qui amenèrent mon cheval et mes habits. Mais je trouvai qu'on avoit brisé ma boussole de poche : c'étoit pour moi une très-grande perte, qu'il m'étoit impossible de réparer.

Le 7 septembre, mon cheval étant à paître sur le bord d'un puits, la terre s'éboula sous lui, et il tomba dedans. Le puits avoit environ dix pieds de diamètre ; il étoit très-profond. Lorsque je vis mon cheval se débattre dans l'eau, je crus qu'il seroit impossible de le retirer. Cependant, les habitans du village s'étant sur-le-champ rassemblés, attachèrent ensemble plusieurs lianes *, avec lesquelles ils descendirent un homme

* Une plante appelée *Kabba*, qui grimpe sur les arbres comme la vigne.

dans le puits. Celui-ci passa les lianes sous le corps du cheval. Les autres, après avoir d'abord retiré l'homme, à ma grande surprise, retirèrent le cheval très-facilement. Le pauvre animal étoit devenu un vrai squelette. D'un autre côté, les chemins coupés de rochers ou remplis d'eau et de boue, étoient presque impraticables. Je jugeai donc qu'il étoit impossible de me servir de mon cheval pour continuer ma route ; pour le laisser entre les mains de quelqu'un qui, j'espérois, en prendroit soin, j'en fis don à mon hôte, le priant d'envoyer au mansa de Sibidoulou ma selle et ma bride, seul présent par lequel je pusse lui témoigner ma reconnoissance pour toute la peine qu'il avoit prise à l'effet de me faire recouvrer mon cheval et mes vêtemens.

Je pensai alors que, malgré ma maladie, il étoit tems de prendre congé de mon généreux hôte.

Le matin du 8 septembre, au moment de mon départ, il me donna en témoignage de souvenir, sa lance et un sac de cuir, pour contenir mes habits. Ayant converti mes demi-bottes en sandales, je marchois avec beaucoup plus de facilité ; je passai

la nuit dans un village appelé Ballanti.

Le 9 septembre, je gagnai Nemacou. Le mansa de ce village jugea à propos de me faire souper comme le caméléon *. Cependant le lendemain matin il m'assura, par manière d'excuse, que la disette du grain étoit telle dans le pays, que peut-être il ne pourroit m'en donner du tout. Comment l'accuser de dureté ? tous les habitans sembloient réellement près de mourir de faim.

Le 10 septembre, il plut beaucoup toute la journée. Les gens du village se tinrent renfermés dans leurs huttes. Dans l'après-midi, je reçus la visite d'un nègre nommé Modi Lemina Taura, gros marchand qui, se doutant de mes besoins, m'apporta quelques alimens, et promit de me conduire le lendemain dans sa maison à Kinyeto.

Le 11 septembre, je partis de Nemacou, et j'arrivai le soir à Kinyeto : mais en chemin, m'étant heurté la cheville, elle enfla, et s'enflamma au point que je ne pouvois le lendemain ni marcher, ni même poser le pied sans de grandes douleurs. Mon hôte s'en apercevant, m'invita obligeamment à passer

* Quelques personnes ont prétendu que le caméléon se nourrissoit d'air.

avec lui quelques jours. En conséquence, je restai dans sa maison jusqu'au 14. Je me trouvai alors fort soulagé, et je vis qu'à l'aide d'un bâton, je pouvois marcher. Je partis donc, remerciant mon hôte de son attention et de ses soins. Accompagné par un jeune homme qui avoit voyagé de ce côté, je pris le chemin de Jeryang, beau canton bien cultivé, dont le mansa est regardé comme le plus puissant de tous ceux du Manding.

Le 15 septembre, j'arrivai à Dosita, grande ville où je passai un jour, à cause de la pluie. Mais je continuai d'être fort malade; et dans la nuit, j'eus un peu de délire. Le 17, je partis pour Mansia, ville considérable, où l'on ramasse un peu de poudre d'or. Le chemin passoit par-dessus une colline de roches; et j'étois si foible et si découragé, qu'avant de parvenir au sommet de la hauteur, je fus trois fois obligé de me coucher, accablé par la fatigue et la maladie. Je gagnai Mansia dans l'après-midi. Le mansa de cette ville passoit pour fort peu hospitalier : cependant il me fit apporter pour mon souper un peu de grain; mais il demanda quelque chose en retour. Lorsque je l'assurai que je n'avois rien qui valût la

peine d'être donné, il me dit, comme en plaisantant, que ma peau blanche ne me défendroit pas contre lui si je disois des mensonges. Il me conduisit alors dans la hutte où je devois coucher : mais il emporta ma lance, me disant qu'elle me seroit rendue le lendemain matin. Cette circonstance, jointe à ce que j'avois entendu dire de ce mansa, me donna sur lui quelques soupçons, et je priai secrètement un des habitans qui avoit un arc et un carquois, de coucher dans la même hutte que moi. Vers minuit, j'entendis quelqu'un approcher de la porte : voyant la lumière de la lune entrer tout-à-coup dans la hutte, je levai les yeux, et vis un homme qui passoit avec précaution le seuil de la porte. Je saisis à l'instant l'arc et le carquois, dont le bruit fit retirer l'importun. Mon compagnon l'ayant regardé, me dit que c'étoit le mansa lui-même, et me conseilla d'être sur mes gardes jusqu'au matin. Ayant fermé la porte, je me mis derrière un grand morceau de bois. J'étois encore surpris de cette visite inattendue, lorsque quelqu'un poussa si fortement la porte, que le nègre avoit bien de la peine à la tenir fermée. Mais lorsque je lui criai

de l'ouvrir, l'assaillant s'en alla comme la première fois.

Le 16 septembre, aussitôt qu'il fut jour, le nègre, à ma prière, alla dans la maison du mansa, et y prit ma lance. Il me dit que le mansa étoit endormi; et de peur que ce chef inhospitalier ne s'avisât de quelque ruse pour me retenir, il me conseilla de partir avant qu'il fût éveillé, ce que je fis sur-le-champ. Vers deux heures, j'arrivai à Kamalia, petite ville dont le coup-d'œil est représenté dans la planche ci-jointe. Elle est située au pied de quelques collines de rochers où les habitans ramassent des quantités considérables d'or. Les buschréens vivent ici séparés des kafirs. Ils ont bâti leurs huttes éparses à quelque distance de la ville. Ils ont aussi, pour faire leurs dévotions, un lieu séparé auquel ils donnent le nom de *missura* ou mosquée : ce n'est autre chose qu'une pièce de terre carrée, unie, et entourée de troncs d'arbres; elle a une petite saillie du côté de l'orient où se tient le marabou, ou prêtre, quand il appelle le peuple à la prière. On trouve beaucoup de ces mosquées chez les nègres convertis. Comme elles n'ont ni enceinte,

nitoît, elles ne peuvent servir que dans le beau tems. Lorsqu'il pleut, les buschréens font leurs dévotions dans leurs huttes.

A mon arrivée à Kamalia, je fus conduit à la maison d'un buschréen nommé Karfa Taura, frère de celui qui m'avoit reçu si hospitalièrement à Kinyeto. Il étoit occupé à rassembler une troupe d'esclaves, qu'il se proposoit d'aller vendre aux européens sur la Gambie, aussitôt que les pluies seroient passées. Je le trouvai assis dans son baloun, entouré de plusieurs slatées qui se proposoient d'accompagner la troupe. Il leur faisoit la lecture dans un livre arabe, et me demanda en souriant, si je le comprenois. Sur ma réponse négative, il pria un des slatées d'aller chercher le petit livre curieux qui avoit été apporté des pays occidentaux.

En ouvrant ce petit volume, je fus aussi flatté que surpris de voir que c'étoit notre livre de prières ordinaires, etKarfa parut très-aise d'apprendre que je pouvois le lire ; car quelques slatées qui avoient vu des européens sur la côte, observant la couleur de ma peau devenue très-jaune par l'effet de ma maladie, la longueur de ma barbe, mes habits en lam-

beaux, et mon extrême pauvreté, ne pouvoient croire que je fusse un blanc ; et ils avoient dit à Karfa qu'ils me soupçonnoient d'être quelque arabe déguisé. Celui-ci voyant que je lisois facilement son livre, n'eut de moi aucune défiance, et me promit tous les secours qui dépendroient de lui. Il m'apprit alors qu'il étoit impossible de traverser, de plusieurs mois, le désert de Jallonka, attendu, disoit-il, qu'il n'y avoit pas moins de huit rivières rapides à traverser dans le chemin. Il se proposoit de partir lui-même pour la Gambie, aussitôt que les rivières seroient guéables et les herbes brûlées. Il me conseilla, en conséquence, de rester avec lui et de l'accompagner dans ce voyage. Il observa que lorsqu'une caravane de naturels ne pouvoit pas voyager dans le pays, il étoit imprudent à un blanc seul de le tenter. Je convins qu'il y avoit de la folie dans cette entreprise ; mais je n'avois pas, lui dis-je, d'autre alternative. Il falloit ou que je mendiasse en allant d'un endroit à l'autre, ou que je mourusse de faim. Karfa me regardant alors avec beaucoup d'attention, me demanda si je pouvois manger les alimens ordinaires du



Michel Sculp.

VUE DE KAMALIA.

pays. Jamais, me dit-il, il n'avoit vu d'homme blanc. Il ajouta que, si je voulois rester avec lui jusqu'à ce que la saison des pluies fût passée, il me donneroit des vivres en abondance, et une hutte pour coucher; que lorsqu'il m'auroit conduit sain et sauf à la Gambie, je lui donnerois pour salaire ce qu'il me plairoit. Je lui demandai si la valeur d'un esclave lui suffiroit; il me répondit que oui, et sur-le-champ il ordonna qu'on balayât une hutte pour me loger. Je sortis ainsi, par la bonté de cet estimable nègre, d'une situation vraiment déplorable. Le malheur et la famine me poursuivoient. J'avois à traverser les tristes solitudes de Jallonkadou, dans lesquelles le voyageur marche quelquefois pendant cinq jours de suite, sans voir une habitation. J'avois considéré de loin le cours rapide du Kokoro; j'avois presque marqué la place où j'étois destiné probablement à périr, si ce généreux nègre ne m'avoit pas tendu sa main hospitalière.

Dans la hutte qu'on avoit arrangée pour moi, on mit une natte pour me coucher, une jarre de terre pour tenir de l'eau, et une petite calebasse pour en boire. Karfa m'en-

voyoit de chez lui deux fois par jour de la farine, et il avoit ordonné à ses esclaves de me fournir de l'eau et du bois à brûler. Mais ni le repos, ni les bontés de Karfa, ni toutes les commodités dont il m'entouroit ne pouvoient arrêter la fièvre qui me minoit, et qui chaque jour devenoit plus alarmante. Je m'efforçois tant que je pouvois, de cacher mon mal. Le troisième jour après mon arrivée, allant avec Karfa voir quelques-uns de ses amis, je me trouvai si foible que je pouvois à peine marcher. Avant d'arriver au lieu où nous allions, je chancelai, et je tombai dans un trou d'où on avoit tiré de l'argile pour bâtir des huttes. Karfa tâchoit de me consoler par l'espoir d'un prompt rétablissement : il m'assuroit que si je ne marchois point pendant qu'il faisoit humide, je serois bientôt rétabli. Je résolus de suivre son avis; et je me confinai dans ma hutte. Mais je fus encore tourmenté de la fièvre. Ma santé continua pendant cinq semaines d'être fort altérée. Quelquefois je pouvois me traîner hors de ma hutte et m'asseoir à l'air ; d'autres fois je n'avois pas la force de me lever, et je passois les journées languissant dans la plus triste solitude. Je ne

recevois guère de visites de personne que de mon généreux hôte, qui chaque jour venoit s'informer de ma santé. Lorsque les pluies devinrent moins fréquentes, et que le pays commença à se sècher, la fièvre me quitta. Mais je restai dans un tel état de foiblesse, que j'avois peine à me tenir debout. Ce ne fut pas sans grande difficulté que je portai ma natte sous un tamarin voisin, pour jouir de l'odeur des champs couverts de bleds, et récréer mes yeux par l'aspect de la campagne. J'eus enfin le plaisir de me trouver en convalescence : avantage auquel contribuèrent beaucoup les bontés des nègres, et la lecture du petit volume de Karfa.

Cependant plusieurs des slatées qui demeuroient à Kamalia ayant dépensé tout leur argent, et n'ayant guère d'autre ressource que l'hospitalité de Karfa, me voyoient d'un œil d'envie. Ils inventoient mille histoires ridicules pour diminuer l'estime que Karfa avoit pour moi.

Au commencement de décembre, il arriva de Sego un slatée de la nation des *serawoullis*. Cet homme fit aussi sur mon compte des récits calomnieux : mais Karfa n'y fit aucune

attention, et continua à me montrer la même amitié qu'auparavant. Comme je conversois un jour avec quelques-uns des esclaves que ce slatée avoit amenés, l'un d'eux me demanda quelques alimens : Je lui dis que j'étois étranger, et que je n'en avois point à donner. « Je vous ai donné à manger, « reprit-il, lorsque vous aviez faim. Avez-« vous oublié l'homme qui vous apporta « du lait à Karankalla. Mais, ajouta-t-il « avec un soupir, *je n'avois pas alors les* « *fers aux pieds* ». Je le reconnus sur-le-champ, et je demandai à Karfa quelques pistaches pour les lui donner en retour de ce qu'il avoit jadis fait pour moi. Il avoit été pris, me dit-il, par les bambaras, le lendemain de la bataille de Joka, et on l'avoit envoyé à Sego, où il avoit été acheté par son maître actuel qui le conduisoit à Kajaaga. Trois autres de ces esclaves étoient du Kaarta, et un de Vassela, tous prisonniers de guerre. Ils restèrent quatre jours à Kamalia; puis on les conduisit à Bala, où ils restèrent jusqu'à ce que la rivière Kokorro fut guéable et qu'on eût brûlé les herbes.

Au commencement de décembre, Karfa

songea à compléter le nombre de ses esclaves. A cet effet, il recueillit toutes les créances qui lui étoient dues dans son pays; et le 19, accompagné de trois slatées, il partit pour Kancaba, grande ville sur les bords du Niger, où se tient un marché considérable d'esclaves.

La plupart de ceux qui se vendent à Kancaba viennent du Bambara. Mansong, pour éviter la dépense et le danger qui résulteroient du séjour de tous les prisonniers de guerre à Sego, les envoyoit ordinairement vendre par petites troupes dans les différentes villes où l'on fait ce commerce; et comme Kancaba est très-fréquenté par les marchands, cet endroit est toujours bien fourni d'esclaves que l'on y envoie en canots par le Niger. Lorsque Karfa partit de Kamalia, il se proposoit de revenir dans un mois. Pendant son absence il me confia aux soins d'un bon vieux buschréen qui servoit de maître d'école aux jeunes gens de Kamalia.

Me trouvant ainsi seul, libre de me livrer à mes réflexions, je crus l'occasion favorable pour étendre les observations que j'avois déja faites sur le climat et les pro-

ductions du sol, et prendre une connoissance plus approfondie des habitans, que je n'avois pu le faire dans un court et périlleux passage au travers du pays. Je tâchai aussi de me procurer toutes les lumières que je pourrois réunir sur les trois grandes branches du commerce de l'Afrique, l'or, l'ivoire et les esclaves. Telles furent mes occupations pendant le reste de mon séjour à Kamalia. Je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs le résultat de ces recherches, évitant, autant que je le pourrai, la répétition des détails et des observations que j'ai déja eu occasion de leur présenter dans le récit de mon voyage.

Fin du premier volume.

TABLE
DES CHAPITRES
contenus dans ce volume.

Fin de la Table.

